This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

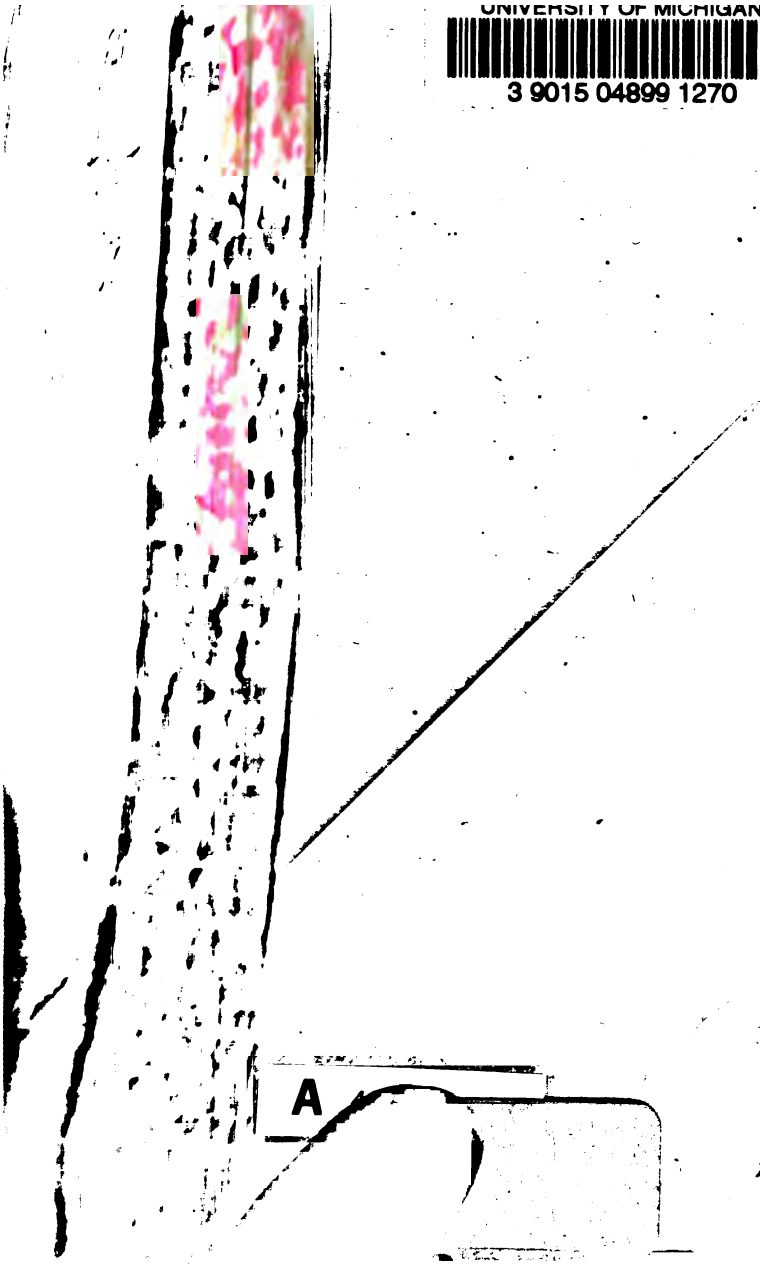
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

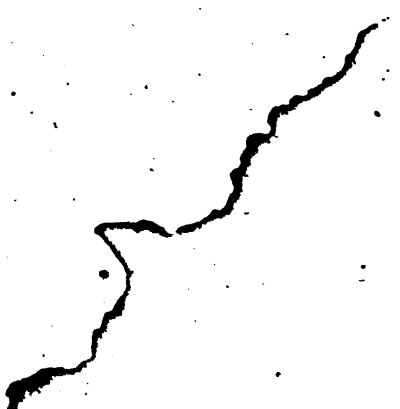
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

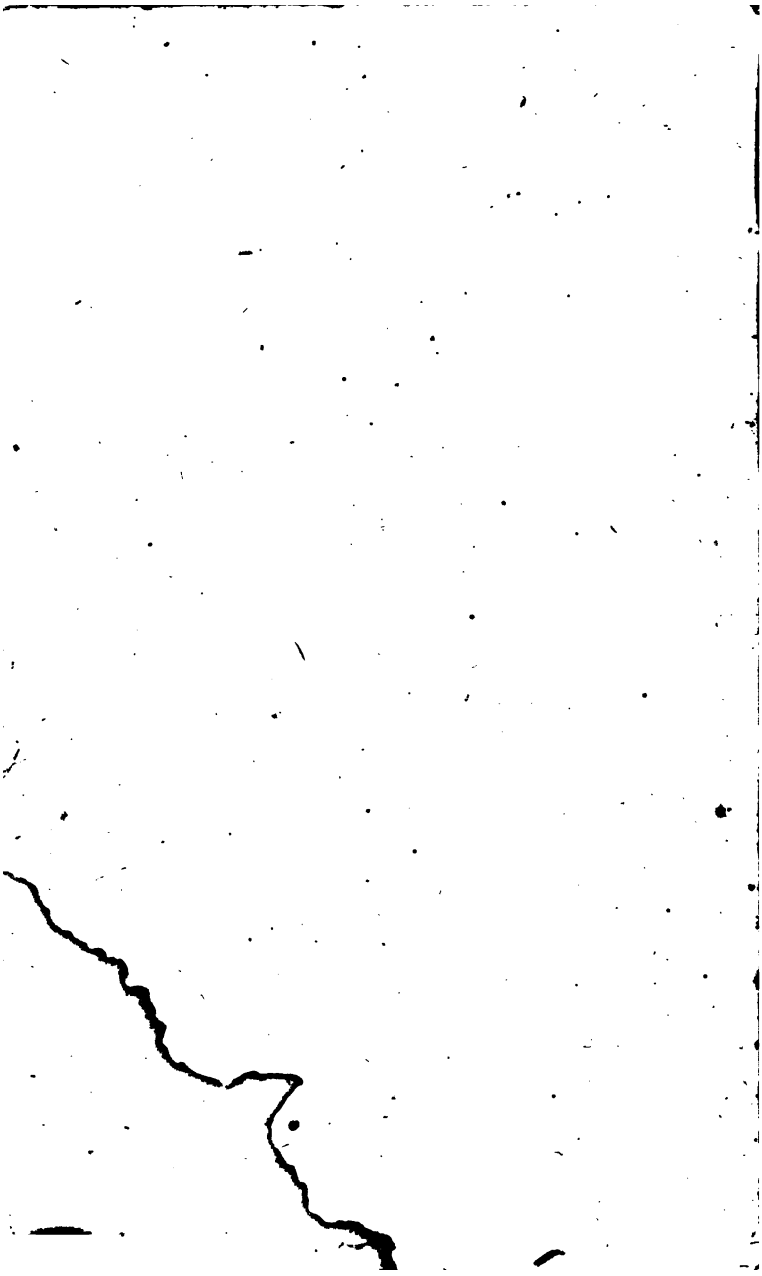
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 04899 1270



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

848
A69kt
1738





LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur à Paris, & ſes Correſpondans en divers endroits.

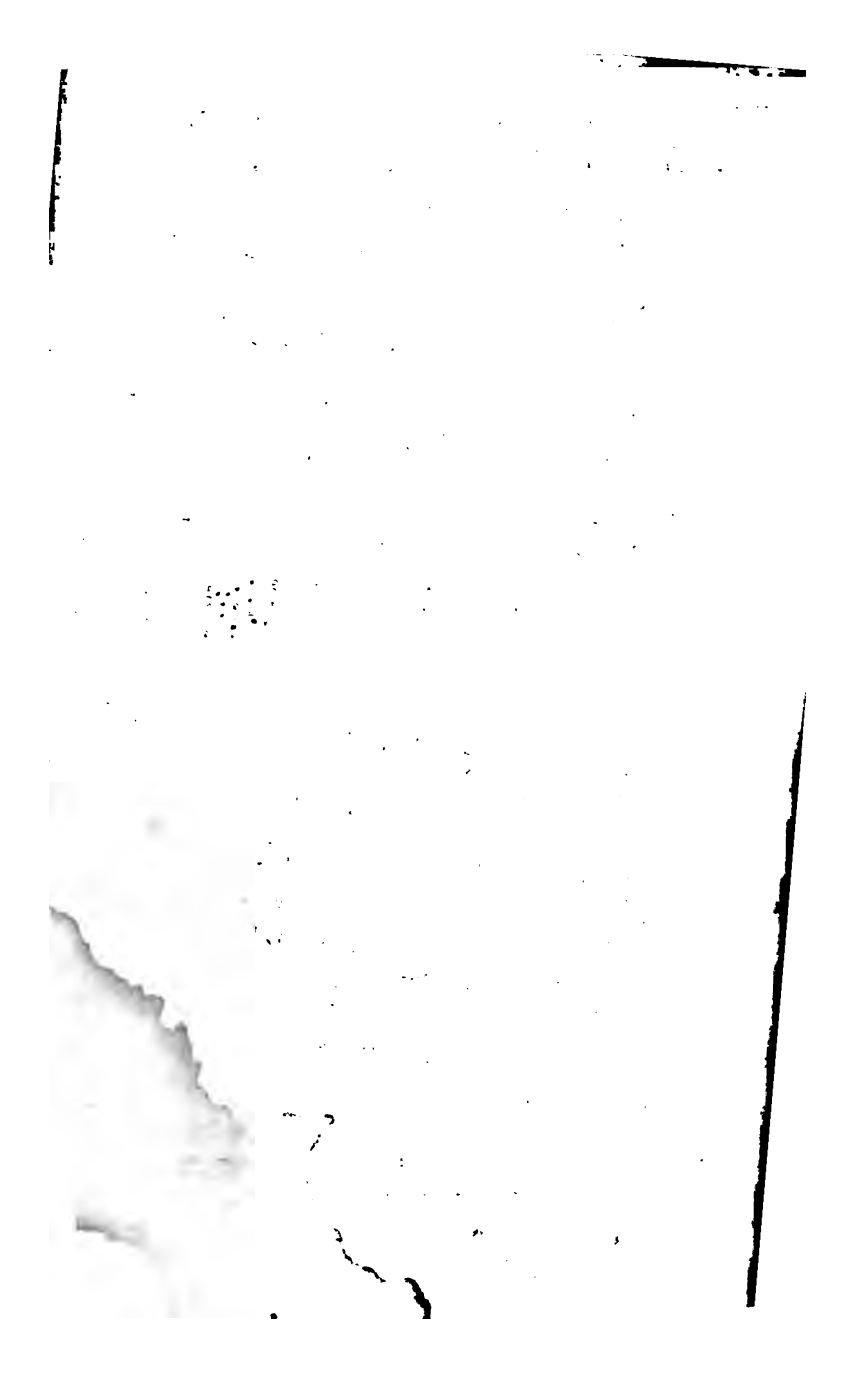
TOME SECOND,

Depuis la XXXI, juſqu'à la LX.

NOUVELLE EDITION.

A LAUSANNE & à GENEVE,
Chez MARC-MICHEL BOUSQUET
& Compagnie.

M. DCCXXXVIII.



A SA

MAJESTÉ POSTICHE

THEODORE I.

ROI DE CORSE.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ *me permettra-t-elle de lui offrir la Traduction du II. Volume des* Lettres Juives ? *Je ſai, qu'ayant dédié le prémier à un Garçon Libraire, Vous trouverez peut-être extraordinaire, que je mette un Nom auſſi Auguſte que le Vôtre à la Tête de celui-*

400102

lui-ci. Mais, ſi Vous Vous rapellez, SIRE, *qu'avant Vôtre arrivée en Corſe, Vous étiez preſque auſſi inconnu que lui, Vous me pardonnerez mon audace.*

QUEL *malheur pour le Peuple Hébreu, qu'il ne Vous ait pas pris envie de Vous faire Roi de Jéruſalem! Vous y auriez réüſſi ſans doute auſſi heureuſement que dans l'entrepriſe qui Vous rend le Maitre d'un Bien qui appartient légitimement aux Génois. Quelle gloire pour tous les Juifs, ſi Vous aviez voulu joüer le Perſonnage du Meſſie qu'ils attendent: & qu'il eut été heureux pour eux d'avoir à leur Tête un Avanturier auſſi entreprenant que Vous! Peut-être la difficulté de réuſſir Vous a-t-elle empêché de prendre ce Parti. Vous auriés cependant trouvé dans les Juifs d'Amſterdam des reſſources conſidérables. J'oſe Vous donner,* SIRE, *un Conſeil ſalutaire. Si Vous êtes jamais chaſſé de Corſe, faites Vous circoncire, & menez ſur les bords du Jourdain un Peuple qui n'attend qu'un Libérateur. Mais, ſi Vous voulez régner ſur le cœur des Hébreux, gouvernez-les plus doucement, que vous ne faites les Corſes. Les*

Iſraëli-

Iſraëlites n'aiment point à être arquebuſez, & Vous n'obtiendrez rien d'eux par la rigueur.

IL *me paroit que Vous n'imitez pas mal ceux qui firent la Conquête du Nouveau Monde. Fernand Cortès traita les Méxicains comme Vous traitez les Corſes. En paſſant dans Vos Voyages en Eſpagne, auriez-Vous pris le génie de ce Général Eſpagnol? Souvenez-Vous, qu'il couvroit ſes cruautés du prétexte de la différence de Religion. Mais, les Peuples, chés qui Vous commandez actuellement, ſont Catholiques, Apoſtoliques, & Romains. Peut-être imitez-Vous le Duc d'Albe. En ce cas Vous ſuivez,* SIRE, *un mauvais Modelle. Il perdit la moitié des Païs-Bas, & ſa cruauté n'a pas peu ſervi à former la République de Hollande.*

CROIEZ-*moi donc,* SIRE : *Que* VOTRE MAJESTE' *poſtiche prenne plûtôt pour exemple un nombre de Grands Hommes, remplis de Valeur & de Fermeté, mais toujours prêts à pardonner. Henri IV. de qui* VOTRE MAJESTE' *eſt auſſi éloignée, que St. Crépin l'eſt du bon Dieu,*

conquit ſon Royaume, autant par la douceur, que par les Armes.

EN *imitant ce Héros, Vous attirerez tous les cœurs après Vous. Les Habitans de Vôtre nouvel Empire Vous chériront. Les Etrangers iront en foule Vous offrir leurs Services. Le Comte de Bonneval quittera le Turban, pour venir être Général de vos Armées. Le Baron de Polnits reprendra le petit Collet, pour vous ſervir d'Aumonier. Le Duc de Riperda, abandonnant les intérêts du Roi de Maroc, ſe chargera du Miniſtère de Vôtre Etat. Et je puis aſſurer* VOTRE MAJESTE', *que ſi je ne m'étois racommodé depuis peu de jours avec ma Famille, j'euſſe accepté avec grand plaiſir la Place de Vôtre Chancelier. Mais Vous ne manquerez pas d'Illuſtres Perſonnages pour la remplir; & je Vous promets que j'aurai ſoin de m'informer de tous les Gens qui pourroient mériter cet Emploi, & d'en inſtruire exactement* VOTRE MAJESTE'.

JE *ſuis avec un profond Reſpect*,

SIRE,

Vôtre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

Le Traducteur des

LETTRES JUIVES.

PRE-

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

J'Ai répondu, dans la *Préface* du Prémier Volume, aux Invectives, que le zèle outré des Bigots, Défenſeurs ardens de quiconque porte Capuchon & Sandale, leur a fait vomir contre moi. Je leur promis, que les Moines ſeroient épargnés d'ores-en-avant, & je leur ai tenu parole; car il n'eſt fait mention d'eux que par occaſion dans les *Lettres* qui compoſent ce II. Volume.

J'Ai tâché que la Traduction en fût correcte & préciſe : je me ſuis extrémement appliqué à rendre le véritable ſens de mon Auteur; & j'ai pris ſoin

de donner un Gout original à mon Ouvrage. La plus grande partie des Traductions n'offrant aux Lecteurs que des Ecrits informes.

QUELQUE peine que je me ſois donnée, pour mériter l'eſtime & l'approbation de tout le Public, les Bigots ont toujours tenu ferme : ils n'ont ceſſé de crier. *Nous avons*, ont-ils dit, *une plaiſante Obligation à ce Traducteur ! Il nous promet d'épargner nos Amis les Moines ; & il drappe nos cheres Sœurs les Religieuſes. L'un vaut bien l'autre : & ſon II. Volume eſt auſſi digne du feu que le I.* Les plaiſanteries de Jacob Brito, ſur quelques Os & Haillons Sacrez, que l'Avarice a conſacrez ſous le Nom de Reliques, les a tout-à-fait révoltez. Ils donneroient le produit, que ces pieuſes Fourberies leur apporttent pendant une Année, afin de pouvoir m'accabler au gré de leur haine. Ils répandent par tout, que je ſuis un Homme ſans Religion, qu'il faut être Ennemi de la Divinité, pour ôſer traduire les *Lettres Juives* ; &, pour preuve évidente de leur Accuſation, ils diſent que

j'ai

j'ai tourné en ridicule la Vertebre de St. Chriſtophe, & la Dent du Prophète Jérémie. Je pourrois me contenter de leur répondre, que, lorſqu'on traduit un Ouvrage, on eſt obligé de le donner tel que l'Auteur l'a compoſé; & qu'on n'a jamais fait un procès, à ceux qui ont traduit *Lucrece*, des opinions de ce Philoſophe. Mais j'abandonne cette raiſon & je veux leur apprendre, quoi qu'ils aſſûrent que je n'ai point de Religion, que les *Lettres Juives* ne contiennent que ce que les *Launois*, les *Mabillons*, & autres Catholiques ſenſez, diſent tous les jours. Je veux, enfin, qu'il y ait quelques ſaillies hardies. Ne ſont-elles pas pardonnables à un Juif?

Je viens à un autre Article: c'eſt aux Critiques vives qu'on a faites ſur la Cour de Rome. A cela, je n'ai qu'un Mot à dire. Qu'on prenne garde, qu'Aaron Monceca, tout Juif qu'il eſt, ne parle preſque jamais du Souverain Pontife, que comme d'un Prince particulier, & Maitre de Rome. On peut même être bon Catholique, & écrire contre les Vices, & l'Avarice d'une

Cour

Cour corrompue. En voici la Preuve évidente. Le Pape *Pie II.* ne ſongeant point qu'il parviendroit un jour au Souverain Pontificat, & ne prenant encor que la Qualité d'*Eneas Silvius* Poëte, écrit dans les termes ſuivans à ſon Ami Jean Perigal. „Il n'eſt rien qu'on „n'obtienne de la Cour de Rome avec „de l'Argent; l'Impoſition des Mains, „les Dons du Saint Eſprit, la Remiſſion „des Péchés: tout s'y vend chérement. „Conſervez donc votre Or, pour vous en ſervir au beſoin.„ *Nihil eſt, quod abſque Argento Romana Curia non dedat: nam & ipſa Manûs Impoſitiones, & Spiritûs Sancti Dona, venduntur; nec peccatorum Venia niſi Nummatis impenditur. Serva igitur Aurum ut cum opus ſit præſto requiras* *. Si l'on trouve rien d'auſſi fort dans les *Lettres Juives*, je ſuis prêt d'avouer que j'ai mal fait de les traduire. Que ſi, au contraire, Aaron Monceca a été baucoup plus retenu, que Pie II, il faut que les Dévots m'accordent, qu'il n'a dit que ce que peut dire un bon Catholique Romain, puiſque

* Aeneæ Sylvii, ſeu Pii II. Oper. *pag.* 149.

que je ne crois pas qu'ils oſaſſent ſoutenir que ce Pape n'étoit pas Catholique. Et, pour peu qu'ils ſe défiſſent des préjugés qui les aveuglent, il verroient que le fond de la Religion n'a rien de commun avec les Vices de quelques particuliers, qui en abuſent & qu'on ne peut aſſez blâmer. Combien ſeroit-il heureux, qu'à force de reprocher l'Ambition & l'Avarice à la Cour de Rome, on pût venir à bout de la corriger entièrement de ce Défaut.

AVANT de finir cette *Préface*, je répondrai encor à quelques autres Objections. On a reproché à Aaron Monceca de condamner en général tous les Janſéniſtes, parmi leſquels il ſe trouve de fort honnêtes Gens. Ceux, qui ont formé cette Objection, n'ont pas bien examiné cet Ouvrage. Ils auroient vû, qu'on a diſtingué les Janſéniſtes en deux Claſſes. Les anciens, dignes de l'eſtime de tous les Honnêtes-Gens; tels que les *Arnaulds*, les *Paſcals*, les *Nicoles*, ſont louez dans vingt endroits. Les Péres de l'Oratoire, partiſans des ſentimens de ces Grands Hommes, n'ont

jamais

jamais été nommez dans ces Lettres. Ainſi, quand on parle des Janſéniſtes, il faut entendre la *Secte des Convulſionaires*, Gens reconnus pour

Fanatiques, malins, dangereux, & fripons.

LES Jéſuites ſont piqués, qu'on diſe que leur Société eſt ambitieuſe & redoutable. Mais, en vérité, ne ſe moqueroient-ils pas eux-mêmes de quelqu'un qui écriroit, qu'ils ſont humbles, attentifs à fuir la Gloire, & peu touchés des Biens & des Grandeurs de ce Monde? N'a-t-on pas avoué que leurs Mœurs étoit pures, qu'ils étoient ſavans, doux, polis, honnetes-Gens même, en particulier; Aaron Monceca en eut voulu dire peut-être davantage; mais il craignoit de mentir.

QUELQUES François, accoutumez à ne louer que leur Païs, ſe ſont plaints qu'Aaron Monceca avoit preſque autant d'amitié & de paſſion pour les Hollandois, qu'Arouët de Voltaire pour les Anglois. Cet Hébreu connoiſſoit le Mérite & les Vertus de cette Nation.

Nation. Il étoit trop Philoſophe pour ſe contraindre, & pour déguiſer, par un vil intérêt, les ſentimens de ſon cœur. S'il eut trouvé ailleurs les excellentes Qualitez qu'il a louées chés les Hollandois, il les eut également applaudies chez les autres Peuples. Sa ſincérité lui a fait blâmer les pernicieuſes Maximes des Convertiſſeurs. Heureux ceux qui ſuivront ſes Principes! Ils ſont ſi conformes à la Loi Naturelle, qu'ils nont beſoin d'aucune Apologie. L'emportement des Catholiques outrez, lui a donné lieu de louer ſouvent la douceur & la ſageſſe du Gouvernement Hollandois. Il paroit qu'il aime les Nazaréens Reformez, & que ce qui avoit occaſionné ſon amitié pour eux, étoit leur fidélité pour leurs Princes, & ſur tout pour Henri IV. ſon Héros, à qui ils conſervérent la Couronne, que certains Catholiques aveuglez vouloient lui ravir. J'ajouterai en finiſſant, que ſi l'on taxe les *Lettres Juives* d'avoir quelques endroits contraires aux ſentimens des Catholiques

ques outrez, ces mêmes Catholiques outrez ſeront pourtant obligés d'avouer, qu'il ſeroit à ſouhaiter, que tous les Peuples penſaſſent comme lui ſur les Préceptes Moraux, & le Reſpect qu'on doit aux Souverains.

Au reſte, je tacherai de mériter dans la Traduction des Volumes ſuivans, l'empreſſement que le Public a témoigné pour les deux Prémiers, dont le prompt débit a ſurpaſſé mes eſpérances, & trompé celle de ceux dont le cours de cet Ouvrage bleſſe la Cagoterie.

LETTRES JUIVES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur à Paris & ſes Correſpondans en divers Endroits.

LETTRE TRENTE-ET-UNIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LA Galanterie regne à Genes autant & plus que dans aucune Ville d'Italie. L'Amour ſemble y avoir choiſi ſon Séjour. Les Italiens, partout ailleurs ſéveres & jaloux, ſont ici l'exemple des Maris débonaires : toutes les Dames ont leurs *Sigisbées*. C'eſt ainſi qu'on appelle l'Ami de Cœur du Mari, qui ſe donne dans le Public pour Soupirant de la Femme. Cette Coutume eſt regardée comme une Plaiſanterie : & les Epoux comptent ſur la Fidélité des *Sigisbées*,

bées, encore plus que ſur celle de leurs Femmes. L'Amitié, qui les unit, leur paroit un Frein infaillible, pour arrêter les Feux dont ils pourroient bruler. Il faut être bien ſot, ou bien imbécille, pour ſe figurer que l'Amitié puiſſe être un ſûr Moien, pour vaincre l'Amour. Cela peut arriver quelquefois ; mais, dans le Cours ordinaire des Choſes, rien ne peut arrêter le Torent de cette Paſſion : la Gloire, la Vertu même, ne lui reſiſtent pas.

ON a vû, dans tous les Tems, les plus grands Hommes avoir les plus grandes Foibleſſes. Marc-Antoine idolatra Cléopatre : il perdit pour elle, & l'Empire, & la Vie ; &, ce qu'il fit de plus étonnant, il s'enfuit à la Bataille d'Actium, lui, à qui Jules-Céſar étoit redevable de la Conquête du Monde. Sans aller chercher des Exemples ſi éloignés des étonnantes Foibleſſes des Grands-Hommes, notre Siécle eſt le Témoin de cette biſarre union qu'a formée un des plus grands Monarques que l'Univers ait vû préſider ſur les Mortels. Eſprit vaſte, capable de l'Exécution des Projets les plus grands & les plus difficiles, nouveau Legislateur de ſes Etats, Dieu tutélaire d'un Roi humilié *, Vainqueur d'un nouvel Alexandre †, il céda aux Charmes de la Femme d'un ſimple Soldat, & l'éleva au Rang d'Impératrice.

L'AMOUR ſçait ſurmonter tous les obſtacles : il eſt peu de Cœurs, dont il n'excite les autres Paſſions, lorſqu'il s'en eſt rendu le Maître.

* Auguſte, Roi de Pologne.
† Charles XII. Roi de Suede.

tre. J'avoûrai, qu'il ne conduit pas la Vertu directement au Crime ; mais, il la défigure ſi bien, qu'il l'a rend preſque inutile. L'Equité naturelle, que chacun prétend ſuivre, n'eſt écrite dans d'autres Livres que dans nos Cœurs. Nous ne l'appercevons qu'à travers le Voile de nos Paſſions ; & cette Equité prend la Forme qu'elles lui donnent. Nous prenons ſouvent le Vice pour la Vertu ; & nous conſacrons nos Foibleſſes ſous les Noms de Généroſité, de Pitié, & de Tendreſſe. Un Ami, que l'Amour force à trahir ſon Ami, croit trouver de quoi juſtifier ſa conduite : il rejette ſur une puiſſance inconnue, ſur un penchant dont il n'eſt pas le Maître, ſa Trahiſon ; &, peu-à-peu, dans le Sein du Crime, il penſe n'être point éloigné du Chemin de la Vertu.

L'AMITIE' ne me raſſureroit pas contre l'Amour ; &, ſi j'étois Génois, je me ſoucirois fort peu que ma Femme eut un *Sigisbée*, où un Amant en Titre, qui, ſous le prétexte d'un Uſage établi & ſans conſéquence, peut, lorſqu'il veut, me tromper, & rendre mes Précautions inutiles. Quoique né dans le Levant, je ne ſuis point jaloux ; & mon opinion ſur les *Sigisbées* eſt le Sentiment d'un Homme raiſonnable. Nous ne devons point, ainſi que les Mahométans & les Italiens, nous tourmenter dans la crainte de l'infidélité de nos Femmes ; mais, nous ne devons pas non plus l'occaſionner, comme font certains Génois, & les François en général. Il eſt ridicule de vouloir expoſer des Femmes

dans des Occaſions périlleuſes, & d'éxiger qu'elles en ſortent ſans y ſuccomber. C'eſt pouſſer quelqu'un dans un Chemin gliſſant, & demander qu'il reſte ferme.

CETTE Liberté, qu'ont les Femmes à Genes, rend la Société aimable & gracieuſe. Il n'eſt aucune Ville dans l'Italie, où un Voyageur & un Etranger puiſſent s'amuſer plus agréablement. Les Génois ſont aſſez polis, & reçoivent les Gens qui leur ſont recommandez avec beaucoup d'Attention. Moïſe Caro m'avoit donné une Lettre pour le Sénateur Doria, à qui l'on donne le Titre de Prince. Il me fit un Accueil très gracieux. Cependant, au travers de ſa Politeſſe, je découvris un Air de Grandeur, & une Vanité inſéparable des Grands. On dit communément en Italie, qu'il y a trois ſortes d'Animaux inſuportables par leur Hauteur, les Cardinaux, les Ducs, & les Sénateurs Génois. Ce Prince Doria, à qui j'allai faire ma Révérence, eſt d'une Famille; où la Fierté ſe puiſe avec le Sang. Son Pere, Homme d'une Vanité ridicule, ne vouloit avoir que de grands Chevaux, de grands Domeſtiques, de grands Appartemens, &c. Sa Table étoit ſervie avec de grands Plats, de grandes Aſſietes, &c. Il choiſit une Femme extrêmement grande, & refuſa d'en épouſer une beaucoup plus riche, mais plus petite. Lorſque quelqu'un lui parloit, il s'élevoit imperceptiblement, & peu-à-peu, ſur la pointe des Pieds, pour paroître plus grand.

VOILA, je te l'avoûrai, une Grandeur bien ridi-

ridicule, ſelon moi. Combien eſt mépriſable, aux Yeux d'un Philoſophe, un Homme, qui fait conſiſter ſon Mérite dans la Hauteur de ſes Chevaux, & dans celle de ſes Domeſtiques! C'eſt pourtant-là ſur quoi eſt fondée une partie de la Gloire des Grands. Leur Génie même, & leur Eſprit, réſide dans leurs Richeſſes. Dépouillez certain Seigneur des Habits ſuperbes dont il eſt couvert, mettez le à même de ne pouvoir plus parler de ſon Equipage, d'une partie de Chaſſe, d'un Souper pouſſé bien avant dans la Nuit, vous ne verrez plus qu'un Malotru, mal-fait, mal-bâti, de la Taille duquel le Tailleur avoit caché les Défauts ſous un Amas de Galon; & le Perruquier réparé la Figure & la Phiſionomie, en lui cachant la Moitié de ſon Viſage. Sa Converſation ſera rampante: à peine aura-t-il la Faculté de s'expliquer; & ſon Valet de Chambre, auprès de lui, paroitra un Démoſthene.

SI les grands Seigneurs connoiſſoient à quel Ridicule les expoſe leur Vanité déplacée, peut-être chercheroient-ils à s'attirer par un autre Endroit l'Eſtime du Public. S'ils n'affectent leurs Airs de Hauteur, que pour ſe faire reſpecter du Public, je les plains d'avoir choiſi le Moïen qui les éloigne le plus de leur But. Le Mérite, la Valeur, la Bonne-Foi: voilà les Vertus, qui entrainent le Cœur. La Fierté, l'Impoliteſſe, le Mépris, l'Inſolence, ſont païés de la Haine & de l'Indignation publique. La Contrainte empêche qu'on n'éclate: le Rang de ceux, qu'on

haït, & qu'on m'épriſe, force au Silence; mais, cette Gêne augmente le Dépit qu'on a d'être forcé à ſouffrir ces Affronts.

LES Hommes ont en eux-mêmes un Penchant qui les porte à l'Egalité : ils ſouffrent à regret d'en voir, qui ſont infiniment plus heureux qu'eux, & qui ſouvent, ſans le mériter, jouïſſent de tous les Biens, & de tous les Honneurs de la Fortune. Cette Jalouſie qu'a le Commun des Hommes contre ceux qui occupent des Poſtes éminens, ne peut être vaincue, que par une Vertu qui fait taire l'Envie, & la force d'avouër, que le Mérite eſt joint aux Grandeurs, & qu'elles en ſont un juſte Prix.

JE t'ai marqué dans ma derniere Lettre, combien peu la plus grande Partie des Génois étoit ſenſible à la vraie Gloire & au Bien de leur Patrie. Auſſi, depuis près de trois cens Ans, cette République a toujours diminué. L'Avidité des Gens-en-Charge, & la Meſintelligence qui régnoit entre eux, a cauſé les Pertes de cet Etat. La Ville de Savone, qui n'eſt qu'à huit Lieues de Genes, s'étant révoltée pluſieurs fois contre les Véxations dont on l'accabloit, on agita dans le Sénat, ſi on la détruiroit entiérement. *Meſſieurs*, dit un Sénateur de la Maiſon de Doria: *je vous conſeille d'envoïer encor à Savone un Gouverneur comme les deux derniers qui y ont commandé, puiſque vous êtes dans le deſſein de détruire entiérement cette Ville : vous ne ſauriés vous ſervir d'un meilleur Expédient.* Une auſſi ſage Ironie que celle-là fit revenir le Sénat

Sénat de ſon Egarement : on fit rendre Compte aux deux derniers Gouverneurs ; & on les punit de leurs Malverſations. Si l'on eut tenu la même Conduite à l'égard de l'Ile de Corſe, de la Révolte de laquelle je t'ai déja parlé, ce Royaume ſeroit encor dans l'Obéiſſance qu'il devoit à ſes Souverains. Au commencement du Soulevement des Corſes, les Génois crurent les vaincre aiſément ; mais, après avoir emploié vainement toutes leurs Forces pour réüſſir dans leur Entrepriſe, ils eurent recours à l'Empereur, & le priérent de leur fournir une Armée. Il faut que je te diſe une Fable, qui vient naturellement à ce Sujet.

UN Jardinier ſe plaignit à ſon Seigneur d'un Liévre, qui venoit tous les jours lui manger les Choux de ſon Jardin. Ce Seigneur ſe charge d'exterminer l'Animal. Il vient chés le Païſan, accompagné de dix Chaſſeurs, ſuivi de trente Chiens, & fait plus de Dégat dans un Moment, que le Liévre n'en eut fait en mille Ans. On le pourſuit au travers du Jardin. Malgré les Chiens, il ſe ſauve par le Trou d'une Muraille. Alors, le Gentilhomme conſeille au Païſan de le boucher, & le félicite du Départ de ſon Ennemi. Les Génois ont eu le Sort du Jardinier. Ils ont païé, pendant très long-tems, ſix mille Allemands, qui leur ont couté des Sommes immenſes. Les Chefs des Revoltez ont fui comme le Liévre. Ils ſe ſont ſauvez, & ont imploré le Secours & la Miſericorde de l'Empereur. Il la leur a accordée, & a obtenu leur

Grace des Génois. Mais, à peine ce Prince a t'il eu retiré ſes Troupes de l'Ile de Corſe, qu'elle s'eſt de nouveau révoltée : & les Génois ont eu la Douleur d'avoir dépenſé leur Argent inutilement, & d'être obligés de recommencer une Guerre dont ils ne ſavent quelle ſera l'Iſſue.

ADRESSE-moi ta Réponſe à Turin ; car, je pars demain pour cette Ville, où je reſterai quelques jours. Porte-toi bien, & puiſſe-tu jouïr du Repos, des Richeſſes, & de la Santé.

De Genes, ce. . . .

LE FAGOT,

CONTE;

Par Monſieur de SAINT-GILLES.

DEUX nouveaux Mariez ſont le ſujet du Conte.
Tous deux jeunes s'aimoient tous deux;
Mais un debat s'émût entre eux.
Il étoit vif, elle étoit prompte.
Un ſemblable débat fut autrefois, dit-on,
Entre JUPITER & JUNON:
Mais JUNON, de dépit ſaiſie,
Ne tarda guere à ſe vanger
Du jugement de TIRESIE.
Une Femme, pour bien juger,
Veut qu'on juge à ſa Fantaiſie.
Nos deux jeunes Epoux étoient donc courroucez.
De quoi? D'être trop peu la nuit en paix laiſſez;

De

De dormir trop peu l'un & l'autre.
Eſt-ce pas vous qui m'agacez?
Telle étoit chaque jour leur plainte mutuelle.
Mais, ils n'avoient qu'un Lit, ce n'étoit pas aſſez
Pour mettre fin à leur querelle.
Eh bien, pour vous montrer, dit-elle,
Que je ne veux vous dire mot,
Mettons entre nous un Fagot.
Là-deſſus la nuit vient, ſeme le Ciel d'Etoiles,
Et couvre l'Univers de ſes plus ſombres voiles;
Tout invite au ſommeil, & le Fagot ſe met.
Chacun de ſon côté ſe couche;
Et le paiſible Dieu répand ſur tous leurs ſens
De ſes moites Pavots les plus aſſoupiſſans;
Tous deux dorment comme une ſouche.
Mais, quand de tous leurs ſens l'uſage ſuſpendu,
Après un long ſommeil leur vient d'être rendu;
L'Epouſe vers l'Epoux nonchalamment tournée,
Au moins, dit-elle, au moins, vous ne vous plaindrez pas,
Que de vôtre repos on ne faſſe point cas.
Et moi, repond l'Epoux, vous ai-je importunée?
A la ſeconde nuit, c'eſt à recommencer:
Le Fagot revient ſe placer.
Bon ſoir, mon Cœur; bon ſoir, ma Mie.
Au milieu de la nuit pourtant,
L'Epouſe, aſſez mal endormie,
Se tourne, & ſe retourne tant,
Que le Fagot la pique, & qu'elle ſe récrie:
Peſte ſoit du Fagot, & de qui l'a planté!
L'Epoux, que le Fagot n'avoit pas bien traité,
Qu'avez vous, dit-il, je vous prie,

A tant pouſſer de mon côté ?
Le Fagot, grace à vous, m'a fort mal ajuſté.
Eh! bon Dieu! dit l'Epouſe, alors toute attendrie,
Que je voye; &, pour voir, le Fagot fut ôté.

LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS.
Rabbin de Conſtantinople.

J'ATTENS encor des Livres d'Amſterdam: & j'ai écrit pluſieurs fois à Moïſe Rodrigo, pour le preſſer de les faire partir, mais inutilement. Il me renvoie à la fin du Mois; & je ne pourrai les envoier à Conſtantinople, que dans cinq Semaines.

J'AI parcouru les Boutiques des Libraires de Paris, pour choiſir quelques Ouvrages nouveaux, que je pûſſe joindre à ceux que je recevrai de Hollande. Je n'ai rien trouvé de bon, que je ne t'euſſe déja envoié; excepté deux petits Romans, qui paroiſſent depuis peu. Le prémier eſt intitulé: *Les Egaremens du Cœur & de l'Eſprit.* Je t'ai parlé dans mes prémieres Lettres de l'Auteur *. Il écrit purement: il connoit les Sentimens; & il dévelope le Cœur avec beaucoup de Préciſion & de Juſteſſe. Mais, il eſt tombé dans cet Ouvrage dans un Défaut, qu'il a ſouvent condamné dans les Ecrits des autres.

* Crebillon le Fils. 1736-38

autres. Il fait ſentir au Lecteur, qu'il court après l'Eſprit, & il y a quelques endroits, où le Naturel eſt ſacrifié au Faux-Brillant. Cette Faute, qui n'eſt pas ordinaire, eſt réparée par mille Beautez. L'Auteur de ce Roman peint les Choſes plûtôt qu'il ne les écrit. L'Imagination eſt frapée avec plaiſir des Portraits qu'il fait. Voi, ſi l'on peut définir, avec plus de juſteſſe & de préciſion, la prémiere Surpriſe d'un Cœur. *Sans pénétrer le Motif qui me faiſoit agir, je conduiſois, j'interprétois, ſes Regards: je cherchois à lire dans ſes moindres Mouvemens. Tant d'Opiniatreté à ne la pas perdre de Vûe me fit enfin remarquer d'elle. Elle me regarda à ſon tour. Je la fixois ſans le ſavoir: &, dans le Charme qui m'entrainoit malgré moi-même, je ne ſçai ce que mes Yeux lui dirent; mais, elle détourna les ſiens, en rougiſſant un peu.*

IL faut être amoureux, ou l'avoir été, pour dépeindre auſſi véritablement & auſſi délicatement tous les Mouvemens de l'Amour. Le Génie, l'Eſprit, la Science, ne peuvent faire des Portraits auſſi reſſemblans: le Cœur ſeul peut atteindre à ce Point. Quand je dis le Cœur tendre & qui s'eſt trouvé dans ces ſituations. Voici le caractère d'une Prude amoureuſe. *Peu ſûre dans ſes Démarches, c'étoit un Mélange perpétuel de Tendreſſe & de Sévérité. Elle paroiſſoit ne céder, que pour s'opiniatrer à combattre. Si elle croïoit m'avoir diſpoſé par ſes Diſcours à quélque ſorte d'Eſperance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit ſur le champ cet Air qui m'avoit fait trembler*

trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là juſqu'à la triſte Reſſource de l'Incertitude. On ne peut s'empêcher d'être frapé du Vrai & du Naturel qui regne dans ce Portrait. Sans l'Uſage du Monde, & la Connoiſſance parfaite des Mœurs, on ne ſauroit atteindre à ce Point. Il eſt difficile de déméler les différentes Formes, &, pour ainſi dire, les Mouvemens intérieurs des différens Caractères. Un Ecrivain médiocre les effleure: un bon Auteur les dépeint, les met ſous les Yeux, & les expoſe tels qu'ils ſont.

ON regarde un Roman, comme un Ouvrage fait uniquement pour amuſer, Ce ne doit pas être-là le But pour lequel on doit le compoſer. Tout Livre, qui ne joint pas l'Utile à l'Agréable, eſt peu digne de l'Eſtime des Connoiſſeurs. En amuſant l'Eſprit, il faut inſtruire le Cœur. C'eſt par-là, que les plus grands Hommes ont illuſtré leurs Ecrits.

UN Ecrivain *, qui, plein de Fictions & d'Imaginations hardies, amuſe les Lecteurs dans le Cours de deux Volumes d'Incidens ménagés adroitement & d'une maniere intéreſſante, & qui, à la fin de ſon Livre, n'a rempli les Eſprits que d'Enlevemens, de Duels, de Pleurs, de Deſeſpoirs, & de Larmes, n'a, ni la Science d'inſtruire, ni le Don d'atteindre à la Perfection: il ne poſſede de ſon Art, que la moindre Partie. Un Auteur, qui inſtruit ſans plaire, n'inſtruit pas long-tems: il voit ſon Livre moiſir dans la Boutique du Libraire; & ſes Ouvra-

* La Calprenede.

Ouvrages ont le Sort des mauvais Sermons & des froids Panégiriques.

AUTREFOIS, les Romans n'étoient qu'un Ramas d'Avantures Tragiques*, qui enlevoient l'Imagination, & déchiroient le Cœur. On les liſoit avec plaiſir; mais, on ne retiroit d'autre Profit de leur Lecture, que de ſe nourrir l'Eſprit de Chimeres, qui ſouvent devenoient nuiſibles. Les jeunes Gens avaloient à longs Traits toutes les Idées vagues & giganteſques de ces Héros inventez: & les Génies habituez à des Imaginations outrées ne goutoient plus le Vraiſemblable. Depuis quelque tems, on a changé cette Façon de penſer: le Bon-Gout eſt revenu: au lieu du Surnaturel, on veut du Raiſonnable; &, à la place d'un Nombre d'Incidens qui ſurchargoient les moindres Faits, on demande une Narration ſimple, vive, & ſoutenue par des Portraits qui nous préſentent l'Agréable & l'Utile.

QUELQUES Auteurs † ont écrit dans ce Gout, & ont approché plus ou moins de la Perfection, ſelon qu'ils ont plus ou moins imité la Nature.

IL en eſt d'autres ‡, qui pouſſent les Choſes à l'Extrême: à force de vouloir paroître naturels, ils ſont devenus bas, & rampans; & n'ont eu, ni le Talent de plaire, ni celui d'inſtrure.

QUEL-

* Le *Polexandre de Gomberville*, l'*Ariane de des Marets*, &c.

† d'Exiles.

‡ *Hiſtoire, du Chevalier des Eſſarts & de la Comteſſe de Merci. &c.*

QUELQUES-UNS * ont eu recours à une fade Allegorie, croiant de plaire par un Gout nouveau. Leurs Ouvrages ſont morts en naiſſant, & ont été ſi peu lûs, qu'ils n'ont pas été critiqués.

SI les mauvais Auteurs réfléchiſſoient ſur les Talens & les Qualitez qu'il faut pour faire un bon Roman, ces ſortes d'Ouvrages ne ſeroient plus leur Refuge. Un Homme, preſſé par la Faim & par la Soif, veut faire un Livre. Il n'a, ni aſſez de Science pour écrire l'Hiſtoire, ni aſſez de Génie pour travailler à des Ouvrages moraux. Il barbouille deux Mains de Papier d'un Ramas d'Avantures mal digérées. Il les narre ſans Gout, & ſans Génie: porte ſon Ouvrage chés un Libraire; &, fut-il obligé de le vendre au Poids, & de ne gagner que le double du Papier, il eſt encor païé outre meſure. Il faut peut-être autant d'Eſprit, d'Uſage du Monde, & de Connoiſſance des Paſſions, pour compoſer un Roman, que pour écrire une Hiſtoire. On n'apprend à peindre les Mœurs & les Coutumes, que par une longue Expérience. Il faut avoir éxaminé de prés les différens Caractères, pour les pouvoir dépeindre dans le Vrai. Comment un Auteur, dont le Métier ordinaire conſiſte à barbouiller du Papier, à paſſer ſa Vie dans un Caffé, ou dans ſa Chambre, peut-il définir juſtement un Prince, un Courtiſan, une Dame aimable? il ne voit jamais ces Perſonnes, qu'en paſſant dans les

* Fanfaradin.

les Ruës; & je ne crois pas que la boue, dont leurs Equipages l'ont éclabouſſé, lui ait communiqué une partie de leurs Sentimens. Il n'eſt pas, cependant, de miſérable Auteur, qui ne faſſe parler Duc & Ducheſſe à ſa Fantaiſie: &, lorſqu'un Homme du grand Monde vient à jetter les Yeux ſur ces Ouvrages ridicules, il eſt tout étonné de voir, que la Converſation de Margot la Revendeuſe eſt miſe ſous le Nom de la Ducheſſe de . . ., ou de la Marquiſe de . . . Quelque mauvais que ſoient ces Livres, on en vend cependant beaucoup. Bien des Gens, amateurs outrez de la Nouveauté, & qui ne jugent des Choſes que par la Superficie, achetent ces Ouvrages: & ils ſe forment, en les liſant, un Gout auſſi éloigné de la bonne maniere d'écrire, que le ſont ces Auteurs.

NE crain point, mon cher Iſaac, que je penſe jamais à t'envoïer un Roman de Livres auſſi mauvais. Quelque Amateur qu'on ſoit à Conſtantinople de Romans & d'Hiſtoires Galantes, on veut qu'elles puiſſent ſervir au Plaiſir de l'Eſprit, & à l'inſtruction du Cœur.

LE ſecond Livre, que j'ai acheté, me paroit être écrit dans ce But. Il eſt intitulé *Mémoires du Marquis de Mirmon, ou le Philoſophe Solitaire.* L'Auteur * écrit d'une Façon vive & aiſée: on voit qu'il a été à même de connoître les Caractères qu'il dépeint. Sans rechercher de paroitre avoir autant l'Eſprit, que le pré-

* Mr. le M. d'Air.

prémier Auteur dont je t'ai parlé, il préſente par-tout la Vérité ſous une Forme aimable. Si l'on peut lui trouver quelque Défaut, c'eſt celui de s'expliquer un peu trop hardiment. On lui reproche auſſi quelque Négligence pardonnable à un Homme, qui écrit en général auſſi purement que lui. Voici le Portrait qu'il fait de la Solitude. *Ce n'eſt point pour ſe tourmenter, qu'un Homme ſage ſemble ſe ſéparer des Hommes. Il n'a garde de s'impoſer de nouvelles Loix: il ſe contente de ſuivre celles qu'il a trouvé preſcrites. S'il s'en fait de nouvelles, il ſe reſerve d'être le Maître de les changer: il s'en rend le Souverain. & point l'Eſclave. Content de ralentir ſes Paſſions, de les gouverner par ſa Raiſon, il ne ſe flate point de l'impoſſible Pouvoir de les domter à ſon Gré, & ne ſe fait point un Monſtre de ce qui fut autrefois pour lui un Amuſement innocent. Il conſerve dans la Solitude tous les Plaiſirs que les Honnêtes-Gens goutent dans le Monde, & leur ôte ſeulement le Moïen de nuire, en devenant trop violens.* Il eſt pluſieurs autres Endroits dans ce Livre, marqués avec autant de Préciſion & de Juſteſſe. Telle eſt la Deſcription du Dégout que le Mariage entraine quelquefois après lui. *Quand on eſt amoureux, on ne ſe montre que du beau côté. Un Homme, qui veut plaire, a grand Soin de cacher ſes Défauts. Une Femme ſait encor mieux les diſſimuler. Souvent deux Perſonnes travaillent pendant ſix Mois à ſe tromper: elles s'épouſent à la fin, & ſe puniſſent mutuellement le reſte de leur Vie de leur Diſſimulation.* Avoue, mon cher Iſaac, qu'il

qu'il regne une Vérité & une Préciſion dans ce Portrait, qui ſaiſit l'Eſprit. Ces Penſées dévelopées ſe préſentent avec éclat à l'Imagination, & la flatent par leur Juſteſſe. Si les Auteurs, qui écrivent des Romans dans ce Gout nouveau, toujours attachés au Vrai, ne ſe laiſſent point entrainer à quelque nouvelle Mode ; (car les Ouvrages d'Eſprit y ſont ſujets) il y a apparence, que leurs Ecrits ſeront auſſi utiles pour former les Mœurs, que la Comédie ; puiſqu'on rendra les Romans le Tableau de la Vie Humaine. Un Avare s'y verra dépeint par des Traits ſi naturels, une Coquete y reconnoitra ſon Portrait ſi reſſemblant, que la Réfléxion qu'entraine la Lecture leur ſera plus utile que les longues Exhortations d'un Moine, qui s'enrhume à force de crier, & qui ſouvent ennuie ſes Auditeurs.

LES Auteurs, qui travaillent à des Romans, doivent s'attacher à peindre les Mœurs d'après Nature, & à dévoiler les Sentimens les plus cachés du Cœur. Comme leurs Ouvrages ne ſont que d'ingénieuſes Fictions, ils ne peuvent plaire qu'autant qu'ils aprochent du Vrai-ſemblable. Tout ce qui tient du Merveilleux outré n'eſt pas priſé davantage chés les Gens de Goût, que ce qui ſent le Galimatias. L'un & l'autre ordinairement enſemble ; & les Auteurs, qui donnent dans des Idées giganteſques, ou peu naturelles, ont ordinairement un Stile de Déclamateur, & qui viſe à la Diction pompeuſe & intelligible. Le Stile des Romans doit être ſimple : il doit être plus fleuri que celui de l'Hiſtoire, & avoir

un peu moins d'Energie & de Majeſté. La Galanterie eſt l'Ame du Roman : la Grandeur & la Juſteſſe celle de l'Hiſtoire. Il faut beaucoup d'Uſage du Monde, pour exceller dans l'un : il faut de la Science & de la Politique, pour ſe diſtinguer dans l'autre. Le Bon-Sens, la Préciſion, la Juſteſſe dans les Caractères, la Vérité dans les Portraits, la Pureté du Stile, ſont néceſſaires dans tous les deux. Les Dames ſont les Juges-nez de la Bonté d'un Roman. La Poſtérité décide de celle d'une Hiſtoire.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac. Dès que j'aurai reçu les nouveaux Livres de Hollande, je te les enverrai.

LETTRE TRENTE-TROISIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople.*

JE puis m'entretenir librement avec toi, & jouïr de ce plaiſir, qui rend ſi douce la Converſation des Philoſophes. Ta Qualité & ton Caractere de Rabbin ne me forcent point à te déguiſer mes Sentimens. Tu ſouffres, que je dépoſe dans ton Sein mes plus ſecretes Penſées, & ne te ſcandaliſes point de certains Doutes, que je te fais paroitre. Di-moi, mon cher Iſaac, és-tu réellement perſuadé, que les ſeuls Iſraëlites, après la Mort, auront Part à la Gloire du

du Tout-puiſſant ? Pour moi, je crois que cette Opinion eſt une Erreur : & tu en conviendras, lorſque tu auras bien examiné la Choſe. Eſt-il poſſible, qu'un Dieu miſéricordieux ait créé tant de millions d'Hommes, pour vouloir les rendre éternellement malheureux ? Dépendoit-il d'eux de naitre de la Race de Jacob : & doivent-ils porter la Peine d'une Choſe qui n'a pas dépendu d'eux ? Tu répondras, peut-être, que nous ne connoiſſons pas les immenſes Secrets de Dieu ; qu'il n'appartient pas à une Créature finie de vouloir ſonder les Miſteres profonds de l'Infini. Mais, cette Queſtion n'eſt point un Miſtere. Elle eſt auſſi évidente que notre Exiſtence, & auſſi facile à démontrer.

JE ne crois pas, que tu nies ce Principe, que Dieu, étant la Souveraine Bonté, & la Souveraine Juſtice, rien n'eſt bon, rien n'eſt juſte, qu'autant qu'il aproche & qu'il reſſemble à ſa Juſtice & à ſa Bonté. Je vais encor t'établir un ſecond Principe auſſi certain que le prémier. Notre Raiſon eſt un Don de Dieu, qui ne ſauroit nous tromper. C'eſt un Préſent qui nous a fait, pour nous donner le Moïen de le connoitre, & de le ſervir. Si cette Raiſon, dans les Choſes les plus évidentes, nous égaroit, Dieu nous tromperoit : ce qui ne peut ſe ſoutenir, Dieu étant la Vérité même. Or, cette Raiſon m'aprend, & me démontre clairement, que la Juſtice ne peut ſouffrir qu'on ſoit puni d'un Crime involontaire, & auquel

on n'a aucune part. En vain l'on m'objectera, que les Idées, que j'ai de la Juſtice, me trompent. Elles ne ſauroient me tromper, puiſqu'elles ſont une Suite de ma Raiſon. Elles ne ſauroient être fauſſes, étant véritables par la Reſſemblance qu'elles ont avec la bonté & la Juſtice de Dieu, que ma Raiſon me demontre devoir être telle.

ECARTE, mon cher Iſaac, pour un moment les Préjugés de l'Enfance, & contemple d'un Oeil Philoſophique un Nazaréen honnête Homme, & qui vit au milieu de Paris. Il croit & ſert le même Dieu que nous. Il ſuit les dix Commandemens qu'il donna à Moïſe. Il eſt élevé dans des Préjugés, qu'ils lui font regarder notre ſainte Loi comme accomplie, & celle qu'il profeſſe comme la Nouvelle Alliance. Tu ſçais la Force des Préjugés, & des prémieres Idées, qu'on nous inſpire. Les Auteurs Arabes diſent, que *les Directeurs des jeunes Gens dominent ſur les Aſtres de leur Naiſſance.* Pourquoi veux-tu croire mon cher Iſaac, que Dieu ait voulu lier ce Nazaréen par des Liens ſi forts, & l'empêcher d'entrer dans la Foi d'Iſraël, uniquement pour avoir le Plaiſir de le perdre? Je frémis, lorſque je lis dans quelques Livres Nazaréens ce Principe impie, qu'il faut qu'il y ait des Damnez pour la Gloire de Dieu, comme les Rois ont pour la leur des Forçats & des Eſclaves ſur leurs Galeres. Dieu, l'Etre immenſe, qui de rien a tout fait, qui peut anéantir dans un Inſtant l'Univers, a-t-il beſoin, pour ſa Gloire, du

Tour-

Tourment de quelques infortunées Créatures? S'il les punit, c'eſt un Effet de ſa Juſtice, & de l'Ordre établi par ſa Sageſſe. Mais, ſa Colere ne tombe que ſur les Crimes, qu'une Ignorance invincible, & une Force majeure, n'ont point occaſionnez.

LES Nazaréens ont pluſieurs Docteurs parmi eux *, dont le Sentiment me paroit bien raiſonnable. Ils diſent, qu'ils ne jugent perſonne: &, contens d'honorer Dieu, & de profeſſer la Religion qu'ils croïent la plus épurée & la plus propre au Salut, ils ne décident point de celui des autres Hommes, & laiſſent à Dieu à prononcer ſes Arrêts. Je voudrois, que tous les Rabbins penſaſſent auſſi ſagement, & n'euſſent pas une ſi haute Idée de leur Nation, comme ſi elle étoit la ſeule capable de recevoir les Faveurs de Dieu, & que le Tout-puiſſant ne fût occupé que du Soin d'une Poignée de Gens errans & vagabonds. Notre Façon de penſer me paroit une Inſulte pour tout le Genre Humain. Nous ſommes tous Enfans d'Adam. Dieu crée les uns comme les autres. Il eſt le Maître de faire naître tous les Humains Iſraélites. Ne formera-t-il des Nazaréens, & des Muſulmans, que pour les rendre miſérables? Et la Souveraine Bonté pourra-t-elle ſe complaire dans l'Injuſtice & la Cruauté? Je ſçai que nos Rabbins ne ſe déſiſtent point de l'Opinion de la Réprobation des Nazaréens, & & qu'ils en font un Point eſſentiel de notre

* Les Proteſtans.

Religion. Mais, je dépouille cette vielle Autorité, qu'ils ont acquiſe ſur nos Cœurs. La ſaine Philoſophie m'aprend à éxaminer un Sentiment, avant de l'adopter. Lorſque j'étois jeune, je me ſuis laiſſé emporter, par Crainte, & par Foibleſſe, à croire tout ce que m'enſeignoient mes Nourices, mes Parens, & mes Maitres. L'Age m'a appris à réformer mon Entendement, & à faire une éxacte Revûe de toutes les Opinions que j'avois reçues. Je ne donne de Croïance aux Rabbins, qu'autant que leurs Déciſions s'accordent avec les Idées claires & diſtinctes que j'ai reçues immédiatement de Dieu. Je me ris dans le Fond du Cœur de l'Attachement ridicule que les Juifs ont pour les Fictions du Talmuld: &, pénétré du Fond de notre Religion, j'en condamne les Superſtitions.

JE n'avoûrois pas de pareils Sentimens à aucun autre Mortel que toi; mais, je ſçai, qu'en dépoſant mes Penſées ſecretes dans ton Sein, je les enferme dans le Séjour de la Vérité & du Silence. Lorſque je conſidere, dans certain Païs, un Nombre de Gens, faiſant Profeſſion d'une Religion différente; que je les reconnois tous Honnêtes Gens; que j'éxamine leurs Mœurs: & que je les vois remplis de Candeur & de bonne-foi: Je ne puis m'imaginer que Dieu, juſte dans ſes Arrêts, & miſéricordieux dans ſes Graces, puniſſe des Hommes, qui, obéiſſans au Légiſlateur interne, je veux dire à la Loi de la Nature, & à celle de la Conſcien-

cience, n'ont fait d'autres Crimes, que de ſuivre la Religion de leurs Parens dans laquelle ils ſont nez. Dépendoit-il d'eux de recevoir la Vie d'un Pere plûtôt que d'un autre? Je trouve, qu'il y a de la Barbarie dans la Déciſion que nos Rabbins ont portée ſur le Sort des Nazaréens après leur Mort.

JE vais prévenir, mon cher Iſaac, les Raiſons que tu pourrois m'oppoſer.

DE l'Exiſtence de Dieu s'enſuit la Néceſſité de le ſervir. Le Culte, qu'on doit lui rendre, a été réglé par lui-même: Ainſi, l'on ne peut s'en écarter, ſans pécher. Cet Argument eſt commun à toutes les Religions. Elles croïent toutes être dans le Culte preſcrit par la Bouche Divine. Ainſi, en répondant à nos Rabbins, je répons à tous les autres Docteurs qui décident ſi hardiment du Salut des Hommes. Je me ſervirai de la Réponſe ſenſée, que firent quelques Docteurs Nazaréens, qui réformérent une Foule d'Abus, il y aura bientôt deux cens Ans *. Leurs Ennemis leur demandoient, s'ils croïoient que ceux, qui étoient attachés à la Croïance & aux Sentimens du Souverain Pontife, puſſent ſe ſauver? *Nous ne damnons Perſonne*, répondirent-ils. *Ce ſont les mauvaiſes Actions, les Péchés mortels, qui perdent les Ames, & non la pedanteſque Déciſion des foibles Mortels. Si cela eſt ainſi*, leur dirent leurs Adverſaires, *que n'embraſſez-vous nos Opinions, pour être dans une entiere Certitude: car, nous croïons que vous êtes*

* Les Docteurs Réformez du Colloque de Poiſſi.

damnez. Dans le Doute, rangez-vous donc au Parti le plus assuré. C'est le notre qui l'est, dirent sagement les Docteurs. *Nous accordons bien, qu'on peut se sauver dans votre Parti; mais, les Erreurs & la Superstition, dont il est empesté, rendent la Chose si difficile, qu'elle devient presque impossible: au lieu que, chés nous, tout nous conduit dans la Voie du Salut, & tout nous en facilite l'Entrée.*

IL n'est pas douteux, mon cher Isaac, qu'il n'y ait un Culte ordonné par Dieu même; mais, il l'est pour faciliter le Salut des Hommes, & non pour les perdre. Heureux sont ceux, à qui Dieu l'a revélé. Mais, c'est une Impieté, selon moi, de dire qu'il ait crée les autres Hommes pour être damnéz. Ils ont plus de Peine à parvenir jusqu'au Ciel; mais s'ils sont bons, sages, & vertueux, le Tout-Puissant feroit plûtôt un Miracle pour les attirer à lui, que de permettre que la Vertu fût païée d'un Supplice éternel.

LA Différence de Religion, qui regne dans l'Univers, fit tomber Cardan dans une Erreur chimérique, & digne d'un Sectateur de l'Astrologie judiciaire. Il se figura, que cette Variété dépendoit de la differente Influence des Astres. Ce Philosophe Européen soutenoit, que la Religion des Juifs étoit redevable de son Origine à Saturne, celle des Chrétiens à Jupiter, & celle des Mahométans à Mars. Il assignoit à celle des Payens plusieurs Constellations différentes. Voilà les Erreurs où donnent ceux qui veulent aller

aller chercher bien loin la Cauſe d'une Choſe qui ſe préſente d'elle-même. Pourquoi faire dépendre des Aſtres ce que le Caprice & l'Inconſtance des Hommes occaſionne? Il ſe forme dans toutes les Religions quelque nouveau Sentiment, qui, dans la ſuite, fait une Opinion & une Croïance particuliere. Saturne avoit-il rien à déméler avec les dix Tribus, qui ſe ſéparérent pour ſacrifier ſur les Lieux hauts? Le Cerveau d'Arius n'avoit rien de commun avec Jupiter, malgré les prétendues Influences des Aſtres, dont je t'ai déja fait voir le Ridicule & l'Impoſſibilité dans mes Letres précédentes.

L'OPINION de nos Rabbins ſur la Perte des Nazaréens eſt une Suite de la Vanité de notre Nation. Soufre, que je te parle à Cœur ouvert, & que je te dévoile mes Sentimens les plus cachés. Nous avons toujours eu un Orgueil & une Fierté, qui nous ont attiré la Haine de tous les autres Peuples. Nous conſervons encor aujourd'hui les mêmes Défauts: & quoique diſperſés par toute la Terre; quoique l'Objet du Mépris, de la Haine, & de la Raillerie de toutes les Nations; nous n'avons pas changé notre Façon de penſer. Je ne ſçai ce qui peut occaſionner cette Vanité. Il eſt vrai, que nos Ancêtres ont paru dans le Monde avec aſſez d'Eclat, du Tems de Salomon, & de quelques autres Rois victorieux. Mais, ils ont été très ſouvent humiliés & conduits dans de longues & dures Captivitez, par les Perſes & les

Aſſiriens; &, enſuite, ſubjugués par les Grecs, & détruits par les Romains.

NOUS avons toujours été le Jouët de tous les Peuples: & ſi nous cherchons dans les Tems les plus reculez, & avant notre Sortie d'Egipte, nous trouverons des Portraits de notre Nation fort peu avantageux. On lit dans les Fragmens qui nous reſtent de Manéthon, Prêtre Egiptien, que, ſous le Regne d'Amenophis, une Troupe de Gens ſales & lépreux ſortirent d'Egipte ſous la Conduite de Moïſe, pour s'aller établir en Sirie. Le Témoignage de cet Auteur eſt confirmé par celui d'un autre célébre Auteur chés les Grecs *, qui dit que deux cent cinquante mille Lépreux furent bannis d'Egipte par ordre d'Amenophis. Pluſieurs autres Hiſtoriens varient ſur le Nom du Roi qui régnoit lors de la Sortie des Juifs: mais, ils s'accordent tous ſur la Gale & les Apoſtumes dont la plûpart étoit couverts. Tacite, célébre Auteur Romain, parle très au long de ce Fait & fortifie le Sentiment des autres Auteurs. Nous devrions donc avoir moins de Vanité, &, loin de mépriſer les autres Nations, à cauſe des Biens que Dieu a répandus ſur la nôtre, nous ſouvenir, que c'eſt une Marque de ſa Souveraine Bonté, qui ſoutient l'Humble, & abaiſſe le Puiſſant. Ainſi Dieu, pour montrer la Grandeur de ſa Clémence, a voulu choiſir parmi les Peuples le plus vil & le plus ingrat, comme les Fautes & les Murmures de nos Peres dans le Deſert en ſont des

* Cheremon.

des Preuves évidentes. Les Nazaréens ſont moins prévenus que nous des Faveurs qu'ils penſent que leur a fait la Divinité. Ils reconnoiſſent, qu'ils étoient de miſérables Gentils. Mais, la Connoiſſance, qu'ils ont eue dans la ſuite du vrai Dieu, leur a appris à plaindre les Hommes qu'ils ſe figurent être dans l'Egarement, & non pas à les mépriſer.

Porte-toi bien, & ſonge à conſerver ta Santé.

De Paris, ce. . . .

LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

DEPUIS deux jours je ſuis arrivé à Turin, mon cher Monceca, & les Piémontois me paroiſſent un Peuple, dont je n'avois encor aucune Idée juſte. Leur Caractére eſt un Mélange perpétuel de l'Humeur Françoiſe & de l'Italienne. Ils ſont Petits-Maitres, Eſclaves des Modes, grands Complimenteurs, ainſi que les François : ils ſont phlegmatiques, vindicatifs, ſoumis aux Moines, amoureux tranſis, comme les Italiens. Et ils ont eux ſeuls autant de Vanité, que ces deux Nations enſemble.

TURIN eſt une fort belle Ville, remplie de Batimens conſtruits d'une Architecture noble & d'un grand Gout. Les Gens, qui fréquentent la Cour, penchent vers les Manieres Françoiſes;

&

Assiriens; &, ensuite détruits par les Romains.

Nos Piémontois aiment davantage les Italiennes que les Françoises, comme je l'ai déjà dit, ni les uns ni les autres, ne ressemblent entiérement à ces deux Peuples.

LES Assemblées principales, les Rendez-vous amoureux, sont ordinairement dans les Eglises. Il est peu de Jours, qui ne soient destinés à la Solemnisation de quelque Saint. On accourt de toutes parts dans le Temple qui lui est destiné, où l'on fait un excellent Concert. On y passe une partie de la Journée. Les Petits-Maîtres, les Dames, les Abbez de Cour, se trouvent régulièrement à ces Fêtes; & rien ne ressemble autant à celles de l'Ancienne Grece. Le Saint, dont on fait la Solemnité a bonne & nombreuse Compagnie, selon la Bonté de la Musique qu'on doit exécuter dans son Eglise. Lorsque c'est quelque Saint de Distinction, & fort à son aise, tel que St. Ignace, ou St. Philippe de Néri, un Musicien, qui se fait païer très-cher, & qui ne joue du Violon que dans certaines Occasions, attire une grande Affluence de Personnes. St. François, & St. Jean de Matha, n'ont peut-être jamais eu le Plaisir d'avoir une bonne Simphonie, faute de pouvoir la païer.

EN sortant de ces Assemblées, que les Piémontois appellent *Salut*, ils vont se promener, jusqu'à l'Entrée de la Nuit, dans les Places publiques. L'Esplanade, qui se trouve entre la Ville & la Citadelle, est la Promenade la plus usitée, pendant les Chaleurs de l'Eté. C'est-là où les Nobles Piémontois, la Tête haute comme

me des Autruches, la Main dans la Ceinture, & la Contenance fiere, vont étaler leur Figure mi-partie Françoiſe, & mi-partie Italienne. Ils n'en ſortent, que pour aller dans un Caffé boire une Taſſe de Liqueur glacée, qui leur ſert ordinairement de Soupé. Les Piémontois pratiquent fort la Frugalité : belle Qualité certes, ſi cette Vertu n'étoit pas chés eux une Suite de leur Avarice. Ils ſont charmez de trouver, dans la Chaleur de leur Climat, un Prétexte, qui les diſpenſe de manger le ſoir. Mais, il ſemble que ce Régime de Vie, néceſſaire à leur Santé, n'eſt point obſervé, lorſqu'on les prie à quelque excellent Repas.

LES Italiens ſont généralement ignorans, & les Piémontois le ſont encor plus. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'Auteur parmi eux, dont la Réputation ſe ſoit étendue au-delà de dix Lieues à la ronde. Aucuns des Ecrivains Italiens, qui ſont tant ſoit peu connus, ne ſont de leur Nation. Un Piémontois, à qui je faiſois ce Reproche, me répondit gravement, que je me trompois, puiſque Plaute & Térence étoient Piémontois. Je lui demandai depuis quand on avoit fait cette nouvelle Découverte ? Il me répondit, qu'il n'en ſavoit rien ; mais, qu'il avoit entendu aſſurer ce Fait par un très habile Homme, qui paſſoit ordinairement la Journée dans un Caffé où ſe trouvoient tous les Savans de Turin. C'eſt-là le Rendez-vous de tous les Beaux-Eſprits de ce Païs. Tu ſerois bien étonné, mon cher Monceca, ſi, ſortant de

de l'Académie des Sciences, on te tranſportoit tout-à-coup dans ce petit Tripot Littéraire. J'eus hier la Douleur d'entendre, dans demi heure de Tems que j'y reſtai, plus d'Impertinences & d'Abſurditez, que n'en ont jamais écrit la Moitié des Théologiens Eſpagnols.

DEUX Choſes ſont les Cauſes de l'Ignorance des Piémontois : leur Caractère vain & pareſſeux, & la Soumiſſion à laquelle l'Inquiſition les réduit. Dès qu'ils entendent le Latin de la Bible, ou celui du Miſſel, ils ſe regardent comme des Savans de la prémiere Claſſe : ils ſe félicitent eux-mêmes des Efforts de leur Imagination ; & ne peuvent comprendre comment leur Eſprit a pû s'élever à ce Point de Perfection. Il ſeroit dangereux pour eux de vouloir pénétrer plus avant : & la moindre Lueur, qui diſſiperoit leurs Ténébres, pourroit leur attirer l'Indignation de l'Inquiſition. L'Ignorance, chés les Moines, eſt la Baſe de la Tranquilité.

LES Piémontois n'ont point aſſez de Vivacité, pour ſe diſtinguer dans les Ouvrages des Belles-Lettres : ils ne peuvent approcher des Auteurs qu'ont produits les autres Contrées Italiennes ; & il y a plus de Différence, pour le Feu de l'Imagination, d'un Florentin à un Piémontois, que d'un François à un Moſcovite. Je ne ſaurois deviner la Cauſe d'une pareille Diſſemblance ; &, ſi je ne m'étois éclairci par moi-même de la Vérité de ce Fait, il m'eut toujours paru incroïable. On dit pourtant, qu'il n'eſt pas ſurprenant de voir deux

Peu-

Peuples voiſins, qui parlent le même Langage, qui ont les mêmes Mœurs & les mêmes Coutumes, & dont l'Etendue de Génie eſt entiérement différente. On cite les Languedociens & les Provençaux pour la Vivacité & le Feu de l'Imagination : il n'eſt rien de ſi peſant & de ſi lourd, que les Auvergnacs & les Savoïards. Les Flamands ſont le Peuple le plus pétri de Superſtitions; l'Italie, & l'Eſpagne, renferment moins de Puérilitez Religieuſes, que la ſeule Egliſe de Gand n'en contient : les Hollandois, leurs Voiſins, ont éxilé de leurs Provinces la Bigotterie & le Culte Monachal. On diroit, que chaque Hollandois. de quelque Religion qu'il ſoit, eſt un Philoſophe, qui l'a épurée, & réduite aux Regles du Bon-Sens. Un Nazaréen Papiſte à Amſterdam, eſt un Homme beaucoup plus raiſonnable qu'à Rome : & un Trembleur y eſt moins fanatique que dans les Sevenes, & un Quoacre moins ridicule qu'à Londres. Le Bon-Sens & la Tranquilité ſont peut-être une Suite néceſſaire de celle qui domine dans l'Etat; & les Exemples de Sageſſe & de Modération, que donnent les Nazaréens non-Papiſtes, qui ſont les Chefs en Hollande, influent ſur le Reſte des Peuples.

DE quelque côté que vienne la Différence de Génie des Hollandois & des Flamands, des Provençaux & des Savoïards, elle n'en éxiſte pas moins : elle eſt même ſurprenante entre les deux derniers, par raport aux Grands-Hommes. Les Savoïards n'ont aquis aucun Nom, dans

dans la République des Lettres, & dans l'Invention des Arts; ſi ce n'eſt qu'on voulût faire paſſer pour un Effort d'Imagination la Science de ramoner les Cheminées, & de porter des Marmotes dans tous les Païs Etrangers. Je ne crois pas que ces Talens doivent être des Droits pour obtenir une Place dans l'Académie Françoiſe, ou celle de la Cruſca en Italie. Les Provençaux ont produit ſucceſſivement une Foule de Grands-Hommes; &, ſans rapeller les Troubadours, qui prirent Naiſſance dans leur Païs, & qui furent les prémiers Poëtes Gaulois, la plûpart des Grands-Hommes de ces derniers Tems ſont nez en Provence. Gaſſendi, Philoſophe excellent; Moreri, Auteur également utile & amuſant; Maſſillon, Orateur de la prémiere Claſſe; le Pere Thomaſſin, Hiſtorien digne des plus grandes Louanges; le fameux Peireſc, Antiquaire célébre; Tournefort, le plus habile des Botaniſtes: tous ces Génies illuſtres ont pris Naiſſance dans cette Contrée à peu près dans le même Tems. On a toujours cultivé les Sciences dans cette Province; & c'eſt le ſon Sein, qu'elles ont tranſpiré dans le Reſte de la France. Les Troubadours, Conteurs, Chanteurs, Jongleurs, Joueurs, s'aſſembloient à la Cour des Comtes de Provence. C'eſt là où ils exerçoient les Jeux ſpirituels, dont ils étoient les Inventeurs, qu'on appelloit les *Sirvantes*, les *Tenſons*, & *la Cour d'Amour*. Les autres Peuples des Gaules, jaloux des Avantages des Provençaux, voulurent y avoir part: ils apri-

rent

rent des Troubadours à faire des Vers & des Chanſons ; & Thibaud, Comte de Champagne, qui les attira dans ſa Cour, ſe ſignala dans ce Genre de Poëſie. Il aimoit infiniment la Reine Blanche, Mere de Louis XI, que les Nazaréens regardent comme Saint. Son Amour vit encor dans les Chanſons qu'il fit pour elle.

ON eſtima bientôt à un tel Point par toute la France les Troubadours, les Jongleurs, & les Chanteurs, qu'on voulut leur faciliter tous les Moïens pour y voïager commodément, & leur procurer des Avantages pour les engager à y fixer leur Démeure. Louïs fit une Ordonnance, portant que les Jongleurs ſeroient quittes de tout Péage, Droit, &c, en récitant un Couplet de Chanſon au Péager : & que les Joueurs jouïroient des mêmes Franchiſes, en faiſant faire quelque Tours de Soupleſſe de leur Singe ; & de là l'Origine du Proverbe : *Païer en Gambades, & en Monnoie de Singe.* Depuis ce Tems, l'Amour pour les Arts eſt bien diminué en France : & des Provençaux, que j'ai vû ſouvent à Galata, à Rome, & à Genes, m'ont aſſûré, qu'un Péager, un Douanier, & un Commis, ne diminueroient pas un Liard de leurs Droits, pour le Récit entier de la Tragédie de *Phedre.* On tient à Turin la même Conduite, & l'on n'y trouveroit pas un Morceau de Pain ſur l'Original de la *Gieruſalemme liberata*, ou du *Paſtor fido.*

On voit dans cette Ville une Quantité de Pauvres, que la mauvaiſe Récolte de deux Années

nées conſécutives a réduits dans une grande Néceſſité. Les Bourgeois, touchés de leur Miſere, tâchent de les aſſiſter; & les Moines, forçant leur Avarice ordinaire, leur diſtribuent du Pain & de la Soupe, certains jours de la Semaine, à la Porte de leurs Couvens. Les Religieux Nazaréens ont cette Coutume à Rome; & il eſt peu de leurs Monaſteres, où chaque Jour ils ne donnent aux Mendians une Partie bien médiocre des Biens immenſes qu'ils amaſſent. Je veux te raconter à ce Sujet un Trait d'un Eſpagnol, qui caracteriſe bien la ridicule Vanité de ſa Nation. Il y a une Foule d'Etudians Caſtillans, Arragonois, Andalouſiens, &c. qui viennent à Rome, pour obtenir du Souverain Pontife quelque Bénéfice. Ils font le Voiage de Madrid en Italie, en mendiant leur Pain. Par le Secours d'un Collet de Toile cirée, garni de quelques Coquilles, & d'un grand Bâton qu'ils appellent Bourdon, ils trouvent partout des Charitez: & les Nazaréens ont autant d'Attention pour les Pélerins de St. Jaques & de Laurette, que les Mahométans pour ceux de Médine & de la Mecque. Lorſque ces Eſpagnols ſont arrivez à Rome, ils n'ont d'autre Nourriture, que celle qu'ils vont chercher tous les jours à la Porte des Couvens. Cela fait, ils ſe promenent le reſte du Jour gravement à la Place d'Eſpagne, & ne ſe conſiderent pas moins que le prémier Prince Romain. Un Caſtillan, nouvellement arrivé, & qui ne ſavoit point encor l'Heure où l'on diſtribuoit la Soupe, s'adreſ-

ſa

ſa à un pauvre Eccléſiaſtique François, qui vivoit de l'Aumone Conventuelle. Sa Vanité Eſpagnole ne pouvoit ſouffrir, qu'il demandât ſimplement la Maiſon où l'on diſtribuoit la Soupe : cette Façon de parler lui paroiſſoit ignoble. Après avoir cherché quelque Façon de s'expliquer oblique, il n'en trouva pas de meilleure que de demander au François, s'il avoit été déja prendre ſon Chocolat : *a uſted tomado ſu Chocolate? Mon Chocolat?* lui répondit le Pariſien. *Et comment Diable voulez-vous que je le païe? Je vis d'Aumône : & j'attens qu'on diſtribue la Soupe au Couvent des Franciſcains. Vous n'y avez donc pas encor été*, dit le Caſtillan. *Non*, reprit le Pariſien. *Mais, voici l'Heure, & je vais m'y rendre. Je vous prie de m'y conduire*, dit le glorieux Eſpagnol : *& vous y verrez* Don Antonio Perez de Valcabro, de Redia, de Montalva, de Vega, &c. *y donner à la Poſtérité une Marque de ſon Humilité. Et qui ſont tous ces Gens-là?* demanda le François. *C'eſt moi ſeul*, répondit le Caſtillan. *Si cela eſt*, repliqua le François, *dites plutôt un Exemple de la Néceſſité, & du bon Appetit.*

Porte-toi bien, mon cher Monceca, vis content, & conſerve ta Santé.

De Turin, ce....

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople.*

MES Méditations Philoſophiques ſont interrompues quelquefois par l'Etude de l'Hiſtoire. Je délaſſe mon Eſprit, en parcourant tout ce qui s'eſt paſſé dans les Siécles les plus éloignés: je m'entretiens avec les Grands-Hommes morts depuis deux & trois mille Ans; & je crois être devenu leur Contemporain, en liſant leurs Diſcours & leurs Actions.

C'eſt un grand Malheur, mon cher Iſaac, pour tous les Gens qui s'appliquent à la Connoiſſance de l'Hiſtoire, que l'Embarras & la Confuſion qui y regne juſqu'à deux ou trois cens Ans après le Déluge. Peu d'Auteurs ont écrit de ces Tems ſi reculez; & ce peu n'eſt pas arrivé juſqu'à nous. Les Morceaux & les Fragmens, qui nous en reſtent, ne ſervent, par leur Ambiguïté, & par leur Différence, qu'à occaſioner des Diſputes parmi les Savans, d'autant plus difficiles à éclaircir, qu'ils propoſent plûtôt leurs Conjectures & leurs Opinions, que de véritables Eclairciſſemens. Etudier l'Hiſtoire ancienne dans de pareils Ecrits, c'eſt étudier les Sentimens des Modernes, & les Siſtêmes de leur Imagination.

La

La Connoiſſance des Actions des prémiers Hommes eſt une Mer vaſte & inconnue, ſur laquelle on navigue ſans Carte & ſans Bouſſole. La Geneſe, & les Livres Sacrez, que nous a laiſſés Moïſe, ne peuvent ſuffire à nous éclaircir. S'ils parlent *de la Création de l'Homme, de la Formation ou du Rétabliſſement d'un Peuple, c'eſt toujours par raport aux Juifs :* ils omettent & ne ſont aucune Mention de ce qui ne ſert point à illuſtrer notre Nation. On ne peut cependant douter, qu'il n'y eut alors d'autres Peuples: & les Fragmens, qui nous reſtent de l'Hiſtoire des prémiers Egiptiens, des Ethiopiens, des Scithes, & ſur-tout des Chinois, en ſont des Preuves convaincantes. Mais, notre auguſte Législateur n'a cherché dans ſes Ecrits, que ce qui caractériſoit notre Nation, ſans ſe ſoucier de faire mention des autres, qui n'y avoient aucun Raport. Si nous remontons plus haut, & que nous aprochions du Tems du Déluge, nous trouvons mille Difficultez inſurmontables. Il nous eſt impoſſible de découvrir aucune Trace de l'Origine des Peuples & des Empires conſiderables, que nous voïons formez comme dans un Inſtant. Nous liſons, que, deux ou trois cens Ans après le Déluge, l'Egypte étoit peuplée exceſſivement, & que vingt mille Villes pouvoient à peine contenir ſes Habitans. La Chine, la Scithie, la Tartarie, étoient des Etats auſſi floriſſans. Comment peut-on comprendre, que les trois Enfans de Noé, en deux cens Ans de Tems, aient pû produire un aſſez grand

Nombre d'Hommes, pour peupler de ſi vaſtes Provinces, & les Environs du Tigre & de l'Euphrate, qui le furent les premiers?

Je crois, mon cher Iſaac, que, ſans s'arrêter à toutes ces Difficultez, quand on veut faire des Progrès dans l'Hiſtoire de nos Livres Sacrez, la ſeule entiere qu'ait conſervée & reſpectée le Tems, il faut prêter ſimplement ſon Attention aux Véritez Hiſtoriques, & abandonner aux Philoſophes, & aux Docteurs, toutes les vaines Diſputes.

Un Moine Nazaréen *, qui eſt entré dans la Diſcuſſion de ces Faits, pour en montrer la Clarté & l'Evidence, n'a pas trouvé de meilleur Moïen, que de faire des Hommes à Coups de Plume. Il a fait une éxacte Supputation des Fils, Petits-Fils, Arriere-Petits-Fils, &c., que quatre Hommes pouvoient avoir dans deux cent cinquante Ans: & il a produit deux-cent-ſoixante-huit Miliars, ſept-cens-dix-neuf-Millions, de Perſonnes; c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou ſix Mondes comme le nôtre. Son Calcul arithmétique n'a point perſuadé ſes Adverſaires: ils ont dit qu'on ne faiſoit pas les Hommes en Réalité, comme on les fait à Coups de Plume; & qu'on voïoit bien, qu'il étoit peu expert dans ce Métier. Ils ont objecté, que, ſuivant les Ecritures, les Hommes n'avoient des Enfans que très-tard; qu'il paroiſſoit même, qu'ils n'en avoient pas un grand Nombre: ainſi, que ces

* Le *P.* Pétau.

ces Peuplades, ſi aiſées à produire ſur le Papier, étoient impoſſibles dans la Réalité. Ils ajoutent, qu'on regardoit comme un Miracle la Multiplication que les Iſraëlites firent en deux cent cinquante Ans dans l'Egipte, dont il ſortit ſix-cent-mille Combattans, qui prenoient leur prémiere Origine de ſoixante & dix Hommes, qui s'établirent dans ce Païs avec le Patriarche Jacob; & que ce Miracle étoit cependant bien au-deſſous de cette Multiplication qu'on prétend s'être faite dans l'Eſpace de deux cent ſoixante Ans par quatre Perſonnes.

Ces Difficultez inſurmontables ont jetté dans l'Erreur pluſieurs de ceux qui ſe ſont attachés à vouloir les ſurmonter. Ils on cru, que *le Déluge n'avoit point été univerſel; & que Dieu, voulant punir ſeulement les Péchés de cette Race ingrate qu'il avoit choiſie préférablement aux autres, pour ſatisfaire ſa Juſtice, avoit innondé le Païs qu'elle habitoit.* Un célébre Auteur moderne * fait remonter pluſieurs Monarchies avant le Déluge, & ne s'éloigne pas de ce Sentiment, que pluſieurs ont ſoutenu par des Raiſons Phiſiques & expérimentales. Ils prétendent qu'il eſt impoſſible, qu'il puiſſe arriver, dans l'Etat préſent de la Terre, un Déluge qui couvre de quinze Coudées la Cime des plus hautes Montagnes. *La Mer, priſe en général*, diſent-ils, *n'a guere plus de trois cens Pas de Profondeur. Les Montagnes élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne ſurpaſſent*

* Scaliger.

point trois mille Pas la Surface de la Mer. Ainſi, ſans compter que la Capacité du Globe s'élargit à meſure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'Eau que la Terre, dans la Quantité marquée dans l'Hiſtoire †. D'autres Auteurs ont ſoutenu, qu'il étoit impoſſible, que les Pluies aient été aſſez abondantes, pour cauſer un pareil Effet. Ils ont appuié leur Sentiment de l'Opinion d'un fameux Philoſophe ‡, qui prouve, par des Obſervations éxactes, que les Orages les plus violens ne verſent qu'un Pouce-&-demi d'Eau par demi-Heure; ce qui fait ſix Pieds dans un Jour. Et le Déluge, n'aïant duré que quarante fois vingt quatre Heures, en ſuppoſant les plus hautes Montagnes à deux mille Pas d'Elevation, qui eſt un Tiers moins que leur Hauteur, il faudroit, non pour les ſurmonter, mais, même pour pouvoir les égaler, que le Ciel eût verſé en vingt quatre Heures cent-vingt-cinq Pieds d'Eau, au lieu de ſix, qu'il verſe dans les plus grands Orages; ce qui excede la Poſſibilité, & les Forces de la Nature.

A quoi ſervent, mon cher Iſaac, toutes ces vaines Diſputes des Savans, qui ne peuvent rien éclaircir? &, lorſqu'on ſoutient, que le Déluge n'a point été univerſel, & que Dieu n'a eu deſſein que de punir un Peuple ingrat, & qui lui avoit déplu; n'eſt-il pas ridicule de vouloir apporter en Preuve les prétendus deſſeins de Dieu, con-

† *Methode pour étudier l'Hiſtoire, par l'Abbé* Langlet.
‡ *Le Pere* Merſenne.

contre ſa Parole même, qu'il nous a laiſſée dans les Livres Sacrez? Les Docteurs Nazaréens croïent la Certitude des Ecrits de Moïſe. A quoi ſervent donc des Diſſertations inutiles? Puiſque l'Hiſtoire de ces Tems reculez eſt un Cahos, il eſt abſurde de vouloir le débrouiller: il nous ſuffit de ſavoir, que les trois Enfans de Noé ſont la Source commune de toute l'Humanité: & c'eſt ſe morfondre inutilement à comprendre le Commencement des prémieres Monarchies que leurs Deſcendans ont formées. Un Homme de bon-Sens ne doit chercher à les connoitre, que dans le Tems où il commence à voir quelque Jour & quelque Certitude dans les Hiſtoriens qui en parlent. Ces Recherches inutiles font conſumer des Momens qu'on pourroit mieux emploier: & puiſqu'il n'a pas plû à la Divinité de vouloir tranſmettre juſqu'à nous les Moïens qu'elle avoit emploiés pour repeupler ſi-tôt le Monde après le Déluge, il doit nous ſuffire de ſavoir, que celui, qui de rien a créé l'Univers, qui le maintient, & qui le gouverne ſi ſagement, n'aura pas rencontré des Difficultez dans l'Exécution de ſes Deſſeins.

Pour étudier l'Hiſtoire avec Utilité, je crois, mon cher Iſaac, qu'il faut, autant qu'on peut, conſulter les Auteurs originaux. Qui peut mieux connoitre les Mœurs d'un Etat, qu'un Auteur, qui y eſt né & élevé, qui écrit dans le Sein de ſa Patrie, & à qui les Mœurs, les Coutumes, les Loix du Païs dont il parle ſont familieres? Quel eſt l'Auteur Moderne, aſſez vain, pour ſe

flatter de connoitre les anciens Grecs auſſi bien que Thucidide, Xenophon, & Plutarque? Les Hiſtoriens, qui ont écrit aujourd'hui l'Hiſtoire de leur Nation, n'ont pû approcher, pour la Nobleſſe, pour la Majeſté, & pour la Grandeur, de Tite-Live & de Tacite. Comment pourroient-ils atteindre le Vrai, qui regne dans les Caractères qu'ils nous ont laiſſés, & qu'ils copioient d'après Nature? Je fais généralement peu de Cas des Ecrivains modernes, qui compoſent des Hiſtoires ſur les Evénemens des Tems éloignés. Je les regarde comme des Compilateurs; & je ne conſidere guére plus leurs Ouvrages, que comme ceux des mauvais Traducteurs. Quiconque veut connoitre le vrai Caractère des Grecs & des Romains, doit le chercher dans les Originaux. Ne ſeroit-il pas ridicule, ſi un Allemand, pour s'inſtruire des Mœurs, des Coutumes, & du Génie des François, pouvant vivre avec eux, dédaignoit de le faire, & ſe contentoit de fréquenter quelques Anglois qui auroient été à Paris? On trouveroit, ſans doute, cette conduite extraordinaire. Il l'eſt autant, de vouloir apprendre à connoitre les Mœurs des anciens Romains d'un Homme né à Paris, & de l'en croire mieux inſtruit que Salluſte, ou Tite-Live.

Deux Moines Nazaréens * ont fait depuis quelque tems un Recueil complet de l'Hiſtoire Romaine. Il eſt d'une ſi grande & ſi vaſte Etendue, que quiconque s'armeroit d'aſſez de Pa-

* *Les PP.* Catrou & Rouillé, *Jeſuites.*

Patience pour le lire, ſeroit obligé de renoncer aux Originaux. Au lieu du Stile vif & mâle que demande l'Hiſtoire, on diroit que la Calprenede ou Scuderi ont laiſſé ces deux Auteurs héritiers du Stile Romaneſque. Ils ſont auſſi diffus qu'eux; & s'ils ne font pas la Deſcription *des Feſtons & des Aſtragales* *, ils raportent juſques aux plus chetives Harangues des plus médiocres Ecrivains anciens. Ces Moines n'ont pas fait Réflexion, que dans un Ouvrage auſſi immenſe que le leur, il falloit une extrême Réſerve dans cettre Partie de leur Travail, & ne point accabler le Lecteur par de continuelles Déclamations de Rhéteur, dont leur Hiſtoire eſt remplie. Elle eſt ſi mal copiée, & imite ſi peu les Anciens, qu'elle ſeroit capable de dégouter de la Lecture des Originaux, ſi on la regardoit comme fidelle Imitatrice. Je ne ſçai ce qui a obligé ces deux Auteurs à s'unir enſemble, pour faire un auſſi méchant Ouvrage; &, à parler ſincérement, je crois qu'un ſeul eut ſuffi pour un pareil Ramas: ſi ce n'eſt que l'un ait travaillé au Corps de l'Hiſtoire, & l'autre aux Notes dont elle eſt accompagnée, & qui ſont beaucoup plus mauvaiſes que le Texte.

Un Docteur Nazaréen † a fait une autre Collection de l'Hiſtoire Romaine, beaucoup moins diffuſe, & beaucoup meilleure. Lorſqu'on s'eſt formé le Gout dans les Auteurs originaux, qu'on a pris d'eux le Génie, le Carac-

* *Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont que Aſtragales.* Boileau
† *l'Abbé de* Vertot.

tère, les Mœurs, des véritables Romains, on peut retirer beaucoup de profit de la Lecture de cet Auteur moderne, par l'Arrangement où l'on y voit bien des Faits diſperſés, & par le Secours qu'on en retire par y trouver tout-à-la fois ce qu'il faut chercher dans pluſieurs Livres. Mais, ces Ouvrages ne ſont utiles qu'à deux ſortes de Gens: à ceux, qui, déja conſommez dans la Connoiſſance de l'Hiſtoire, ont beſoin d'un Recueil pour leur épargner d'aller perpétuellement rechercher dans les Originaux ce qu'ils y ont déja vû; & à ceux, qui ne veulent lire, que pour leur Plaiſir, & n'avoir qu'une Teinture ſuperficielle des Tems paſſez, ne ſe ſouciant point de faire une Recherche & un Aſſemblage pénible d'un Nombre de Faits & d'Evenemens, qui, ſe trouvant dans un Auteur, ne ſe rencontrent point dans un autre. Mais, lorſqu'on veut approfondir l'Hiſtoire, & en avoir la Connoiſſance parfaite, il eſt pernicieux au commencement de jetter les Yeux ſur les Livres modernes. Ce n'eſt plus un Romain, qui nous inſtruit des Mœurs de ſa Patrie; c'eſt un Anglois, c'eſt un François, qui nous revele le Caractère de Brutus, de Céſar, & de Scipion: &, quelque Génie qu'ait l'Auteur Moderne, il eſt impoſſible que l'Hiſtoire ancienne, paſſant par ſes Mains, ne prenne un certain Gout du Siécle préſent, qui la défigure.

Le Courrier va partir, & je ſuis contraint de finir ma Lettre. Une autre fois, je t'écrirai plus au long ce que je penſe à ce Sujet, porte-

porte-toi-bien, & que le Dieu de nos peres te faſſe proſpérer.

De Paris ce....

LETTRE TRENTE-SIXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople.*

ON voit actuellement en France ce qu'on n'a peut-être jamais vû. Les Femmes n'ont aucune part au Miniſtère : un Secret impénétrable regne dans les Affaires. Le Souverain, & ſon Miniſtre, ſont auſſi réſervez l'un que l'autre : & rien ne tranſpire de leurs Deſſeins dans le Public. Cette Conduite ſenſée eſt un Effet de la Prudence du Miniſtre, & de la Sageſſe prématurée du Prince, qui, dans un Age où le Cœur eſt ordinairement le Jouët des Paſſions, vit au milieu de ſa Cour dans la plus ſevere Retenue. Les François ſont étonnez de voir une Forme de Gouvernement, dont ils avoient eu juſques-là ſi peu de Connoiſſance. Ils ſavent par Expérience, que le Beau-Sexe a eu ſouvent dans les grandes Affaires plus de Part que les Miniſtres mêmes ; & connoiſſent le Préjudice que l'Etat en a reçu.

Si j'étois Roi, je choiſirois toujours, pour m'aider dans la Conduite de mon Roiaume, des Perſonnes qui auroient atteint un Age où les

les Paſſions ſont extrêmement rallenties. Je voudrois même qu'elles ne fuſſent point mariées. Que ne peut point ſur l'Eſprit de ſon Epoux une Femme, quand elle eſt intelligente, & qu'elle ſçait s'accommoder aux Tems & aux Situations? Les plus grands Miniſtres n'ont jamais eu de Femme. Peut-être n'euſſent-ils point atteint au Dégré où ils ſont parvenus, s'ils avoient eu auprès d'eux un Eſpion domeſtique, de la Curioſité duquel il leur étoit impoſſible de pouvoir toujours ſe défendre.

Si l'on compare les Cardinaux, Richelieu, Ximenès, Mazarin, &, en remontant plus loin, les Abbez Suger, avec les autres Miniſtres; on y verra une Différence conſidérable. Pour mettre cette Theſe dans une plus grande Evidence, je pourrois citer bien des Exemples de notre Tems. Peut-on refuſer aux Cardinaux Albéroni & Cienfuegos les Eloges, que mérite la vaſte Pénétration qu'ils ont montrée dans les Affaires dont ils ont été chargés? Ce n'eſt pas que je prétende ſoutenir, qu'il n'y ait des Perſonnes, qui, malgré l'Attachement qu'ils ont pour le Sexe, ſavent s'elever au deſſus de leur Paſſion, & faire céder la Tendreſſe à leur Politique. Mais, cet Effort eſt difficile: &, lorſqu'on eſt chargé des Affaires publiques, il eſt bien rare de pouvoir aſſez s'obſerver, pour qu'une Femme habile, & qui a quelque Place dans le Cœur d'un Homme, tôt ou tard n'aperçoive une partie de ſon Secret.

Le

Le feu Duc Régent avoit ſçu s'élever au deſſus de ſa Foibleſſe. Soumis dix fois par jour à des Beautez différentes, l'Amour chés lui n'étendoit pas ſes Droits ſur la Politique: &, dans le Sein de la Joie, des Plaiſirs, & de la Tendreſſe, le Miniſtre n'avoit rien de commun avec l'Amant. Mais, combien trouve-t-on, mon cher Iſaac, des Génies auſſi grands, auſſi fermes, que l'étoit celui de ce Prince. La Calomnie, l'Impoſture, la Révolte, l'Hipocriſie Monacale ſous le Voile de la Religion & de la Juſtice, s'unirent enſemble pour répandre ſur ſes Actions les plus innocentes leur funeſte Venin. Il diſſipa, comme le Vent diſſipe les Nuées, leur pernicieux Complot; &, dans la Punition qu'il fit ſouffrir à ſes Ennemis, ſa Grandeur d'Ame & ſon Intrépidité éclatérent davantage.

Combien trouve-t-on peu de ſemblables Caractères? L'Hiſtoire à peine en conſerve-t-elle un dans pluſieurs Siécles; & nous voïons au contraire les Femmes donner toujours le Coup déciſif aux grandes Affaires. Quels Reſſorts n'a pas fait jouer la Princeſſe d'Eboli, ſous Philippe II, malgré la Prudence & la Politique de ce Prince? Les Dames ne forcérent-elles pas Henri IV. de terminer une Guerre, dont les Commencemens avoient été très heureux; & par leurs Artifices & leurs Ruſes cachées, ne lui perſuadérent-elles pas d'en entreprendre une, dont les Suites étoient douteuſes, & dont les Apprêts furent en partie la Cauſe de ſa Mort? Ma-

Madame de Chevreuſe a remué cent Machines différentes dehors & dedans le Roïaume, qui l'avoient mis dans une Situation des plus tumultueuſes; &, tout brouillon qu'étoit le Cardinal de Rets, il fit beaucoup moins de Mal. Toutes les Factions de Weſtmunſter étoient animées par la Comteſſe de Carlile: cette Dame, du fond de Whitehall, étoit l'Ame & l'Eſprit qui les animoit.

Vainement prend-on des Précautions, pour vouloir ſe garantir des Charmes ſéducteurs du Beau-Sexe, en vain lui prodigue-t-on les Noms d'ambitieux, d'indiſcret, de partial, de capricieux: malgré tous ces Défauts, dont on l'accuſe, les Dames ſont en poſſeſſion, de tout Tems, dans toutes les Cours, d'être les principaux Mobiles des grands Evénemens. *Auſſi*, dit un excellent Auteur *, *le ſage Courtiſan ſe garde bien d'en avoir quelqu'une pour Ennemie, ni même de parler contre elles en général. Malheur à ceux qui les regardent comme un Sexe foible & infirme.* Il n'eſt point d'Ennemi auſſi dangereux qu'une Femme. Celle, qui croit n'avoir pas aſſez de pouvoir où de crédit pour nuire, ſait s'unir habilement avec quelque autre. Un Miniſtre adroit, qui ménage les Intérêts de ſon Maître, eſt un Novice, auprès d'une Femme outragée, & qui cherche à ſe venger. Les Dames ſont d'autant moins faciles à s'apaiſer lorſqu'elles ſe croïent offenſées, qu'elles ſont perſuadées que le Pardon & l'Oubli

* St. Evremont.

bli d'une Offenſe eſt une Vertu imaginaire.

Quand une Femme eſt perſonnellement intéreſſée dans une Affaire d'Etat, ou dans une Conjuration, il ſemble que la Nature chés elle fait un Effort ſurprenant, & qu'elle change ſon Eſſence. Elle devient impénétrable dans ſon Secret, & auſſi retenue pour ce qui la regarde, que peu réſervée pour les Affaires des autres. Pour être convaincu de cette Vérité, il ne faut qu'éxaminer les principaux Evénemens des derniers Regnes. La Ligue avoit en vain cherché les Moïens de faire aſſaſſiner Henri III. Madame de Monpenſier, Sœur des Guiſes, fait éxécuter ce Projet, dès qu'elle s'en mêle: elle ſçait faire entrer adroitement un Moine dans ſes Deſſeins; & elle lui perſuade le Crime le plus enorme, ſous les Apparences de la Religion. Les Deſſeins pernicieux des Eſpagnols contre Henri IV. n'auroient jamais eu leurs funeſtes Effets, s'ils n'euſſent été appuïés que du vieux Duc d'Epernon: la Ducheſſe de Verneuil, Maitreſſe diſgraciée de ce Monarque, conjure contre lui; & il en eſt la Victime infortunée.

Le Pouvoir des Femmes, & leur Domination, regle la plûpart des Mouvemens de l'Empire Ottoman. Qui croiroit, qu'une Sultane, enfermée dans le Fond du Serrail, à qui la Vûe des Mortels qu'une Opération Barbare n'a pas ôtez du Rang des Hommes ſemble être défendue, gouverne la Turquie, nomme le Viſir & le Moufti, prend les Intérêts du Ba-

cha du Caire, ou de celui de Babilone, qu'elle n'a jamais connus; &, par une Circulation infinie, fait tranſpirer juſqu'au Bout de l'Empire les Mouvemens & les Paſſions dont elle eſt agitée dans les Appartemens ſolitaires de ſon Palais?

Le Titre de Maitreſſe eſt bien plus dangereux que celui d'Epouſe, pour obtenir un abſolu Pouvoir ſur les Cœurs. On ſe fait ſouvent un Plaiſir d'accorder à une Maitreſſe ce qu'on refuſe par Devoir à ſa Femme. Il ſemble que l'Amour diſpenſe d'une certaine Rigidité: & cette Paſſion, chés les Gens chargés des Affaires publiques, eſt bien plus dangereuſe que l'Himen. Vainement réſiſtent-ils aux prémieres Attaques: il faut tôt ou tard qu'ils ſuccombent. Un Homme véritablement amoureux, & qui conſerve encor un Empire abſolu ſur lui, eſt un Prodige, dont trois mille Ans ne nous ont pas donné la Connoiſſance. Rien n'échappe à une Femme aimable, & qui veut plaire. Elle ſuit un Projet, mieux, & plus ſurement, que notre Sexe, qui, malgré ſa prétendue Force & Vigueur, donne tous les jours dans les Piéges les plus viſibles.

Si nous éxaminons les grands-Hommes, qui ont réſiſté aux Impreſſions que vouloient leur donner certaines Femmes qu'ils aimoient, nous verrons qu'ils étoient moins amoureux que vicieux. Quand on eſt généralement idolatre du Beau-Sexe, & que le Cœur n'eſt point déterminé par un Attachement marqué à un ſeul

Ob-

Objet, les Paſſions ſont moins violentes & moins dangereuſes : on eſt dans le Cas du Duc Régent dont je viens de te faire le Portrait ; & le Changement & l'Inconſtance ſont les Garants de la Fermeté des Sentimens, & les Soutiens de la Politique contre ces Attaques de l'Amour. Ainſi, Alexandre, & Jules Céſar, eurent des Foibleſſes ; mais, elles n'occaſionérent pas leur Perte ; le Changement d'Objets empêcha qu'ils ne devinſſent eſclaves, & les garantit du Malheur où la Paſſion déterminée d'Antoine pour Cléopatre précipita ce Grand-Homme. On trouveroit mille Exemples dans notre Siecle, qui juſtifieroient cette Opinion : &, ſans avoir recours à l'Hiſtoire ancienne, on pourroit ſoutenir hardiment, que, depuis deux cens Ans, les Femmes ont eu beaucoup plus de Part que les Hommes à la Conduite de l'Europe. Je ſerois tenté d'ajouter qu'elles ont partagé pendant ce Tems leur Credit avec les Moines : &, peut-être, ce dernier Sentiment eſt-il auſſi vrai que l'autre.

Je crois avec raiſon, mon cher Iſaac, qu'un Roi ne doit choiſir ſes Miniſtres, que parmi des Gens à qui l'Age a amorti dans le Cœur le Feu des Paſſions violentes. S'il eſt impoſſible qu'il les prenne dans l'Etat du Célibat, il doit du moins ne pas les expoſer tout-à-la fois à l'Aſcendant d'une Epouſe, & à la Tendreſſe d'une Maitreſſe : c'en eſt trop, pour la Sureté des Secrets qu'il leur confie. Si j'étois

Souverain, j'agirois, dans le Choix de mes prémiers Miniſtres, à peu près de la même Maniere qu'agit le College des Cardinaux dans la Nomination des Souverains Pontifes. Les Foibleſſes & les Débauches de quelques-uns, élus dans un Age encor jeune, ont fait connoitre aux Nazaréens la Néceſſité d'avoir recours au ſeul Moïen infaillible qui peut ſervir de Digue aux Paſſions du Cœur. Ils ne confient l'Encenſoir qu'à des Gens que l'Age a rendus incapables de certaines Démarches.

Dans un Etat bien gouverné, il faut de vieux Miniſtres, & de jeunes Généraux d'Armée. Quand je dis *jeunes*, j'entens d'un Age mûr & ſenſé, mais qui donne la Liberté d'agir avec Force & Vigueur. Le Miniſtre doit penſer & réfléchir dans ſon Cabinet; & le Général doit éxécuter. Il faut au prémier une Prudence conſommée, qui ne ſoit point troublée par une Fougue & une Valeur qui fait l'Ame & le Caractère d'un Militaire. Trop d'Ardeur, trop d'Amour pour la Gloire, peuvent nuire au Bien d'un Etat. Dans un Age, où l'Expérience manque, & n'a point encor toute ſon Etendue, on confond ſouvent ſes propres Intérêts avec ceux du Public: on eſt la Dupe de ſon Cœur. Le grand Prince de Condé, à vint Ans, étoit un Général fameux: il eut été peu capable d'être Miniſtre. Le Cardinal Mazarin le mit vingt fois dans les Situations les plus facheuſes; & cet habile Italien l'obligea à la fin d'avoir recours à lui.

à lui. Alexandre, Maitre de l'Asie à vingt huit Ans, eut resté toujours simple Roi de Macédoine, si son Pere Philippe n'eut fait, par la Politique, dans la Grece, ce que lui fit par ses Armes dans la Perse.

Je regarde un Ministre comme un Homme à qui les Passions les plus petites peuvent faire commettre les plus grandes Fautes: & comme il est impossible d'être Homme, & de n'être pas sujet à l'Humanité, l'Age avancé, qui nous dépouille d'une partie de nos Préjugés, de nos Passions, & de nos Mouvemens impétueux, nous met à même d'être moins foibles & plus propres à être chargés des Affaires publiques.

On pourroit m'objecter, que cette Prudence, & cette Sagesse, que je demande dans un Ministre, doivent se trouver dans un Général d'Armée, & faire une partie de son Caractère. Ainsi, il faudroit qu'ils fussent tous les deux d'un Age avancé. Mais, il est aisé de s'appercevoir, que l'Expérience, que doit avoir l'un, est bien différente de celle que l'autre doit aquérir. Connoitre les Cœurs des Hommes, les Intérêts des Etats, les Loix d'un Roïaume, les Moïens de faire fleurir le Commerce, d'aquérir l'Estime des Nations étrangeres, de se faire chérir aux Alliés de son Prince & craindre de ses Ennemis, sont des Talens bien éloignés de ceux qui concernent l'Art de savoir disposer un Camp, régler la Marche d'une Armée, la ranger en Bataille, la mener au Combat, & la

rendre victorieuſe. Il faut du Jugement, de la Valeur, & de l'Activité, dans un Général. Il faut dans un Miniſtre une Politique profonde, un Examen perpétuel des Démarches qui paroiſſent les plus légeres, une Equité qui conſerve l'Honneur de ſon Prince ſans en diminuer le Crédit & l'Autorité. Les Fatigues du Miniſtre ſe paſſent dans ſon Cabinet aſſis dans ſon Fauteuil; les Travaux & les Peines d'un Général demandent une Santé vigoureuſe, & qui puiſſe réſiſter aux plus violentes Fatigues. Chaque Siécle produit vingt Généraux: à peine produit-il un Miniſtre. Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & vis joieux & content.

De Paris, ce. . . .

LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS. *Rabbin de Conſtantinople.*

ON arrêta hier un Homme, qu'on conduiſit dans les Priſons publiques, mais à qui l'ancienne Grece eut élevé des Statues. C'étoit un hardi Mendiant, auprès de qui Diogene eut paru un Ecolier. Il demandoit l'Aumone avec une Effronterie qui tenoit de l'Inſolence. Il injurioit ceux qui ne lui plaiſoient pas. On a ſouffert pendant quelque tems ſes Incartades; mais, aïant eu la Hardieſſe d'entrer chés un Fermier-Général, & de s'aſſeoir à ſa Table avec ſon Ha-

Habillement crasseux & déchiré, le Maitre de la Maison, surpris de la Liberté de cet Homme, a voulu le faire chasser par ses Gens. Le Cinique moderne s'est répandu en Invectives contre l'Homme d'Affaires; & le Résultat de ce Différend s'est terminé par l'Empriſonnement du Philoſophe. On dit qu'il a véritablement du Génie, & qu'il a embrassé ce Genre de Vie par un Gout déterminé. C'est un Malheur pour lui de n'être pas né il y a deux mille Ans. Les mêmes Impertinences, qui l'ont conduit au Cachot, l'auroient mené à l'Immortalité.

Si les sept Sages de la Grece vivoient aujourd'hui quelques uns d'eux seroient regardez comme des Gens d'Esprit, à qui l'on accorderoit, pour pouvoir vivre, la Permission de dédier des Livres à Mrs. les Gens de Finances: & les autres courroient risque de mourir de Faim, ou peut-être d'être enfermez à l'Hopital des Insensez. Je suis du moins bien assuré, que le Mendiant, qu'on a enfermé à Paris, n'y a pas fait le Quart des Folies, que Diogene faisoit dans Athenes. Comment des Peuples, aussi sensez que les Grecs, pouvoient-ils consacrer, sous le Nom de Sagesse, les Infamies de ce Cinique? Je lui permets de chercher par les Rues un Homme en plein Jour avec une Lanterne; mais, je ne puis souffrir qu'il fasse Honte à l'Humanité par ses Excès vicieux, & qu'il s'en glorifie *. La plûpart des Philoſophes ont été

* *Hominem plumo.* On n'explique pas cette Note en faveur du Beau-Sexe.

des Gens remplis de Vanité, & dont les plus éclatantes Actions n'ont été occaſionnées, que par le Deſir qu'ils avoient de s'acquérir la Réputation d'Hommes extraordinaires.

Quand je conſidere Diogene paſſant la vie dans un Tonneau, je le regarde comme un Martir perpétuel de ſa Vanité. Sa prétendue Mortification, & ſon Auſtérité, étoient les Suites de ſon Orgueil. Platon, dont le Mérite réel n'avoit pas beſoin d'être relevé par toutes ces Mommeries, ſe promenant avec ſes Amis le long d'une Riviere, quelqu'un d'entre eux lui fit appercevoir Diogene, qui étoit dans l'Eau juſqu'au Menton. C'étoit dans les plus grands Froids de l'Hiver, & la Superficie du Fleuve étoit glacée, à la réſerve du Trou que Diogene avoit fait lui même. *Ne le regardez pas, & détournez les Yeux d'un autre côté*, dit Platon à ſon Ami: *il ſortira bientôt de l'Eau; car il ne s'eſt donné la Peine de s'y mettre, que parce qu'il nous a vû venir.* Le Mépris, que Platon faiſoit des Folies de Diogene lui attira la Haine de ce Cinique. Il vint un jour chés lui; &, marchant avec beaucoup de Mépris ſur les riches Tapis qui couvroient le Pavé de la Sale: *Voiez*, dit-il, *comme je foule aux Pieds l'Orgueil de Platon. Oui*, lui répondit Platon, *mais avec beaucoup plus d'Orgueil encore.*

De tout tems, la Vanité ſemble avoir été le Vice favori des Grands-Hommes. Ceux, qui ont écrit contre la Gloire, l'Ambition, & l'Envie de paſſer à l'Immortalité, ont mis leur Nom à la

Tête

Tête de leurs Livres, pour y parvenir. Les Philoſophes n'ont point été les ſeuls touchés de cette Paſſion: elle eſt généralement empreinte & imprimée dans le Cœur de tous les Hommes qui ont aſſez de Génie pour s'élever au-deſſus du Commun. C'eſt le Deſir de la Gloire & des Louanges, qui a fait les Conquérans, plutôt que l'Envie d'augmenter leurs Etats. Alexandre donnoit les Roïaumes après les avoir conquis, & ne ſe réſervoit de ſes Travaux, que la Gloire de les avoir ſurmontez. La noble Ambition eſt utile à la Société. Sans elle, les Arts languiroient, & les Sciences ſeroient peu cultivées. Le Deſir de l'immortalité, la Satisfaction que donnent les Louanges, font plus agir de Reſſorts, que l'Or & les Récompenſes pécuniaires.

Dans les Païs où la Gloire n'anime pas les Citoïens, on voit une Langueur répandue ſur tous les Arts Libéraux, qui s'étend même ſur les Métiers les plus ordinaires. On dit qu'en Eſpagne, lorſqu'on va chés un Cordonier demander à ſe faire prendre la Meſure de Souliers, l'Artiſan demande à ſa Femme, combien il y a encore d'Argent dans la Bourſe? S'il s'y trouve deux ou trois Ecus, il renvoie fiérement celui qui veut ſe faire chauſſer, & continue à racler quelque Air ſur ſa Guitarre. Ce n'eſt pas que les Eſpagnols n'aiment la Gloire: la Vanité eſt le prémier Attribut de leur Caractere; mais, c'eſt une Gloire ridicule, qui tient plus de l'Ar-

rogance & de la Fierté, que du Deſir d'immortaliſer ſon Nom.

La Paſſion de paſſer à la Poſtérité, lorſqu'elle n'eſt pas ſoutenue par l'Honneur & la Vertu, peut jetter dans de grands Egaremens. Eroſtrate brula le Temple d'Epheſe, pour s'immortaliſer. On aſſure que ce fut-là une des Raiſons qui déterminérent Néron à faire mettre le Feu aux quatre Coins de Rome. L'Empereur Charles-Quint penſa être la Victime du tranſport frénétique d'un Idolatre de l'Immortalité. Ce Prince, ſe trouvant à Rome, étoit au haut du Dome de St. Pierre & regardoit dans le Bas de l'Egliſe. Un de ſes Courtiſans, qui ſe trouvoit auprès de lui, fut tenté de ſe précipiter, & d'entrainer l'Empereur avec lui. Il lui ſembloit, que c'étoit un Moïen ſûr, pour éterniſer ſon Nom. Heureuſement pour Charles-Quint, il n'éxécuta pas ce Projet: &, lui en aïant fait confidence lorſqu'il fut deſcendu, ce Prince le remercia fort de ne lui avoir pas fait faire un Saut auſſi perilleux, & lui défendit de ſe trouver jamais dans les Lieux où il ſeroit.

Le Deſir immodéré de la Gloire ſaiſit quelquefois l'Imagination de Gens nez parmi le plus bas Peuple. Un Gardeur de Chevres d'un Village auprès de Nimes en Languedoc, n'aïant point de Temple d'Epheſe à bruler, & ne voulant pas détruire quelque Egliſe Nazaréenne, s'aviſa, nouvel Eroſtrate, d'un Expédient aſſez comique, pour s'immortaliſer dans ſon Païs. Il attendit que les Vignes fuſſent en Fleurs; &, à l'Ai-

l'Aide d'un Troupeau de deux cent Chevres qu'il conduiſit dans tous les Vignobles, il vendangea trois ou quatre mois à l'Avance, & priva tout ce Païs de la Récolte du Vin. On ſaiſit ce Gardeur de Chevres, & on l'interrogea qui l'avoit pouſſé à faire une pareille Action? Il répondit avec beaucoup de ſang froid, qu'il n'avoit point trouvé de meilleur Expédient, pour faire parler de lui après ſa Mort. Les Juges, qui craignirent, un Deſir pour la Gloire auſſi dangereux pour le Païs, le condamnérent d'être enfermé à l'Hopital des Inſenſez, où il eſt mort.

J'en reviens aux Philoſophes anciens. Si les Actions, que quelques-uns d'entre eux ont faites, ne ſont pas auſſi nuiſibles à la Société, elles ſont bien auſſi extravagantes. Que doit penſer un Homme de Bon-Sens, d'une Perſonne, qui après avoir étudié toute ſa Vie, ſe fait créver les Yeux, pour pouvoir méditer plus à ſon Aiſe? Quel Jugement peut-il porter d'un prétendu Philoſophe, qui ſe jette dans l'Euripe, parce qu'il n'en ſauroit comprendre le Reflux? Quelle Idée, enfin, peut-il avoir de la Sageſſe des Savans, par les Ris immoderez de Démocrite, & les Pleurs continuels d'Héraclite, qui avoit la douce Complaiſance de s'affliger pour tous les Hommes & qui eut même étendu ſa Charité larmoïante ſur les Antipodes, s'il les avoit connus.

Socrate, Platon, Epicure, ont été, ſelon moi, ces Philoſophes les plus ſenſez de l'Anti-

qui-

quité. Je laiſſe à part la Vérité de leurs Opinions; mais, il regne dans leurs Ecrits une Sageſſe, une Retenue, & une Candeur, qui furent accompagnées de la Régularité de leurs Mœurs. La Raiſon fut la Regle de ces Grands-Hommes. En quittant le Monde, ils en évitérent les Embarras, ſans haïr les Humains. Ils conſervérent, dans la Solitude où ils ſe retirérent ſouvent pour méditer plus à leur aiſe, les Plaiſirs que les Honnêtes-Gens goutent dans le Monde; & ne firent que leur ôter le Moïen de nuire en devenant trop violens. Je ſerois tenté de mettre Epictete auprès de ces Grands-Hommes; mais, ſa Sévérité outrée me paroit mal placée: je la trouve une Suite de ſa Vanité. J'entrevois ſans ceſſe dans ſes Préceptes moraux un Chagrin qui y regne; & le Philoſophe chés lui ſe reſſent toujours de la mauvaiſe Humeur de l'Eſclave d'Epaphrodite. Je trouve la Fermeté dans les Malheurs une Vertu digne d'Admiration. Mais, je ne veux point qu'on pouſſe la Conſtance juſqu'à la Barbarie & à la Férocité. Je regarde les Stoïciens comme des Frénétiques mélancoliques, chés qui la Sageſſe étoit une Vertu barbare, plus à charge qu'utile aux Hommes. Je veux une Philoſophie Humaine, & qui s'accommode au Bien de la Société, & qui, donnant de l'Horreur pour le Vice, ne repréſente point le Chemin qui conduit à la Sageſſe comme un Sentier impraticable. Je demande une Morale, qui n'impoſe point un Joug inſupportable, mais qui, mettant un

Frein

Frein à nos Paſſions, nous ſerve de Barriere contre les Excès où le Tempérament & la Violence de nos Mouvemens peuvent nous entrainer. J'eſtime un Philoſophe, à qui le Vice eſt odieux, mais, je veux qu'il ait de la Compaſſion pour les Vicieux, qu'il guériſſe leurs Défauts par des Diſcours d'où la Douleur, le Bon-Sens, & la Vérité, exilent les Déclamations pédanteſques. Les véritables Epicuriens (j'entens ceux qui n'avoient pas corrompu la Morale de leur Maitre,) étoient infiniment plus raiſonnables que les Stoïciens. Ces derniers me paroiſſent des Fous, dont l'Imagination échaufée avoit fait de l'Idée du Souverain-Bien une Chimere extravagante, qui ne ſe trouvoit jamais. Quelle Ridiculité, ou quelle Vanité, y avoit il dans un Homme, qui, pour être attaché à une Secte, ſe regardoit comme un Dieu? Il s'approprioit l'auguſte Nom de Sage: & le Sage, ſelon lui, jouïſſoit toujours de tous les Biens & de toutes les Vertus. Libre dans l'Eſclavage, beau malgré ſa Laideur, riche dans la Pauvreté, ne ſouffrant aucun Mal dans les Tourmens, il étoit moins un Homme qu'une Divinité. L'Egarement & le Fanatiſme de l'Eſprit Humain peut-il s'étendre juſqu'à ce Point, & faire aſſez d'Impreſſion ſur l'Imagination pour perſuader à une Perſonne qui ſouffre des Douleurs aigues, qu'elle eſt véritablement heureuſe? La Vanité ſeule peut occaſionner un Sentiment auſſi peu raiſonnable; &, quelque Sang froid qu'affecte Epictete, lorſque ſon

Mai-

Maitre lui caſſe la Jambe par Malice, la Retenue eſt une Suite de ſon Orgueil, & non pas de ſa Modération.

Il n'eſt qu'une ſeule Idée, qui ſoit capable de faire ſupporter les Tourmens avec Plaiſir; encor n'y rend elle pas inſenſible: c'eſt l'Eſpérance d'un plus grand Bien que le Mal qu'on ſouffre. Ainſi, dans les différentes Religions, ceux, qu'on a appliqués à des Gênes & à des Supplices rigoureux, ont beni des Peines qu'ils croïent devoir leur procurer des Plaiſirs éternels. Ils n'ont point voulu, en abjurant leur Croïance, mettre fin à des Tourmens paſſagers, qu'ils eſpéroient devoir être païés par des Récompenſes perpétuelles. Mais, les Stoïciens, en ſouffrant, n'avoient d'autre Conſolation dans leurs Maux, que la Vanité de les ſupporter, ſans s'en plaindre.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & donne moi quelquefois de tes Nouvelles; car depuis quelque Tems, je n'ai point eu de tes Lettres.

De Paris, ce....

LETTRE TRENTE-HUITIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople.*

J'Etois hier à la Comédie Italienne, & je fus charmé de la Maniere naïve & du Jeu ſen-

ſenſé des Acteurs. J'y trouve une Vrai-ſemblance, qui m'attache d'autant plus qu'elle aproche de la Réalité. La Comédie étant le Portrait de la Vie Humaine, le Comédien ne plait qu'en imitant l'Original qu'il copie. Quelque bonne que ſoit une Piéce, elle languit, ſi elle eſt repréſentée par de médiocres Acteurs. De bons Comédiens, au contraire, font ſouvent réuſſir un Ouvrage qui ne peut ſoutenir la Lecture. La plûpart des Piéces, qu'on joue ſur le Théatre Italien, ſont dans le Cas. Elles ont plus de Brillant que de Solide. La Repréſentation en eſt amuſante, la Lecture fade & peu inſtructive.

Quelques Auteurs * avoient inventé un nouveau Genre de Comédie, qui joignoit une Morale ſenſée aux Plaiſanteries d'Arlequin. La Scene Italienne, entre les Mains de ces nouveaux Auteurs, devenoit une digne Sœur cadete de la Latine & de la Françoiſe. Mais quelques miſérables Ecrivains †, qui ont ſuccédé à ces prémiers, l'ont replongée dans ſon prémier Etat. Dans preſque toutes leurs Piéces, la Conduite réguliere, l'Uniformité des Caractéres, la Sageſſe des Mœurs, ſont ſacrifiés au Plaiſir de faire rire le Parterre, par un Bon-Mot, ou par quelque Incident bizare & peu vrai-ſemblable.

La

* De Lille, *Auteur de* Timon le miſantrope, Arlequin Sauvage, *&c.* Marivaux, *Auteur de* la double Inconſtance, la Surpriſe de l'Amour, *&c.*

† Romagneſi, Lelio le Fils, *&c.*

La Comédie Italienne a eu à Paris une Fortune fort inégale. Sous le Regne paſſé, elle fut éxilée & banie de la France. La Hardieſſe, avec laquelle elle expoſa à la Riſée du Peuple des Perſonnes du plus haut Rang, la firent proſcrire par l'Autorité du Souverain. Quelques Années après, le Duc Régent la rapella de ſon Exil, & la ramena à Paris. La Punition des anciens Comédiens rendit les nouveaux plus circonſpects. En laiſſant à leurs Piéces l'Agréable pour amuſer le Public, ils en ôtérent ce qui pouvoit nuire aux Particuliers. Ils eurent à combattre dans les Comédiens François des Rivaux dangereux, & dont le Mérite réel eut dû effacer le Clinquant de leur Théatre, s'ils n'en euſſent réparé le Foible par la Bonté de leur Jeu.

Les Comédies & les Tragédies Françoiſes ſont les Rivales des Greques. Si les Piéces modernes ne ſont pas au-deſſus des anciennes, du moins aucun Savant, défait des Préjugés, ne doute de leur Egalité. Je ſerois même tenté de leur accorder la Supériorité dans bien des Cas.

Aucun Comique chés les Latins n'a réüni autant de Talens enſemble, qu'en a eu Moliere. Térence a écrit d'un Stile pur: ſes Portraits ſont pris dans la belle Nature; il ne raconte pas les Choſes, il les met ſous les Yeux. Une Conduite ſenſée regne dans ſes Piéces: mais, il manquoit de Feu, d'Imagination, & de Diverſité dans les Caractères. Si, des ſix Piéces, que nous avons de lui, on en avoit per-

perdu cinq, on auroit encor Térence en entier. Dans toutes ſes Comédies, c'eſt toujours un Valet fourbe, un jeune Homme débauché ou amoureux, un Pere avare, &c. Quand on a lû l'*Andrienne*, le Cœur ne trouve plus de nouvelles Inſtructions dans ſes autres Piéces : l'Eſprit ſeul s'amuſe de la Fiction. Plaute, ingénieux, diverſifié, rempli de Variété dans ſes Caractères, manque ſouvent au Stile. Il tombe quelquefois, dans ſes meilleures Piéces, dans des Petiteſſes indignes du Bon-Gout. Mais, où trouve-t-on plus de Variété, plus de Nobleſſe, plus de Juſteſſe dans les Portraits, plus de Netteté & de Préciſion dans le Stile, que dans le *Miſantrope*, les *Femmes Savantes*, le *Tartufe*, les *Facheux*, l'*Ecole des Femmes* & celle *des Maris ?* Je voudrois placer les bonnes Piéces de Moliere au-deſſus de celles des Grecs ; & ſes mauvaiſes, qu'il fit pour complaire au Peuple, au-deſſous des Farces Italiennes : elles ont autant de Défauts, & moins de Brillant.

La Tragédie, chés les François ; me paroit pouſſée à un Point encor plus parfait. Les Romains n'ont jamais rien eu dans ce Genre, qui ait dû mériter l'Attention des Connoiſſeurs. Les Tragédies de Seneque ſont les Productions d'un Déclamateur, plûtôt que les Oeuvres d'un Auteur Tragique. Il n'a, ni aſſez de Sublime pour ravir mon Ame, ni aſſez de Tendreſſe & de Connoiſſance du Cœur, pour me rendre ſenſible. Toutes les Sentences, dont ſes Ecrits ſont remplis, ne ſauroient m'émouvoir : il ne

m'inſpire, ni la Terreur, ni la Crainte, ni la Pitié. Les Romains ont fait beaucoup de Cas du *Thieſte* de Varius, & de la *Médée* d'Ovide. Le Tems ne nous a pas conſervé ces deux Piéces, & je ne doute pas qu'elles ne dûſſent avoir de grandes Beautez. Ovide connoiſſoit parfaitement les Mouvemens du Cœur. Perſonne n'exprimoit auſſi vivement les Sentimens que cauſe un Amour emporté. Ses *Héroïdes* nous ſont de ſûrs Garants des Beautez de ſa Tragédie. Mais, on ne peut balancer la Bonté d'un Ouvrage qui éxiſte, par la Réputation d'un autre dont on n'a aucune Connoiſſance certaine.

Sophocle, & Euripide, portérent chés les Grecs le Théatre à ſon plus haut Dégré. Corneille & Racine ont été à la Perfection chés les François; & je crois, que, pour juger de la Préférence qu'on doit donner à ces Auteurs, il faut prononcer ſur celle qu'on doit donner au Gout des Athéniens & des Pariſiens. Peu de François aujourd'hui, excepté quelques Idolatres de l'Antiquité, conviennent de la Supériorité du Théatre Grec ſur le leur. Ce Sentiment n'eſt pas ſi généralement reçu chés les Nations Etrangeres; mais, il a bien des Partiſans: & j'óſe ſoutenir, qu'il y a plus de Grandeur, de Majeſté, de Nobleſſe, dans Corneille, que dans Sophocle. Ce dernier, quoique doué d'un Génie ſublime, & digne de l'Admiration de tous les Connoiſſeurs, n'a point eu cette Variété dans les différens Caractéres, cette Force & cette Vérité dans les Portraits. Raci-

Racine, au Tendre & au Pathétique d'Euripide joignit ſouvent le Grand & le Sublime de Sophocle & de Corneille. Ses Ouvrages, peut-être, n'ont que le Défaut d'être trop parfaits : & tant de Beautez continuées laiſſent moins appercevoir certains Endroits frappans, que de foibles Défauts euſſent relevez.

Deux Poëtes aujourd'hui ont ſuccédé à la Gloire de ces Grands-Hommes. Ils ne les ont point égalez : mais, ils les ont parfaitement imitez ; &, dans leur Imitation, ils ont ſçu ſe rendre originaux. L'un * emeut tour-à tour l'Eſprit & le Cœur, par l'Amour, la Pitié, & la Terreur. L'autre †, excellent Verſificateur, Génie hardi, Eſprit vaſte, s'eſt tracé à lui-même une nouvelle Methode. Il a embelli le Théatre, en y riſquant des Situations heureuſes, mais qui pouvoient paroitre nouvelles & extraordinaires. Il vient actuellement de mettre au jour une Tragédie en trois Actes. Il n'y a aucun Perſonnage de Femme dans cette Piéce. Ainſi, l'Amour en eſt entiérement banni. Le Manque & le Défaut de cette Paſſion, l'Ame du Théatre, & le Moïen le plus ſûr d'aller au Cœur, quoi qu'en diſent certains Critiques, a forcé l'Auteur à réduire ſon Ouvrage à trois Actes. Il a ſenti, que toute la Politique, toute la Grandeur Romaine, ne pourroit ſuffire à le conduire juſqu'au cinquieme, ſans tomber dans des Déclamations froides, & qui font

* Crebillon.
† Voltaire.

languir l'Action. Il n'eſt aucune Piéce moderne, où l'Amour n'ait quelque peu de Part. C'en eſt aſſez, pour y faire entrer un Rolle de Femme, qui aide à conduire l'Action à ſa Fin, & à la garantir du froid Secours des Narrations & des Epiſodes. Quant aux Tragédies anciennes, au Nombre deſquelles on peut mettre l'*Athalie* & l'*Eſther* de Racine, les Chœurs ſuppléent beaucoup à la Briéveté des Actes. Si l'on repréſentoit certaines Piéces d'Euripide, & de Sophocle, ſans les Chœurs, le Récit n'en dureroit pas demi-heure tout au plus. Ainſi, la Muſique, le Chant, & les Intermedes, diſpenſoient de l'Etendue que demandent les Tragédies modernes.

Cette Piéce nouvelle, dont je t'ai parlé, eſt intitulée: *La Mort de Jules Céſar.* Le Caractère de cet Empereur eſt conforme à l'Idée que l'Antiquité en a tranſmis juſqu'à nous. Il eſt ambitieux, éloquent, intrépide, bon Ami, généreux. L'Auteur le dépeint dans cinq Vers de la Maniere la plus éxacte & la plus préciſe: & le Portrait, qu'il en fait, eſt d'autant plus ingénieux, qu'il a trouvé le Secret de le placer dans la Bouche de Céſar même, parlant à Antoine, qui le preſſe de faire punir quelques Sénateurs qui pourroient attenter à ſes Jours.

Je les aurois punis, ſi je les pouvois craindre:
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſçai combattre, vaincre, & je ne ſçai point punir.

Allons

Allons: &, n'écoutant, ni Soupçons, ni Vengeance,
Sur l'Univers ſoumis regnons ſans Violence.

Ce Portrait eſt d'autant plus beau, & fait d'autant plus de Plaiſir, qu'il ſemble naturel, & pris ſur l'Original, puiſque c'eſt Céſar, qui, ſe dépeignant lui-même, montre ſes Sentimens les plus cachés à ſon Confident. Ces Situations ſont heureuſes : & un Portrait, qui conduit l'Action à la Fin fait bien plus d'Effet, qu'une froide Deſcription des Qualitez ou des Vices de quelqu'un dans la Bouche d'un autre. Racine a pourtant réuſſi dans celui que le Viſir Acomat fait du Sultan Ibrahim ; mais, ſa Briéveté, & ſa Juſteſſe, & la Situation où ſe trouve celui qui le fait, ont rendu cet Endroit un Morceau achevé *.

L'imbecille Ibrahim, ſans craindre ſa Naiſſance,
Traine exempt de Péril une éternelle Enfance.
Indigne également, de vivre, & de mourir,
On l'abandonne aux Mains qui daignent le nourrir.

J'aimerois mieux avoir fait ces quatre Vers, que toutes les Tragédies de Seneque. Je ne crois pas, qu'on puiſſe jamais égaler cette Préciſion & cette Juſteſſe à décrire la Tranquilité dans laquelle vit au Serrail le Frere d'un Sultan. Mais, tout le Monde n'eſt point auſſi heureux que Racine. Ainſi, je crois qu'il faut, dans une

* Racine, Bajazet, *Scene prémiere.*

Tragédie, autant que la Choſe eſt poſſible, que ce ſoient les Perſonnages qu'on introduit, qui ſe dépeignent eux-mêmes. Les Caractères en ſont plus frapans, & reſtent plus gravez dans l'Imagination; mais, lorſque cela n'eſt pas poſſible, il faut avoir Attention à dépeindre les Gens dont on parle d'une Façon conciſe, & qui ne ſente point l'Orateur ou le Déclamateur.

Brutus, Caſſius, Cimber, & les autres Sénateurs, qui conjurérent contre Céſar, ſont dépeints dans cette Piéce avec trop d'Uniformité dans la Scene où ils parlent à Jules Céſar. Je crois voir une Troupe de Députez de Village haranguer un Gouverneur de Province ſur l'Impoſſibilité de païer la Taille, & dire tous un petit Mot chacun à ſon Tour, qui ſe réduit à la même choſe: *Nous n'avons point d'Argent.* Ainſi, les Sénateurs Romains ne veulent point de Roi. Le Caractère d'Antoine eſt beau. Il eſt tel qu'il doit être: Ami zélé de Céſar, Ennemi de la Liberté, incapable de ſervir ſous un autre qu'un ſi grand Maitre. Voici la Façon dont il ſe dépeint lui-même parlant à Jules Céſar:

Antoine, tu le ſçais, ne connoit point l'Envie.
J'ai chéri, plus que toi, la Gloire de ta Vie.
J'ai préparé la Chaine où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le plus grand des Humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau Diademe,
Plus grand de te ſervir, que de regner moi-même.

La derniere Scene de cette Piéce eſt un Morceau magni-

magnifique. La Grandeur des penſées, & la Hauteur des Expreſſions, y conviennent d'autant mieux, que quoiqu'Antoine doive être dans la douleur, il harangue le Peuple, pour le ſéduire, & pour l'animer contre les Meurtriers de Céſar. Ainſi, les Expreſſions recherchées, qui choquent dans un Homme accablé de Douleur, & qu'on a condamnées dans le Récit de Théramene, ſont ici en place, & produiſent un bon Effet ſur les Cœurs des Spectateurs.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & que Dieu te donne les Richeſſes en abondance.

De Paris ce....

LETTRE TRENTE-NEUVIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople.*

JE fus hier dans un Couvent de Moines Nazaréens. Un de mes Amis m'y conduiſit, & j'y paſſai une partie de la Journée. J'examinai avec ſoin leur Conduite & leur Genre de Vie Monaſtique. *A quoi vous amuſez-vous dans votre Retraite?* demandai-je au Religieux dans la Chambre duquel mon Ami m'avoit conduit. *J'y prie Dieu*, me répondit-il, *d'être bien-tôt Procureur ou Gardien, pour avoir l'Agrément d'en ſortir quelquefois. En attendant, je bois, je man-*

ge, je dors, je chante au Chœur. Ces Occupations, lui dis-je, *ne doivent point ſuffire à remplir le Cours de la Journée. Je n'en ai aucune autre*, repliqua-t-il; *&, depuis dix Ans que je ſuis Moine, je ne me rapelle pas d'avoir fait autre choſe.* Pendant notre Converſation, j'entendis ſonner une petite Cloche. *Voilà*, dit-il, *quatre Heures & demi. Je vais, ſi vous voulez le permettre, vous laiſſer un inſtant. Mon Devoir m'appelle au Refectoire.* Mon Ami, qui étoit depuis long-tems en droit de plaiſanter avec lui, lui demanda, d'où vient qu'il n'attendoit pas la ſeconde Table pour aller ſouper? *Je parie*, continua-t-il, *que vous avez double Portion. Vous avez Raiſon*, répondit le Moine. *Nous vivons aujourd'hui aux Depens d'un riche Partiſan, qui donne régulièrement un Repas par Semaine à toute la Communauté. C'eſt le Pénitent du Révérend Pere Gardien; & il fait les Choſes à merveille. Il vaudroit mieux*, repliqua mon Ami, *que votre Pere Gardien lui ordonnât de vous faire faire moins bonne Chere, & de moins voler le Public; car Monſieur D*** paſſe pour un grand Fripon.* Comme notre Converſation devenoit peu amuſante pour le Moine, qui craignoit ſans ceſſe qu'on n'écornât ſa Portion, il nous fit une grande Révérence, & une demi-heure après, vint nous rejoindre avec un Air gai & content. *Le Frere Maurice*, dit-il en nous abordant, *s'eſt ſurpaſſé aujourd'hui: il avoit accomodé à merveille d'excellent Veau; & le Couvent fera une Perte conſidérable, lorſqu'on viendra à le perdre. Je donnerois volontiers les dix prémiers*

Ecus

Ecus que je mettrai de côté quand je ſerai Procureur, & qu'il eut dix Ans de moins. Vous ne ferez pas ſi bonne Chere demain? lui demandai-je. *Pardonnez-moi*, me répondit-il: *c'eſt une riche Veuve, de la Charité de laquelle nous vivons deux fois le Mois, qui doit nous donner à diner. Elle a envoié déja abondamment de quoi. Vous êtes bien heureux*, lui dis-je, *d'être ſi peu embaraſſé de vous même. Vous êtes logé & nourri, ſans que vous ſoiés obligé d'avoir aucun Soin. Avec une Demi-Heure de Chant, vous gagnés pour vivre quinze Jours. Vous connoiſſez peu*, repliqua le Religieux, *l'Etat Monaſtique, & le triſte Etat de ceux qui l'ont embraſſé. Le Sort d'un Eſclave en Turquie eſt moins triſte & moins ennuieux. Il peut amaſſer des Biens au milieu de ſa Servitude: & l'Eſpérance de le voir finir un Jour ne lui eſt point otée. Mais, un Moine eſt condamné à une éternelle Captivité, d'autant plus cruelle, qu'il eſt aſſervi à des Maîtres plus durs & plus barbares que les Patrons les plus cruels de Maroc & de Salé. Eſt-il rien de ſi dur, que d'être l'Eſclave de toutes les Volontez d'un Homme, qui, lui-même faché contre ſon Etat, ſe venge ſur les autres de ſa miſerable Situation, & les rend reſponſables de ſes Infortunes? Voilà*, lui dis-je, *mon Pere, un Portrait bien étonnant que vous me faites de votre Sort: je m'étonne qu'il ſe faſſe tous les jours autant de Religieux, & que les Couvents ſoient auſſi peuplez. L'Aveuglement & la Jeuneſſe*, me répondit-il, *ſont la Source & la Pepiniere des Moines. On peut regarder un jeune Novice, comme un Enfant,*

à qui, dès l'Age de quatorze à quinze Ans, on fait faire Vœu d'être tourmenté dans le Fond de ſon Couvent par toutes les Paſſions du Monde. Pour être habillé d'une Façon biſare, avoir la Tête raſée, & les Pieds nuds, on n'en eſt pas moins Homme. Malgré l'Education Monachale, & les Préjugés qu'on inſpire dans le Cloitre, la Raiſon tôt ou tard parle d'une Façon claire, & perce le Nuage qui l'offuſquoit. On reconnoit à trente Ans la Sottiſe qu'on a faite à quinze. L'Impoſſibilité de la réparer entraine après elle une Douleur vive, qui ſe change, dans les ſuites, en Hipocriſie, & en Débauches. L'Homme, né pour la Liberté, ne peut être toujours eſclave: il ſe révolte tôt ou tard contre une ſi dure Captivité. Vous êtes, dis-je à ce Moine, *beaucoup moins heureux que je ne croïois, & je vois bien que votre Etat n'a rien de tranquille que l'Exterieur. Vous le trouveriés*, reprit-il, *encor bien plus rempli d'inquiétudes, s'il vous étoit parfaitement connu. Il eſt vrai que notre Vie eſt un Tiſſu de Craſſe & de Faineantiſe, une Bête y trouveroit de la Tranquilité: &, ſi l'on pouvoit ceſſer d'être Homme, & d'avoir des Paſſions, rien n'eſt ſi commode que de boire, manger, & dormir. Car, quant aux prétendues Auſtéritez dont nous faiſons Parade chés les Gens du Monde, ce ſont des Choſes auxquelles on s'accoutume aiſément. On s'habitue à avoir les Pieds nuds comme le Viſage & les Mains. Le Défaut de Linge eſt une Coutume, qui ne coute pas huit Jours de Soin: & il n'eſt aucun Religieux, qui, trois Mois après ſa Réception, ſoit moins à ſon aiſe dans ſon Froc, qu'un Petit-Maître dans*

dans ſon Habit galonné. Mais, l'on ne peut jamais ſe reduire à cette Obéïſſance ſervile, qui nous range au Rang des Bêtes, en nous laiſſant les Paſſions & les Sentimens des Hommes, qui nous interdit même la Liberté de penſer, & qui nous fait un Crime d'appercevoir la Raiſon qui cherche à nous éclairer.

Ce Religieux auroit continué plus long-tems le Portrait qu'il me faiſoit de ſa Situation, lorſque j'entendis ſonner la même Cloche qui l'avoit appellé quelque tems auparavant au Refectoire. *Voilà*, me dit-il, *l'Heure de rentrer dans ma Cellule: il faut que j'aille me coucher, quelque Envie que j'aie de veiller & de profiter de votre Compagnie. Je ſuis forcé de vous quitter: le Gardien, dans une Demi-Heure, ira viſiter dans les Chambres ſi l'on eſt couché: & comme il m'en veut depuis longtems, il ſeroit charmé de trouver un Prétexte pour me rogner pendant huit Jours ma Portion.* Cette Peur occupoit ſi fort l'Eſprit de ce Moine, que, ſans attendre aucune Réponſe, il baiſſa ſon Froc, & nous quitta.

De toutes les Biſarreries des Nazaréens, rien ne me paroit auſſi ridicule que ce Ramas immenſe de Gens, qui tourmentez dans la Solitude, ſont à charge à ceux du Monde. L'Etat le plus mépriſable eſt celui qui eſt le moins utile à la Société; mais, celui, qui lui eſt pernicieux & nuiſible, doit être en Horreur parmi les Gens ſenſez. A quoi ſervent en France près de cent mille Fainéans, qui ſont inutiles aux Arts, aux Sciences, à la Conſervation du Roïaume? Les

Les Superſtitieux Nazaréens prétendent, qu'il faut qu'il y ait dans un Païs des Gens qui prient perpétuellement pour ceux qui ne peuvent le faire. Ils priſent infiniment les Pſalmodiations Monachales, & les regardent comme une Choſe d'où dépend le Salut de l'Etat. Ignorans! qui ne ſavent pas, que le meilleur Chant, qu'on puiſſe adreſſer à Dieu, conſiſte dans la Pureté du Cœur. Ils pourroient aiſément ſe guérir de leurs Préjugés, s'ils vouloient jetter les yeux ſur certains Païs Nazaréens, d'où l'on a éxilé les Moines entiérement. Ils verroient, que, bien loin qne la Divinité ait été offenſée de l'Exil & de la Proſcription de ces Fainéans, elle a répandu dans ces Roïaumes l'Abondance & la Richeſſe. Conſidere, Iſaac, combien d'Enfans naitroient de tous ces Moines, ſi l'un étoit Cordonnier, l'autre Tailleur, l'autre Boulanger. Le même Arrêt, qui les aboliroit, détruiroit auſſi la Priſon d'un Nombre de Filles: &, dans quinze Ans, le Roïaume ſeroit peuplé d'un Tiers de plus. Les François, qui font uſage de leur Raiſon, connoiſſent l'Abus des Couvens & des Monaſteres; mais, ils le regardent comme une vieille Erreur, conſacrée ſous le Voile de la Religion, ſoutenue par les Superſtitieux, & protégée par le Souverain Pontife. Les différens Ordres Monaſtiques ſont autant de différens Régimens, qui lui ſont ſoumis, & qu'il met en Garniſon dans les Païs Nazaréens qui ſont de ſa Croïance. A l'Aide de ces Troupes, qui ont leurs differens Uniformes, leurs Colonels,

nels, leurs Capitaines, & même leurs Drapeaux *, il a ſouvent ébranlé le Trône des plus puiſſans Rois, & porté la Mort dans leur Sein, au milieu de leur Cour & de leurs Armées.

Les Hollandois & les Anglois n'ont pû entiérement proſcrire les Moines de leur Païs ; mais, ils leur ont défendu d'y paroitre dans leurs Habits de Guerre : ils y vont habillés comme les autres Hommes. Dans la Permiſſion que ces deux Etats ont accordée aux Soldats du Souverain Pontife, ils ont excepté les Grenadiers, qui ſont Gens hardis, déterminez, & prêts à tout entreprendre, pour faire réuſſir leurs Deſſeins. Ils regardent les autres Moines avec Mépris, & prétendent ne pas l'être. Ils ne ſont point cependant ſimples Eccléſiaſtiques, & leur Etat eſt auſſi difficile à définir, que leur Politique à découvrir. Ils ſont auſſi ſavans que les autres Religieux ſont ignorans, foibles Amis, irreconciliables Ennemis, ſéveres dans leurs Mœurs, réguliers dans leur Façon de vivre, quoi que publient leurs Adverſaires ; mais, relachés, & complaiſans juſqu'à l'Excès, pour les autres. Leur Morale eſt une Suite de leur Politique ; & leur Conduite réſervée, du bon Ordre & de la Regle que ſont obſerver les principaux Chefs. Ils ſont aimables, doux, ſimples, en particulier ; fiers, hautains, dangereux, ambitieux au de-là de l'Expreſſion, en général. Les Périls ne les épouvantent point. Ils vont tous les jours chés les Nations les plus re-

* Les Banieres.

reculées faire des Incurſions, & y planter l'Etendart Nazaréen. Le Souverain Pontife a dans eux un inébranlable Apui; & lorſqu'il faut entreprendre un Coup d'Eclat, c'eſt à eux qu'il s'adreſſe. Cela fait qu'on les ſoupçonne ſouvent d'être les Auteurs de bien des choſes auxquelles il n'ont point de part. Ils ſont utiles à la Societé, par le Soin qu'ils prenent de l'Education des Jeunes-Gens, dont ils ſont ordinairement chargés. Ils paſſent pour être grands Ennemis des Femmes: & different en cela entierement de certains Religieux *, qu'on regarde comme les Héros de la Galanterie Monachale. Il y a quelques jours, qu'un de ceux-ci fut malheureuſement ſurpris avec une de ſes Dévotes, qu'il avoit fait entrer dans ſon Couvent déguiſée en Homme. L'Affaire fit d'abord aſſez d'Eclat; mais les Moines tachérent de l'étouffer, & niérent dans le Public la Vérité de ce Fait.

Le François qui me racontoit cette Hiſtoire, me dit en plaiſantant, qu'il ſeroit utile pour l'Etat, que les Moines fiſſent plus ſouvent de ces Echapées. *Ils peupleroient la France*, ajouta-t-il, *& ne ſeroient plus auſſi à charge à l'Etat. Dieu nous préſerve*, dit un autre François, *que la Race d'une auſſi pernicieuſe Engeance vienne à ſe multiplier. Nous verrions bientôt des Monſtres à la troiſieme Génération. Le Pere eſt un fainéant, le Fils un coquin. Voiez ce que peut être le Petit-Fils.* Ces Diſcours doivent te faire juger du

* Les Cordeliers.

du Cas que font certains Nazaréens de leur Moines.

Porte-toi bien, & vis content, & comblé de Biens.

De Paris ce ...

LETTRE QUARANTIEME.

ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople*, *à* AARON MONCECA.

DEs Occupations, qui me ſont ſurvenues, m'ont empéché de répondre plutôt à tes Lettres. Nous nous ſommes aſſemblez un Nombre conſidérable de Rabbins & de Caraïtes *, pour tacher de nous réünir dans nos Sentimens. Après avoir vainement diſputé, nous nous ſommes ſéparez, ſans avoir rien pû obtenir ſur l'Eſprit les uns des autres.

Je t'avoûrai, mon cher Monceca, que je ſuis ſorti de ces Conférences preſque convaincu du bon Droit des Caraïtes. J'ai fait ce que j'ai pû, pour obtenir de mes Confreres, qu'ils ſe départiſſent de certaines Opinions; mais, ils ont ſoutenu à la rigueur la Validité & la Vérité du

* Caraïtes: *Secte des Juifs d'àpréſent, oppoſée à celle des* Rabbiniſtes, *c'eſt-à-dire à ceux qui admettent le* Talmud *des* Rabbins. *Le Mot de* Caraï *ſignifie un* Homme conſommé dans l'Etude de l'Ecriture Sainte. *C'eſt pourquoi ceux qui n'appuient leur Créance que ſur la* Bible, *s'appellent* Caraïtes.

du *Talmud.* Je rougiſſois, lorſque les Caraïtes nous demandoient, ſi l'on pouvoit raiſonnablement les obliger de croire, *que Dieu eſt contraint de rugir comme un Lion trois fois chaque Nuit; la prémiere, lorſque l'Ane brait; la ſeconde, quand les Chiens abboïent; la troiſieme, quand l'Enfant tête, & que la Femme diſcourt avec ſon Mari? Dieu dit alors,* „ *Malheur à moi, parce-* „ *que j'ai détruit ma Maiſon, brulé mon Temple,* „ *rendu captifs mes Enfans* *. „ Voilà diſoient les Caraïtes, „ un Echantillon de la Confeſſion „ de Foi que vous voulez nous faire ſigner, en „ recevant les ridicules Erreurs du *Talmud.* „ Mais, nous voïons, que ceux, qui ont de „ pareilles Idées de Dieu, ne peuvent, ni le „ ſervir, ni l'adorer. Quel Honneur mérite „ un Etre ſujet à toutes ſortes de Foibleſſes, „ obligé de rugir & d'entrer en Fureur; ſoumis „ à toutes les Paſſions, à la Haine, au Deſeſpoir, & au Repentir; aſſez peu clairvoïant, „ pour n'avoir pas prévû, qu'en abandonnant „ ſon Peuple, il commettoit une Faute dont il „ ſe repentiroit pendant long-tems?

Vainement nos Rabbins, pour convaincre leurs Adverſaires, leur oppoſoient le grand Nombre de Juifs qui ſuivent le *Talmud*, & les Sentimens Rabbiniſtes. *Nous n'avons*, répondoient les Caraïtes, *d'autres Ecrits, pour régler notre Foi, que les vingt-quatre Livres qui ſont dans la* Bible †. *Vous convenez avec nous, qu'ils ont*

* Heidan. de Origine Erroris, *pag.* 255.

† L'Auteur du Commentaire Caraïte appellé d'*Aaron*

ont été faits par des Perſonnes ſur qui Dieu avoit répandu ſon Eſprit. Nous rejettons donc avec Raiſon toutes les Traditions Humaines qui leur ſont contraires. Que peuvent les Sentimens des Hommes contre les Ordres de Dieu? Il eſt immuable: il n'eſt point ſuſceptible de Paſſions; &, s'il étoit tel que le font le Talmud, & les Ouvrages des Rabbins, le Créateur ſeroit plus vil & plus à plaindre, que la Créature.

Je ne ſçai, mon cher Monceca, comment mes Confreres ſont auſſi entêtez d'un Nombre d'Idées qui s'accordent ſi peu avec celle que nous devons avoir du Tout-Puiſſant. Ce Ramas de Chimeres & de Superſtitions, que nous avons ajouté à la Loi écrite, étonnent un Homme ſage, & le rebutent de certaines Cérémonies, qui ſeroient plus raiſonnables, ſi elles étoient moins nombreuſes. Les Superſtitions ſont aux Religions ce que les Rejettons inutiles ſont aux Arbres: elles conſument l'Eſprit & le Suc, laiſſent le Tronc ſans Seve, & l'empêchent de produire aucun Fruit: Dans les différentes Croïances qui partagent l'Univers, il eſt aiſé d'apercevoir, que celles, qui ſont le plus chargées de Cérémonies Superſtitieuſes, ſont les moins pratiquées pour l'Eſſentiel. Un Juif nommé

 que

von Fils de Joſeph, qui vivoit à la Fin du XIII. Siécle, & dont l'Ouvrage ſe conſerve en manuſcrit dans la Bibliotheque des Peres de l'Oratoire de Paris, où il a été apporté de Conſtantinople, approuve tous les Livres de la Bible, qui ſont dans le Canon Juif, & en compte vingt-quatre, comme font les autres.

que aux Commandemens de Dieu, dix fois dans la Journée, ſans s'en appercevoir, & ſemble réſerver toute ſon Attention pour les Cérémonies & les Coutumes du Jour du Sabat. Il en eſt tel, qui commettra un Vol, & un Adultere, qui ne voudroit pas avoir coupé ſon Pain avec le Couteau d'un Nazaréen. Si ces Coutumes étoient commandées dans la Loi, on pourroit les ſoutenir, quelque ridicules qu'elles paruſſent: mais, puiſqu'elles n'ont d'autre Fondement, que les Viſions chimériques de quelques-uns de nos Anciens, je t'avoue, que je ne ſaurois qu'aprouver ceux, qui, faiſant uſage de la Raiſon que Dieu leur a donnée pour les conduire, veulent s'en tenir préciſement à ce qu'ils trouvent écrit dans nos Livres Saints. Et, puiſque je te regarde comme un Ami, à qui je puis confier mes plus ſecretes Penſées, je te dirai, que j'ai réſolu d'embraſſer les Sentimens des Caraïtes, & de quitter entiérement les Opinions des Rabbiniſtes. Je ſçai, que mon Changement va faire un Bruit étonnant; que nos Sinagogues en murmeront; &, qu'étant un des anciens Rabbins, ma Démarche peut avoir des Suites, & faire ouvrir les Yeux à bien d'autres: mais, les Intérêts humains ne doivent point nous empêcher de ſuivre la Vérité, dès que nous l'apercevons. Pour donner moins d'Occaſions de parler de mon Changement, j'ai déjà prétexté un Voïage en Egipte. Je vais m'établir au Caire, où je vivrai avec mes nouveaux Freres, Juifs épurez, & les ſeuls vrais Ob-

Obſervateurs de la Loi de Moïſe *. Comme tu pourrois croire, que j'ai embraſſé cette nouvelle Opinion ſans l'avoir éxaminée, je te détaillerai les Raiſons qui m'y ont déterminé.

Nos Rabbins diſent, que tout ce qui fut ordonné à Moïſe, ſur la Montagne, ne fut point écrit dans les deux Tables, ou compris même dans le Pentateuque. Ils ſoutiennent, qu'il eſt évident, que ſi Dieu n'avoit eu autre choſe à dicter que la Loi écrite, il n'eut fallut qu'une Heure, où tout au plus cinq ou ſix. Ils concluent, qu'il la donnoit à Moïſe pendant le jour, & qu'il la lui expliquoit pendant la Nuit; & c'eſt cette Explication, qu'ils appellent *la Loi Orale*, que Moïſe enſeigna à Joſué, ſon Succeſſeur, Joſué aux ſoixante-dix Anciens, qui la tranſmirent ainſi commentée à leur Poſtérité, & même au dernier des Prophêtes, de qui le grand Sanhedrin la reçut †. Depuis ce Tems, les Peres l'ont fait paſſer à leurs Enfans; & c'eſt ce qui ſe pratique aujourd'hui, & qui ſert de Regle, lorſque la Loi écrite eſt muete.

Sans m'arrêter, mon cher Monceca, à éxaminer ſurquoi les Rabbins fondent l'Opinion, que Dieu dictoit la Loi pendant le Jour, & l'expliquoit pendant la Nuit, puiſqu'il n'y a

* Il y a au Caire, à Conſtantinople, & même en Moſcovie, pluſieurs *Caraïtes*. Ils ont leurs Synagogues à part, & ſe regardent comme les ſeuls véritables Juifs

† Le *Grand Sanhedrin* étoit le Tribunal principal des Juifs, dont le Siége étoit à Jeruſalem. Ce Mot eſt pris du Grec. *Synédrion*, qui ſignifie *Conſeſſus*, c'eſt-à-dire, *Aſſemblée de Gens aſſis*.

rien de cela dans la *Bible*; & en convenant, pour abréger la Diſpute, que Moïſe reçut verbalement pluſieurs Ordonnances du Tout-Puiſſant, je ne ſaurois cependant croire, qu'il ait emploïé tant de Jours à preſcrire les ridicules Cérémonies, & les biſares Réveries du *Talmud*. Et ſi j'accorde, que Dieu ordonna pluſieurs Choſes à Moïſe, que ce Prophête ne mit pas en écrit, & qui ſe ſont conſervées par la Tradition; je ſoutiens auſſi, que tout ce qui eſt abſurde & ridicule dans cette même Tradition y a été ajouté dans la ſuite des Tems; & que chaque Siécle l'augmentant de quelque Erreur, le *Talmud* eſt le Ramas de cette prétendue Tradition.

Si tu conſideres, mon cher Monceca, la Façon dont ce monſtrueux Ouvrage a été compoſé, compilé, & porté à ſa Perfection, tu verras l'Erreur, les Abſurditez, & les Menſonges, y abonder davantage, à meſure qu'on s'éloignoit des Tems où fut donnée la Loi écrite. Vers l'Année 188. des Nazaréens, Rabbi Juda Hakkadosh fit une Compilation des Ecrits des Grands Prêtres, qu'on appella *Miſna*: c'eſt-là la prémiere Origine du *Talmud*. Quoiqu'il y ait bien des Choſes à redire, il s'en faut de beaucoup que cet Ouvrage ſoit auſſi mauvais que le ſecond Recueil*, fait en 469. par Rabbi Jochanam, & quelques autres Hébreux, qui lui aidérent. Enfin, en 476. Aſé & Hammaï, Rabbins de Babilone, augmentérent les Viſions

* Le *Talmud de Jeruſalem*. On l'appelle ainſi, parce qu'il fut fait dans cette Ville.

sions de ce Livre, & le mirent au Point où nous le voïons aujourd'hui*; excepté quelques Erreurs groteſques, que le Rabbin Maïr ajouta vers l'Année 546. aux Ridiculitez d'Aſé, ſon Pere, dont il avoit tous les Mémoires.

Je te demande donc, mon cher Monceca, ſi tu crois, que l'Autorité d'un pareil Ouvrage, dont je vois groſſir les Fautes avec le Tems, & qui s'éloigne en tout de la prémiere Simplicité de notre Religion, doive prévaloir dans mon Eſprit ſur les Ecrits de Moïſe & des anciens Prophètes & ſur ma Lumiere Naturelle, qui me démontre évidemment, que le *Talmud* n'eſt qu'un Ramas d'Impoſtures, de Chimeres, & de Blaſphemes? Quel eſt l'Homme, je ne dis pas éclairé, mais le plus imbécille, qui n'ait un Mépris infini pour un Livre, qui aſſure *que Dieu a commandé un Sacrifice pour expier ſes Fautes*? Dieu eſt pécheur, Dieu eſt ſujet au Vice! Il n'eſt donc point parfait; il eſt donc ſujet à tous les Malheurs de l'Humanité? Comment oſe-t-il punir le Crime, lui, qui le commet? Je frémis, mon cher Monceca, en tranſcrivant ces Blaſphêmes; & ma Main ſe refuſe à les coucher ſur le Papier. J'avois peu éxaminé ma Religion juſques ici. J'étois dans une Erreur, cauſée par mes Préjugés & par ma Négligence. La Diſpute des Caraïtes a porté un Trait de Lumiere à mon Ame, qui m'a fait ouvrir les Yeux ſur les épouvantables Erreurs dans leſquelles j'étois plongé. Dès que j'ai

* Le *Talmud de Babilone.*

apperçu là Raiſon du côté de nos Adverſaires, je n'ai point cherché de Sophiſmes pour m'empêcher d'être éclairé: j'ai avoué de Bonne-Foi mon Egarement; & mon Humilité m'a ſervi à me tirer de l'Abime où mes Confreres les Rabbins ſont reſtez plongés.

Tache d'imiter mon Exemple. Revien, mon cher Aaron, de tes Préjugés: ſers-toi de ta Raiſon, pour les combattre; & éxamine, que s'il eſt un Dieu, il ne peut être tel que le *Talmud* nous le repréſente. Perſonne n'eſt plus convaincu que toi, de la Néceſſité abſolue de l'Exiſtence d'un Etre ſouverainement parfait. Embraſſe donc le Sentiment des Caraïtes, qui n'outragent pas ſa Divinité. Je crains que, dans le Païs où tu és, tu n'aies pris la Coutume de donner trop de Poids aux prétendues Traditions. C'eſt-là le Fort des Nazaréens Papiſtes: c'eſt le Rempart de leurs Erreurs. Mais, ſonge, qu'ils ont eu chés eux une eſpece de Caraïtes, qui, épurant leur Religion, l'ont fait remonter à ſon prémier Etabliſſement. Sers toi de leurs Argumens, pour rejetter une Tradition qui n'eſt point conforme au Texte.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis heureux & content.

De Conſtantinople....

LET-

LETTRE QUARANTE-ET-UNIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

J'AI lû avec plaiſir, mon cher Jacob, tes Lettres ſur les Génois & ſur les Piémontois. J'envie ton Etat, & je ne trouve point de Sort auſſi agréable que celui d'un Voïageur. Il voit ſans ceſſe de nouveaux Objets, qui l'inſtruiſent en le divertiſſant: il cultive ſon Eſprit d'une Maniere amuſante; & il étudie dans le grand Livre du Monde. C'eſt le ſeul où l'on puiſſe apprendre à connoitre les Hommes. Quelque Génie qu'on ait, on ne peut s'inſtruire dans une Bibliotheque, que ſuperficiellement, des Mœurs des Nations. Il échape dans les Relations les plus éxactes vingt Anecdotes, qui caractériſent un Peuple, & qu'on ne ſauroit ſentir qu'en vivant avec lui. Ajoute à cela la Contrariété qui regne dans la plûpart des Journaux des Voiageurs, & la Partialité avec laquelle ils ſont écrits.

Les anciens Philoſophes ont été, pour la plûpart, de grands Voiageurs. Platon fut entendre Euclide à Mégare, & Théodore le Mathématicien à Cirene: il voïagea dans l'Egipte, pour y converſer avec les Prétres; & l'on prétend, qu'il s'inſtruiſit dans ce Païs de notre Religion. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il parle de Dieu d'u-

ne Maniere beaucoup plus noble que les autres Philoſophes Païens. Cependant, il étoit dans des Erreurs qui l'éloignent infiniment des Principes de notre Sainte Loi. Il ſoutenoit, qu'il n'y avoit qu'un Dieu, tout-puiſſant, ſouverain Ouvrier de toutes Choſes : mais, il admettoit une Foule de Dieux & de Demi-Dieux ſubalternes, tenans & participans de la Divinité du prémier, à qui ils étoient ſoumis. Il eſt inutile de vouloir chercher de la Reſſemblance avec le Judaiſme dans une Pareille Doctrine: & l'Unité de Dieu fait la Baſe de notre Croiance.

Les prémiers Nazaréens furent preſque tous Sectateurs de ce Philoſophe: ils crurent entrevoir dans ſes Ecrits tous les Miſteres de leur Religion. Un de leurs Pontifes *aſſure, qu'il s'eſt ſervi fort heureuſement des Livres de Platon, pour ſe faciliter l'Intelligence de beaucoup de Véritez de la Croiance Nazaréenne. Deux autres de leurs Docteurs † prétendent qu'il avoit connu un de leurs Miſteres des plus cachés. Et peu s'en faut, que les prémiers Nazaréens ne le reconnuſſent pour être un de leurss Saints. La Néceſſité d'appuier leurs Sentimens par l'Autorité de quelque fameux Philoſophe, dans un Tems où chaque Particulier enbraſſoit une Secte, les avoit obligés d'adopter les Ecrits de Platon, étant les plus convenables au Judaiſme. La plûpart d'entre eux étoient ſi perſuadez de la prétendue Croiance qu'ils attribuoient à ce Philoſophe, qu'ils voulurent,

* St. Auguſtin, dans ſes Confeſſ. *Livr.* VII.
† Juſtin Martyr, & Clément Alexandrin.

rent, près de 796. Ans après l'Etabliſſement de leur Religion, lui accorder l'Eſprit de Prophétie. Sous le Regne de Conſtantin VI. & d'Irene ſa Mere, on ouvrit un Sépulchre fort ancien, dans lequel on trouva un Corps mort, qu'on aſſura être celui de Platon. Il avoit une Lame d'Or à ſon Cou, ſur laquelle on avoit gravé cette Inſcription. *Chriſt naitra d'une Vierge: je crois en lui; & tu me verras encor une autre fois au tems d'Irene & de Conſtantin* *. Il eut été facile, à des Gens guéris de Préjugés, de voir que la Lame & l'Inſcription étoient auſſi modernes que le Tombeau étoit ancien. Mais, les Docteurs Nazaréens, avides de Miracles, adoptérent celui-là, ou du moins voulurent le rendre probable; & un certain Moine, ſurnommé *l'Ange de l'Ecôle*, quelques autres Ecrivains †, & depuis peu de tems un Jéſuite ‡, ont fait ſur cette Inſcription beaucoup de Réflexions fort inutiles.

Je ne comprens pas, mon cher Brito, quelle eſt l'Idée des Nazaréens de vouloir appuier la Vérité de leur Religion ſur de pareilles Fables. De ſemblables Abſurdités ſeroient capables de décréditer la Vérité. Je ſuis d'autant plus ſurpris, qu'ils donnent dans de pareils Travers, qu'ils ſont à même de ſe paſſer de toutes ces pieuſes Impoſtures. Car, enfin, (je te parlerai à Cœur ouvert,) il eſt peu de Religions,

* *Ce Fait eſt raporté par* Zonare, *Hiſtorien Grec, traduit en Latin par* Jerome Wolfius, *& imprimé à Bâle en* 1557. *Voiez en le Tome* III.

† Paul Diacre, *L.* XXIII. Sigebert. Genebrard, *L.* III.

‡ Caniſius de Beatâ Virgine, *L.* II.

dont les Preuves ſoient auſſi fortes que celles de la Nation Nazaréene. J'ai eu pluſieurs Diſputes avec quelques Savans, & j'étois étonné de certaines Choſes qu'ils me faiſoient preſque connoitre évidemment. Il faut avouër, que ſi les Propheties n'ont point été remplies réellement, elles ont été ſi parfaitement approchées, que quiconque voudra les examiner, trouvera nos Sentimens bien difficiles à ſoutenir. Les Nazaréens nous accuſent de n'avoir plus d'autres Secours pour nous défendre, que dans l'Etimologie & la Signification de quelques Mots. Ils diſent, que, ne pouvant nous tirer d'Affaire par la Clarté du Texte, nous cherchons à l'embrouiller par des Gloſes ridicules, & par les Explications forcées de certaines Expreſſions. Je ſuis obligé de convenir quelquefois de ces Faits; mais, alors, je me rejette ſur notre Tradition: je me ſers des mêmes Argumens & des mêmes Armes dont ils ſe ſervent contre les Adverſaires qu'ils ont dans leur propre Croïance. Ils ne peuvent me refuſer une Choſe, dont ils tirent eux mêmes tant d'Avantage, & à laquelle ils accordent tant d'Autorité. Ainſi, je me ſers de notre Tradition comme d'un Rempart inexpugnable: j'oppoſe l'Autorité des Rabbins à celle des Pontifes, & le Talmud aux Livres de leurs prémiers Docteurs; & ſi je n'éclaircis pas la Diſpute, je ſuis du moïns certain de l'éterniſer.

Je t'avoue, que je ſerois quelquefois dans un grand Embarras, ſi les Nazaréens Papiſtes me faiſoient la même Difficulté que forment contre

eux

eux les Nazaréens Réformez, & qu'ils me reduiſiſſent au ſeul Texte de l'Ecriture, & à l'Evidence de la Lumiere Naturelle. Cette Façon de diſputer eſt terrible : elle empeche tous les Subterfuges. On ne peut faire aucune de ces Diſparates, ſi utiles pour éluder le Fond de la Queſtion. Le ſeul Recours qu'on puiſſe avoir, eſt de chicaner certaines Expreſſions, & de donner un Tour un peu plus ou un peu moins avantageux à quelques Paſſages. Je conviens, que c'en eſt aſſez pour diſputer pendant des Siécles, & qu'il n'en faut pas tant pour faire produire un Nombre de Volumes *in folio* à pluſieurs Savans de différens Partis. Mais, dans ces ſortes de Diſputes, quiconque veut les éxaminer ſans Préjugé, juge bien plus aiſément de la Queſtion débattue, que lorſqu'il faut qu'il concilie les différentes Autorités d'un Nombre d'Ecrivains, & la Validité de deux Traditions differentes.

Les Nazaréens, en général, ſont charmez d'appuïer leur Raiſons par des Miracles & des Prodiges. Un Evénement ſuprenant, quelque bizare qu'il ſoit, a pour eux autant d'Appas, qu'une Evidence Géometrique. Il n'eſt point de Matiere, point de Sujet, qu'ils n'autoriſent par quelque Avanture Céleſte. Gagnent-ils une Bataille ? Ce n'eſt pas à leur Valeur, qu'ils en ſont redevables: c'eſt à St. Georges, & à St. Victor; qui, quittant le Séjour Céleſte, viennent batailler à la tête de leurs Eſcadrons, & s'amuſer à cou-

per quelques Têtes & quelques Bras *. Triſte Occupation, ſelon moi, pour quiconque n'eſt pas frénétique ; à plus forte Raiſon, pour des Saints. Tu croiras, peut-être, que ceux, qu'ils venoient ſecourir, étoient d'honnêtes Gens. Point-du-tout. C'étoient d'infames Brigands, qui ſous le Voile de la Religion, & ſous le Prétexte d'une Sainte Guerre, commettoient toutes ſortes d'Excès, de Meurtres, & de Rapines. Les Nazaréens conviennent de ces Faits, & attribuent à ces Crimes le mauvais Succès qu'eut cette Entrepriſe. Un nommé Bernard, qui avoit préché dans toute l'Europe pour l'Exécution de cette Expédition, & qui prédiſoit les plus belles Choſes du Monde, fut le prémier attrapé par le mauvais Succès qu'eut cette Guerre Sainte. Pour ſauver ſa Réputation, il n'eut que la Reſſource d'en rejetter la Cauſe ſur les Crimes de ceux qui l'avoient entrepriſe. Plaiſante Façon de prédire, que d'annoncer ce qui n'arrivera jamais, & de ne pas dire un Mot de ce qui arrivera effectivement.

Quelque rebutez que dûſſent être les Nazaréens des chimériques Idées dont ils ont été infatuez tant de fois, ſi demain deux Moines, qui ſe ſeroient aquis quelque Réputation, recommençoient leurs Prédications, il ſe trouveroit encor une Foule d'Imbécilles, qui iroient pieuſement commettre toutes ſortes de Crimes dans la Paleſtine, & ſacrifier des Hommes au Dieu de Paix,

à

* *Bataille d'Iconium, gagnée lors des Croiſades.* Maimbourg, Hiſt. des Croiſades, *Livr.* V.

à qui le Meurtre & le Sang Humain eſt ſi odieux.

Les Nazaréens conviennent de ce Principe. Leur Egliſe même fait gloire d'abhorrer le Sang. On croiroit donc, que, par une Suite néceſſaire de cette Vérité, ils voudroient ne régner ſur les Hommes & ne les éclairer, que par la Douceur & la Raiſon. Mais, il ſemble qu'ils aient une Maxime conſtante, de penſer d'une Façon, & d'agir d'une autre. Rien n'eſt plus doux, plus pathétique, que leurs Diſcours: rien n'eſt ſi dur, ſi emporté, ſi violent, que leur Conduite; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils ſe figurent de colorer l'Iniquité de leur Actionss par quelques Dehors ſpécieux. Lorſque l'Inquiſition fait bruler un Juif en Portugal, elle lui fait un Compliment fort poli, & l'aſſure, que c'eſt avec une grande Douleur qu'elle va le livrer au Supplice: & comme il ne conviendroit pas qu'elle prononçât un Arrêt de Mort, elle fait lire la Sentence par un Juge Laïque.

Toutes ces Cruautez ridicules me font reſſouvenir du plaiſant Expédient qu'avoit trouvé le bon Archevêque Turpin, du Tems de Charlemagne. Pour éxpédier de tems en tems quelques Sarraſins, & autres Ennemis, il ne portoit point d'Epée dans les Combats, l'Egliſe abhorrant le Sang; mais, il avoit une Maſſue dans le Gout de celle d'Hercule, & il les aſſommoit épiſcopalement *. Il a été un Tems, où l'on faiſoit valoir à un Homme la Grace qu'on lui accordoit de ne le

* Boyardo & l'Arioſte.

le mettre qu'aux Galeres pour éclairer ſon Eſprit. Laiſſons à l'Erreur des Moïens auſſi pernicieux, & ne perſuadons jamais que par la Douceur & la Raiſon, quand même nous aurions le même Pouvoir que les Nazaréens.

Ils parlent ſans ceſſe de la vaſte Etendue de leur Religion, de la Quantité des Proſélites qu'ils font tous les jours. Il ne voient pas, qu'ils n'attirent que des Eſclaves au Nazaréiſme, au lieu de former de véritables Enfans de leur Religion. Les Eſpagnols croient agir pieuſement, lorſqu'ils forçoient un Nombre prodigieux d'Indiens à fléchir les Genoux devant l'Image d'un Saint, & à conſentir qu'on les reçût dans la Communion Nazaréene juſques à ce qu'ils pûſſent s'évader des Mains de leurs Bourreaux, & ſe ſauver chés leurs anciens Compatriotes.

La Tirannie eſt le Préjugé le plus fort contre une Religion dans l'Eſprit d'un Philoſophe. Le Dieu de Paix ne peut avoir choiſi un Culte où le Sang Humain coule ſur ſes Autels. La pieuſe Cruauté des Eſpagnols a plus immolé dans un ſeul Jour de Méxicains à la Propagation du Nazaréiſme, que les Prêtres de Diane n'en ſacrifiérent en Tauride pendant toute la Durée du Paganiſme. Que de Crimes, de Meurtres, de Brigandages, occaſionnez en Europe depuis deux cens Ans, ſous le vain Prétexte de Religion! Dans quels Excès l'Eſprit Humain, frapé de la Superſtition, ne ſe laiſſe-t-il pas emporter? On a vû le Fils enfoncer le Poignard dans le Sein de ſon Pere, & croire, en lui perçant le Cœur, s'ouvrir

vrir un Chemin vers le Ciel. Laiſſons, mon cher Brito, aux Nazaréens des Sentimens auſſi pernicieux, & ſoïons toujours perſuadez, que la Violence eſt le dernier Secours d'une Religion à qui la Vérité manque pour perſuader.

Porte-toi bien, & donne-moi de tes Nouvelles.

De Paris, ce....

LETTRE QUARANTE-DEUXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople.*

TA Lettre mon cher Iſaac, ne m'a pas cauſé une médiocre Surpriſe; & je ne doute pas, que ton Changement n'étonne tous les Juifs, & ne touche ſenſiblement tes Confreres. Je ſuis aſſûré que tu as bien réfléchi avant de te déterminer à embraſſer le Sentiment des Caraïtes*. Mais, j'aurois voulu, que ta Détermination n'eut point été ſi promte. On ſe figure quelque-fois des Choſes claires, & qu'on regarde du prémier & du ſecond Coup d'Oeuil comme évidentes; mais qui, au troiſieme, deviennent problématiques. Tu me parois trop mépriſer l'Autorité de la Tradition. Je ſçai qu'elle doit céder, lorſque le Texte eſt contre elle; mais auſſi, elle doit ſervir à l'éclaircir, lorſqu'il eſt

* *Voiez la Lettre* XL.

eſt obſcur, & ſemble intelligible. Toutes les Religions, même celles qui ſont les plus contraires à la Tradition, ne la rejettent pas quand elle paroit s'accorder avec la Raiſon & les Ecrits anciens. C'étoit-là ce qu'il falloit examiner. Cependant, je crains que, dans les prémiers Mouvemens, tu ne lui aïes ôté juſqu'au moindre Crédit. Il paroit par la Letrre que tu m'as écrite, que les Endroits où tu l'as trouvée contraire à la Vérité t'ont fait mépriſer d'aprofondir ſi elle étoit juſte & véritable dans d'autres. De quelque Maniere que cela ſoit, & de quelque Façon que tu penſes, rien ne ſauroit diminuer ma Tendreſſe pour toi. Je t'aimois Rabbiniſte: je t'aimerai Caraïte; &, te fis-tu Nazaréen, mon Cœur te ſuivroit au milieu de leurs Temples. Je n'imiterai point la Foibleſſe des faux Amis de notre Siécle. Ils ignorent les Droits que l'Amitié a ſur les Cœurs vertueux, que l'Eſtime & la Simpathie ont mis. Ce Lieu, chés eux, n'eſt qu'une Eſpece de Commerce, fondé ſur la Néceſſité, où ſur la Bienſéance, quelquefois même ſur le Plaiſir. Les Femmes ſur-tout, n'ont guére d'Amis que dans ce Gout; le Plaiſir les unit, le Plaiſir les ſépare: elles ſont plus légeres en Amitié, qu'elles ne le ſont en Amour.

Il eſt à Paris vingt mille Femmes, qui n'ont eu qu'un Amant en leur Vie, & qui n'ont pas conſervé trois Mois de ſuite le même Ami. Cette Theſe te paroitra un peu outrée. Tu douteras ſur-tout, s'il eſt poſſible, que, dans une

une Ville où les Femmes paſſent pour galantes, il s'y en trouve vingt mille qui n'ont eu qu'un Amant. Tu m'accorderois plûtôt, qu'il y a vingt mille Femmes, qui n'en ont point eu, que d'avouër qu'elles ſe ſont tenues au prémier. Il me ſemble que je t'entens dire; qu'*il faut qu'une Femme ſoit plus ſage, pour n'avoir qu'un Amant, que pour n'en point avoir. Quel Effort fait-elle de ſe paſſer d'un Plaiſir qu'elle ignore? Sa Vertu n'a point à combattre des Idées dangereuſes, qui retracent dans l'Eſprit certaines Situations, & qui ſont les plus terribles Ennemis des Femmes qui ont aimé.*

Je conviens avec toi, que mon Opinion a quelque choſe qui ſurprend. Mais, quand on l'éxamine, elle paroit plauſible, & l'on ne peut guére refuſer de s'y ranger. Le Caractère d'Infidélité, qu'on donne aux Femmes, eſt principalement fondé ſur le Droit que les Hommes ont jugé à propos de s'approprier de leur preſcrire des Regles ſéveres, preſque impoſſibles à obſerver, & de s'en diſpenſer eux-mêmes. Ils ont crû, qu'ils étoient en Droit d'éxiger des Femmes qu'elles ſurmontaſſent la Voix de la Nature; & ils ſe ſont accordé le Privilege de prévenir tous leurs Deſirs, & de céder à tous leurs Mouvemens. Il faut donc, pour juger de l'Humeur volage qu'on dit être le Partage du Beau-Sexe, réduire les Choſes dans une juſte Equité, ne pas leur demander des Actions impoſſibles; & éxaminer, Préjugé à part, ſi, quelque Légéreté qu'on attribue aux Femmes,

elles ne ſont pas encore cent fois moins inconſtantes que les Hommes.

Lorſqu'un Petit-Maitre devient infidele, ſa Conduite eſt juſtifiée par ſon Etat: il remplit ſon Emploi; perſonne ne ſe récrie ſur ſa Perfidie. La Maîtreſſe, qu'il abandonne, n'eſt qu'un Triomphe de plus pour lui. Mais, ſi elle veut ſe vanger de l'Infidélité de ſon Amant; ſi, pour le punir, ou pour le rappeller par la Jalouſie, elle lui donne un Rival; c'en eſt fait, c'eſt une Infidelle, une Coquete, une Volage. Toute la Nation des Amans la condamne ſans retour; & la même Action, qui fait la Gloire du Petit-Maitre, perd à jamais la Femme qui a été aſſez malheureuſe d'avoir du Gout pour lui.

Un Mari jaloux, bizare, bourru, bigot, ſe figure des Chimeres: il prend pour des Réalitez les Viſions frénétiques dont il eſt agité. Toute la *Société Martiale* prend ſon Parti. On le plaint. On condamne ſon Epouſe ſans l'entendre: le Beau-Sexe entier eſt englobé dans l'Arrêt foudroïant que porte contre elle le jaloux Sénat; &, de Génération en Génération, chaque Pere la cite comme un Exemple d'Infidélité à ſon Fils, qu'il inſtruit dans ſes jalouſes Maximes.

Un Fat prend des Airs auprès d'une Femme qu'il ne connoit que médiocrement. Il lui parle à l'Egliſe, la lorgne à l'Opera, l'ennuie par ſes Fadeurs à la Promenade. En voilà aſſez pour perſuader au Public, qu'il eſt bien avec elle. Pour le Prix d'avoir été excédée par un

Sot,

Sot, elle aquiert la Réputation de l'avoir écouté; & ſi elle eſt aſſez malheureuſe pour en rencontrer plus d'un, ce ſont autant d'Amans que le Public lui donne.

Voilà, mon cher Iſaac, une Partie des Raiſons qui font décider de l'Inconſtance du Beau-Sexe. La Multitude juge dans cette Occaſion comme dans toutes les autres; & ſon Jugement n'eſt pas plus judicieux, qu'il l'eſt ordinairement. Deux Raiſons me font croire, que les Femmes ſont plus conſtantes que les Hommes. La prémiere eſt une Eſpece de Honte attachée à leurs Légéretez, qui, quoi qu'on diſe, les contraint beaucoup. La ſeconde eſt la Vivacité de leurs Sentimens. L'Homme le plus tendre n'eſt pétri de Glace, comparé à une Femme qui aime véritablement. C'eſt chés le Beau-Sexe, que l'Amour éxerce tous ſes Droits. C'eſt à lui, qu'il fait ſentir toute la Force de ſes Tranſports & de ſes Mouvemens, mélez de Tendreſſe, de Crainte, de Dépit, d'Eſpoir, de Jalouſie. Toutes ces Paſſions regnent dans le Cœur d'une Femme amoureuſe. Tantôt, elles ſe ſuccedent l'une à l'autre; &, quelquefois, elles agiſſent toutes enſemble.

L'Hiſtoire nous a conſervé le Nom & les Actions de Nombre de Femmes, qui ſe ſont diſtinguées par leur Conſtance & leur Fidélité. Sans aller chercher dans les Siécles éloignés, on voit tous les jours des Paſſions qui juſtifient mon Opinion; & j'ai entendu dire à un Docteur Nazaréen de mes Amis, grand Directeur

de Conſciences, que l'Amour délicat & tendre eſt le plus rude Ennemi que trouve chés les Femmes le Tribunal où l'on abſout les Pariſiens de leurs Péchés. Je t'ai parlé dans mes Lettres précédentes de cette Eſpece de Piſcine Spirituelle, où les Moines ont le Droit d'effacer les Pechés moïennant certaines Orations qu'ils font réciter, ou quelques Jeunes qu'ils ordonnent. Ils conviennent tous, qu'une Femme, qui a eu pluſieurs Paſſions, ſacrifie ſouvent ſes Amants, pour éviter de jeuner trois Samedis. Mais, ils aſſûrent, qu'une Femme, dont le Cœur n'a encor été ſenſible qu'une fois, aime mieux obſerver dix Caremes, que ſupprimer un ſeul Coup d'Oeil, ou de le rendre moins tendre.

Tu me demanderas peut-être, pourquoi les Femmes, qui ſont ſi attachées à leurs Amans, ont ſi peu de Stabilité ſur ce qui regarde leurs Amis? Je te répondrai, que chés elles, l'Amitié n'eſt ordinairement qu'un Prétexte pour favoriſer l'Amour. Qui dit Ami du Cœur, chés les Femmes, dit Confident. Son Regne ne dure qu'autant qu'il remplit bien ſa Charge. Dès qu'il la neglige, ou qu'il n'eſt plus utile, ſon Crédit tombe: il devient indifférent, & quelquefois à charge. Les Secrets, qu'on lui a confiés, le font craindre: on eſt obligé de le ménager; & cette Contrainte attire ſouvent la Haine après elle.

Ne crains point, mon cher Iſaac, que notre Amitié ait un Sort pareil. Elle eſt fondée ſur

la

la Vertu, & cimentée par l'Eſtime : rien ne ſauroit l'ébranler. Tes Jours me ſont auſſi chers que les miens ; & Pilade n'aima pas Oreſte avec plus de Tendreſſe. Je t'avourai, que je ſuis dans des Craintes mortelles, depuis que tu m'as apris ton Changement. Je voudrois qu'il ne fût connu, que lorſque tu ſeras ſorti de Conſtantinople. Ecri-moi dans l'inſtant que tu t'embarqueras, & ſonge à l'Inquiétude où je ſuis. J'apprehende la Haine de tes Confreres. Je connois l'Humeur vindicative de notre Nation. Il n'eſt rien que tes Confreres ne faſſent, pour te punir de les avoir abandonnés. Je vais te citer un Exemple de leur Erreur.

Lorſque Spinoſa eut publié ſon Livre, les Juifs furent enragés contre lui. Ils le regarderent comme un Apoſtat, d'autant plus dangereux, qu'il connoiſſoit à fond tous les Principes de notre Loi, ſavoit parfaitement l'Hébreu, & pouvoit nous nuire beaucoup. Cependant, il n'avoit point encor quitté notre Communion, & il alloit par maniere d'acquit à la Sinagogue. Un jour qu'il en ſortoit, un Juif fanatique lui donna un Coup de Couteau. Heureuſement pour lui, la Bleſſure ne fut pas mortelle. Il quitta entierement la Foi d'Iſraël, & n'eut plus de Commerce avec nous, après l'Accident qui lui étoit arrivé.

De tout Tems, notre Nation a été vindicative : elle a même pouſſé ſon Reſſentiment juſqu'à la Perfidie. Le Soin, que j'ai de tes Jours,

m'oblige à parler contre mes Freres: mais, enfin, ta Sûreté eſt une Excuſe légitime des Forfaits que je revele. Tacite, Hiſtorien Romain, dont l'Autorité eſt d'un grand Poids, accuſe nos Peres d'avoir eu, pour tous ceux qui n'étoient pas de leur Croïance, une Haine & une Antipathie cruelle. Quelques Ecrivains François aſſurent, que nous ne fumes chaſſés de leur Païs, que par rapport aux Maux que nous cherchions à faire à la Nation entiere. D'autres diſent qu'on nous accuſa d'avoir voulu empoiſonner les Puits & les Fontaines. Les Chevaliers de Malte nous reprochent d'avoir été cauſe de la Perte de Rhodes, en Haine de leur Religion. Au Nom du Dieu de nos Peres, mon cher Iſaac, pren tes Précautions, & ſonge à te conſerver.

Si tu réfléchis combien les Préjugés que nous inſpire la Superſtition ſont à craindre, tu verras, que tu ne ſaurois trop prendre de Précautions pour te garantir des Coups qu'on pourroit te porter. Ils ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont couverts du Voile de la Religion. Combien de fois ne s'eſt-on pas ſervi de ce ſpécieux Prétexte, pour colorer les Vices les plus cachés? Le Fanatiſme, ſous le Nom de Zèle pour le Nazaréiſme, a privé la France du plus grand de ſes Rois. La Superſtition Monachale attenta pluſieurs fois ſur ſes Jours. Enfin, un Monſtre, vomi par l'Enfer en Couroux, encouragé par les Reſtes de la Ligue, ſéduit par des Diſcours pernicieux, nourri dans la Rebellion, & né

né pour le Malheur de ſa Patrie, éxécuta dans un moment ce que vingt Batailles n'avoient pû faire.

La Haine, qui nait de la Diviſion de Religion, eſt implacable. Elle ſemble juſtifier chés la plûpart des Gens les Forfaits les plus énormes. Les Prêtres, intéreſſés dans cette Querelle, aigriſſent les Eſprits par leurs Prédications, par leurs Exhortations, & par leurs Exemples. Les Peuples ſuivent avidement ceux qui ſont à la Tête de leur Religion. Ils ſont accoutumez à les regarder comme les Oracles de la Divinité. Et juge quel Crime un Eſprit foible ne commet point, lorſqu'il croit éxécuter la Loi du Tout-Puiſſant, & s'aſſurer une Félicité parfaite. Songe, mon cher Iſaac, à ce que je te dis. Crain tes Confreres les Rabbins: crain les autres Juifs; & crain, enfin, tous ceux que ton Changement intéreſſe. Vis auſſi paiſible & content, que je le ſouhaite.

De Paris, ce. . . .

LETTRE QUARANTE-TROISIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE vais partir bien-tôt pour Veniſe, mon cher Monceca; & je ne ſerai pas encor huit jours à Turin. Je t'ai déjà écrit ce que j'avois remarqué dans les Mœurs des Piémontois

tois qui m'eut le plus frapé ; &, depuis ma derniere Lettre, j'ai découvert fort peu de choſe. La Façon de vivre de cette Nation eſt ſi uniforme, qu'elle ne fournit pas ce Nombre de Réfléxions qu'on eſt à même de faire à Paris. On vit & l'on penſe à Turin le dernier Jour de l'Année comme on y a vécu & penſé le prémier. La Façon de s'habiller eſt la ſeule Choſe où l'on apperçoit du Changement. Les Dames, & les Petits-Maitres, ſuivent aſſidûment toutes les Modes Françoiſes. Mais, l'on ne voit point ici de ces Changemens ſubits de Mœurs & de Coutumes. Cette Nation eſt incapable d'être le Matin infatuée de certaines Opinions, & le Soir perſuadée du Contraire : elle n'a, ni aſſez de Vivacité, ni aſſez d'Inconſtance. Si St. Paris eut aquis à Turin le Crédit qu'il avoit il y a quelque tems à Paris, il l'auroit toujours conſervé ; au lieu que ce pauvre Saint n'a plus pour lui que quelques Frénétiques & quelques Harangeres.

On honore infiniment dans ce Païs un certain Philippe de Néri, qu'on dit être auprès de Dieu l'Avocat & le Protecteur de la Ville de Turin. Il a un Temple magnifique * orné de Tableaux des plus grands Peintres †. Il eſt peint

* Cette Egliſe n'eſt point encore achevée : on y travaille inceſſamment ; & ce ſera un des beaux Morceaux qu'il y ait en Italie.

† Il y en a un de Carlo Maratti, un autre du Treviſani, & un troiſieme du fameux Solimaine. C'eſt celui-ci, qui repréſente la Réception de ce Philippe dans le Ciel.

peint dans un, porté par des Anges & des Chérubins: & Dieu le reçoit dans ſa Gloire. Devant cette Image brulent inceſſamment Nombre de Lampes. C'eſt-là où les Piémontois vont offrir leurs Vœux, & adreſſer leurs Prieres à leur Protecteur. Auprès de cet Autel eſt le Sanctuaire, où les Nazaréens prétendent que Dieu fait ſon Séjour; mais, pour un Particulier, qui adreſſe ſes Vœux directement à Dieu, il en eſt cent, qui ne les y font parvenir que par le Canal de Philippe de Néri.

Les Nazaréens, & ſur-tout les Italiens, ſemblent n'ôſer parler à Dieu même: ils agiſſent comme certaines Perſonnes, qui, aiant offenſé quelqu'un, n'ont, ni la Force, ni le Courage, de ſoutenir ſa Préſence, & font faire par un Tiers des Propoſitions d'Accommodement. Je leur ai demandé, s'ils croïoient, lorſqu'ils s'adreſſoient à Philippe de Néri, que Dieu ne les entendit pas; & s'ils penſoient, qu'il fût poſſible que tout ne fût pas préſent à Dieu? Ils m'ont répondu, qu'ils n'ôſeroient ſoutenir une pareille Erreur. *S'il eſt ainſi*, leur ai-je dit, *& que Dieu ſâche vôtre Converſation avec Philippe de Néri, que ne vous adreſſez vous à lui directement? Ce ſont des Cérémonies évitées, & des Longueurs abrégées: car, dans le tems que votre Protecteur fait ſon Rapport, Dieu vous eût déja exaucé.* Les Nazaréens éludent ces Raiſons par des vains Sophiſmes: ils prétendent, que, par l'Interceſſion d'un Saint, dont les Prieres ſont toujours pures & bien reçues du

Tout-Puiſſant, on obtient plus facilement ce qu'on demande. Pauvres, Aveugles, qui ne voïent pas, que c'eſt la Pureté & la Diſpoſition du Cœur de celui qui prie en Terre, qui détermine les Bienfaits du Ciel. Sans cela, un Coquin, & un Malheureux, pouroient ſe flater d'obtenir de la Miſéricorde de Dieu autant qu'un Honnête-Homme. Dieu ne jugeroit des Cœurs que par le Canal des Saints. La Cour Céleſte deviendroit une Juridiction Normande. Et l'on ſeroit ſauvé, ou damné, ſelon qu'on auroit eu un bon Procureur, ou un bon Avocat, dont on captiveroit l'Amitié par un grand Nombre de Flambeaux brulez à ſon l'Honneur, ou par quelques autres Préſens. Si cela étoit ainſi, je t'aſſure, mon cher Monceca, que ce Philippe de Néri auroit bien de l'Occupation, & qu'il ſeroit obligé d'être chargé des Affaires de tous les Habitans de Turin.

Je fus hier dans une Fête qui ſe célébra en ſon Temple. Un Moine fit ſon Panégirique. Il le loua beaucoup de ne s'être point marié, & d'avoir empêché que tous ſes Diſciples ne puſſent agir différemment, en les obligeant, ainſi que lui, de s'attacher à l'Ordre de la Prétriſe, dont ſont exclus tous ceux qui ne gardent pas le Célibat. Ce Prédicateur s'étendit beaucoup ſur l'Obſervance de la Chaſteté, & ſur l'Etat de Pureté. Il en fit un Portrait ſi avantageux, que le Contre-Coup en étoit terrible pour le Mariage. Je fus très étonné, qu'on permît de débiter en public des Maximes auſſi con-

contraires au Bien de la Société. *Si tous ces Gens*, diſois-je en moi-même, *qui écoutent ce Déclamateur, reſtent perſuadez de ſes Sophiſmes, bientôt le Piémont ſera dépeuplé: on ne verra plus que des Prêtres, des Moines, & quelques Dévots pendant un tems; &, bientôt après, il faudra que la Société périſſe, & que le Païs ſe détruiſe. Selon ce Prédicateur, l'Etat du Célibat eſt beaucoup plus pur, & beaucoup plus convenable au Nazaréïſme. Dans une Religion, ceux, qui la croïent, doivent chercher d'aller à la Perfection. Tous les Piémontois ſuivront donc ſes Conſeils; &, en gardant le Célibat, ruineront la Société.*

Nous penſons bien différemment, mon cher Monceca; &, dans notre ſainte Religion, la Multiplication nous eſt ordonnée: & elle nous eſt promiſe & accordée par le Ciel, comme une Marque eſſentielle de ſa Bonté. La Vanité a occaſionné en partie la Supreſſion du Mariage chés les Pontifes Nazaréens. Ils crurent par-là ſe rendre plus reſpectables au Peuple. On dit, que, lorſqu'il s'aſſemblérent pour décider cette Queſtion, tous les Vieux furent du Sentiment de continuer aux Prêtres la Permiſſion de ſe marier; & qu'il n'y eut que les Jeunes, qui s'y oppoſérent fortement, & eurent le deſſus. Depuis ce Tems, les Deſordres, qui ont ſuivi cette Ordonnance, on fait regretter à tous les Gens ſenſez la Privation des anciens Uſages: & un des Souverains Pontifes Nazaréens dit expreſſément dans ſes Ecrits, qu'*il ſeroit très néceſſaire, pour prévenir & arrêter bien des*

des Crimes, de remettre les Choſes ſur l'ancien Pied *.

Lorſque le Prédicateur eut achevé ſon Panégirique, on chanta pluſieurs Himnes en Muſique; & le fameux Somis, dont je t'ai déja parlé, y joua du Violon d'une maniere ſi parfaite, qu'il ſembloit, par l'Effect de l'Harmonie qui ſortoit de ſon Inſtrument, que l'Ame de tous ceux qui l'écoutoient fût en Extaſe. Dans toutes les Louanges qui furent prodiguées à Philippe de Néri, il fut fait fort peu de Mention de Dieu; & l'on ne l'invoqua, que vers la Fin de la Fête, & lorſque la Cérémonie alloit finir.

Au ſortir du Temple Nazaréen, je demandai où je pourrois encor entendre jouër ce fameux Muſicien, qui m'avoit ravi & enchanté? J'avois ouï à Rome un nommé Montanari, Eleve du fameux Corelli, Pere de l'Harmonie. Il avoit autant d'Exécution que ce Piémontois; mais

* C'eſt le Pape Pie II. Parmi ſes Sentences & ſes Proverbes, on trouve: *Sacerdotibus magnâ Ratione ſublatas Nuptias majori reſtituendas videri.* Platina *in* Vitis Summ. Pontif. Rom. *Edit. Venet. ap. Guil. de Fontaneto*, 1518, *in folio*, *clv. verſo.* CON *grand Ragione le Nozze ſon ſtate tolte à Sacerdoti, con majore ſe gli doveriano reſtituire.* Hiſt. de Platina, *pag.* 399. *d'Ediz. di Venetia, apreſſo Jacomo Leoncino*, 1572., *in folio.* ON *a défendu le Mariage aux Pretres, par de grandes Raiſons; mais, par de bien plus grandes, on devroit le leur permettre.* Hiſtoire de Platine, *ſous* Pie II. *C'eſt un Pape, & un Pape ſavant, qui parle. On a voulu conſtater la Fidélité de ce Paſſage.*

mais, il n'avoit, ni ſon Gout, ni ſa Douceur, ni ſon Coup d'Archet. Les Grecs euſſent à coup ſûr élevé une Statue à un ſi habile Homme. Il ſe ſeroit trouvé Nombre de Gens, qui auroient certifié, qu'Apollon avoit couché avec ſa Mere. On lui eut ſoutenu à lui-même, qu'il n'étoit pas le Fils de ſon Pere : &, après ſa Mort, il eut eu dans Athenes les mêmes Honneurs que Philippe de Néri à Turin. On me dit, que je pourrois l'entendre dans un Concert qui ſe donne une fois toutes les Semaines chés un riche Particulier. Je priai un de mes Amis de m'y conduire; & jouïs un autre Muſicien *, qui, pour le Violoncello, égaloit Somis dans ſon Inſtrument. Il me ſembloit que le Ciel avoit fait ces deux Muſiciens l'un pour l'autre ; & qu'ils étoient ſeuls dignes de concerter enſemble. Ce que je trouvai de ſurprenant fut le peu de belles Voix que j'entendis. A peine y a-t'il une ou deux Perſonnes dans Turin, qui chantent paſſablement: & les Piémontois ont d'auſſi excellens Simphoniſtes, qu'ils ont de mépriſables Chanteurs. Cependant, comme cette Nation eſt riche en bonne Opinion, elle a peine à convenir de ce Fait.

La Peinture à Turin eſt aimée & chérie, de même que dans le reſte de l'Italie ; mais, actuellement, il n'y a que des Barbouilleurs dans cette Ville, ſi l'on en excepte un nommé Beaumont, Peintre du Roi de Sardaigne. Il colore aſſez paſſablement, & deſſine correctement : mais,

* Joanini.

mais, il eſt froid, peu ſavant dans l'Hiſtoire, & prévenu pour ſes Ouvrages, qui ſont fort au deſſous de la Perfection où il croit les mettre. Il y avoit, il y a quelque tems, dans ce Païs un Peintre appellé le Chevalier Daniel, Flamand de Naiſſance, bon Coloriſte, ainſi que le ſont ceux de ſon Païs, & meilleur Deſſinateur qu'eux. Il eſt mort depuis quelque tems; & ce Beaumont, dont je viens de te parler, a eu la Place qu'il occupoit.

En général, les Piémontois aiment aſſez les Beaux-Arts; mais, ils ſont fort ignorans dans les Sciences, ainſi que je te l'ai déjà dit dans mes prémieres Lettres. Quand on leur parle des divers Savans de l'Europe, ils demandent s'ils ſont bons Catholiques? Si l'on s'aviſe de leur dire, qu'ils ſont Arminiens, Réformez, Janſéniſtes, Juifs; alors, chés eux, le Clerc paſſe pour un Benêt, Bayle pour un Sot, Arnaud pour un Menteur, & Léon de Modene pour un Ignorant. Ils ſont ſurpris, qu'on ôſe ſoutenir, qu'on puiſſe avoir les Sens-communs dès qu'on eſt ſéparé de leur Communion; & quiconque ne croit pas ce que croïent les Moines n'a, ni Science dans ce Monde, ni Salut dans l'autre. Les Bibliotheques des Savans du Païs ſont compoſées de beaucoup de Théologiens citramontains, & de quelques Poëtes Italiens; & ceux, qui ſe piquent de connoitre les Langues vivantes, joignent à ces Livres quelques Romans & quelques Hiſtoriettes Françoiſes, que les Libraires tirent de Geneve, où l'on

l'on imprime tous ces petits Ouvrages. Tu vois, mon cher Monceca, qu'un Homme, qui étudiroit quarante ans dans ces Bibliotheques, ne feroit que s'éloigner du Vrai, & ſe remplir de Chimeres. Juge par-là de la Juſteſſe d'Eſprit des Philoſophes Piémontois.

Porte-toi bien, & ne m'écris plus qu'à Veniſe.

De Turin, ce....

LETTRE QUARANTE QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* JACOB BRITO.

DEPUIS que je ſuis à Paris, mon Eſtime pour les Savans eſt redoublée. Je n'avois pas réfléchi à Conſtantinople ſur l'Excellence de leur Etat, & ſur la Grandeur de leur Miniſtère. Je les regarde aujourd'hui comme les Précepteurs du Genre Humain, & comme les Organes dont la Divinité ſe ſert, pour révéler aux Hommes les Secrets de la Nature. Loin de penſer comme les Piémontois, qui ne conſiderent que les Sçavans de leur Religion, j'eſtime la Science & le Mérite par tout où je les apperçois. Je les revere dans un Nazaréen, dans un Mahométan: &, faiſant Abſtraction de ce qui regarde la Foi, je profite des Lumieres de ceux qui peuvent m'éclairer.

On accuſe les Savans d'avoir de la Hauteur

&

& de la Fierté. Ce n'eſt pas là le Caractère des Gens qui ont aquis une juſte Réputation. Perſonne n'étoit plus uni que Bayle, plus ſociable que Des-Cartes & Gaſſendi, plus modeſte que Lock & Mallebranche. Ceux, qui parlent ainſi des véritables Savans, les confondent avec certains petits Auteurs, qui ſe croient auſſi parfaits que le Public les meſeſtime. Racine reſta une Année à compoſer ſa Tragédie de *Phedre*, Chef-d'Oeuvre du Théatre. Avant de la faire jouër, il conſulta longtems ſes Amis, corrigea pluſieurs Endroits par leurs Conſeils, & attendit la Réuſſite de ſon Ouvrage, pour oſer s'aſſurer de ſa Bonté. Pradon fit la même Piéce dans un Mois, le donna hardiment, aſſura le Public qu'elle étoit excellente; & il lui arriva ce qui arrive ordinairement aux Demi-Savans: ſon Ouvrage alla bientôt chés les Beurieres, au lieu que celui de Racine percera la Poſtérité la plus reculée.

La Retenue & la Modeſtie ſont le Partage des Grands-Hommes. Contens des Louanges qu'ils méritent, ils ne vont point les mandier. Ils en ſont d'autant plus louables, que, ſi la Vanité eſt pardonnable, c'eſt dans un Homme qui mérite des Eloges auſſi éclatans que ceux qui conviennent à bien des Savans.

On accorde tous les jours des Honneurs à un Fat noble, Fils d'un Fat noble, Petit-Fils d'un Fat noble: &, parce qu'un Homme compte une longue Suite d'Aïeux ignorans & ridicules, dont il ſuit parfaitement l'Exemple, il a le Droit d'être exempt d'un Nombre d'Impots, & jouït de plu-

pluſieurs Privileges qui l'élevent au-deſſus du reſte de ſes Concitoiens. Que m'importe à moi, qu'un Homme ait eu un de ſes Peres Capitaine d'une Compagnie de Chevaux dès le Tems des Croiſades? Quoi! Je ſerai obligé d'honorer un Imbecille, parce qu'un de ſes Aieux aura été aſſommé par un Sarraſin, ou parce qu'il aura fait le Voiage d'Outremer? Et je verrai avec indifference un Homme utile au Monde entier, dont les preceptes Moraux forment les Mœurs des Peuples, dont les Découvertes Mathématiques enrichiſſent les Nations, & dont la Science tranſmet à la Poſtérité la plus reculée l'Hiſtoire de notre Siécle, ou celle des Tems paſſez? Il faut être fou, ou auſſi imbécille que celui qu'on honore, pour préférer la chimérique Nobleſſe à la Science & à la Vertu.

Les Hommes ſont bien revenus de cette Soumiſſion ſervile, qu'ils avoient pour de vieux Contrats. Il a été un Tems, où l'on avoit dans toute l'Europe autant de Reſpect pour les vieux Titres, que les Egiptiens en eurent autrefois pour les Crocodiles & pour les Oignons de leur Jardins *. On a ſecoué cette Servitude, & l'on a relegué cette Superſtition chés les petits Princes d'Allemagne. Dans ce Païs, tout Homme, qui pour le Malheur du Genre Humain, nait Baron, ou Seigneur de Terre, a le Droit de tourmenter

* Les Egiptiens adoroient les Crocodiles, & regardoient les Oignons comme des Divinitez; ce qui a fait dire à Juvenal, *Heureuſe Nation, qui voit croître ſes Divinitez dans les Jardins!*

quelques miſérables Païſans. Il ſe croit un des prémiers Souverains du Monde, quoique ſes Terres n'aïent pas ſouvent une Lieue d'Etendue. Son Ignorance craſſe, qui lui laiſſe ignorer ſi le Monde en a plus de deux cent, eſt la ſeule Choſe qui puiſſe excuſer ſa Vanité. On trouve communement dans bien des Pais de ces petits Tirans, qui n'ont, de la Nobleſſe que l'Ancienneté, des Mœurs que la Corruption, & de l'Homme que la Reſſemblance. Penſes-tu, mon cher Brito, qu'une Perſonne, qui ſe ſert de la Lumiére Naturelle, puiſſe préférer, à des Gens illuſtres par leur Science, recommandables par leur Candeur, ces Nobles réduits au ſeul Inſtinct? Parce qu'un Homme auroit le Droit d'ajouter à ſon Nom le Titre de Duc ou de Marquis, auroit-il celui d'en impoſer aux Gens de Bon-Sens? Il faudroit alors, que la Nobleſſe devint un Enchantement chés les Imbécilles.

La Poſtérité regle ſagement les Récompenſes dûes aux Savans, qu'elle égale aux plus grands Princes. Trois mille Ans après leur Trépas, leur Gloire n'eſt point ternie par celle des Héros les plus renommez. Homere eſt auſſi connu qu'Achille, & le Nom de Virgile auſſi fameux que celui d'Auguſte. L'habile Hiſtorien, le poëte célébre, le grand Philoſophe, conſerve un Avantage ſur le Conquérant & le Général. La Mémoire des uns ne préſente à l'Imagination, que le Souvenir de quelques Actions paſſées; mais, les Ouvrages des Savans tranſmettent & font revivre d'Age en Age leur Génie & les Connoiſ-

ſan-

ſances de leurs Auteurs. Vingt Siécles après leur Mort, ils parlent encor avec autant d'Eloquence & de Vivacité, que de leur vivant : & leur Eſprit ſe communique à tous ceux, qui liſent leurs Ecrits. L'on retrouve, de nos jours, Horace & Virgile, tels qu'ils étoient à la Cour d'Auguſte. Les Héros, qui ne ſe ſont illuſtrez que par leurs Actions, ont beaucoup moins d'Empire ſur nos Cœurs. Le ſimple Récit d'un Fait touche moins qu'une Converſation vive & animée: & c'eſt la Façon dont les bons Ecrivains agiſſent ſur notre Eſprit. J'entre dans les peines d'Ovide, lorſque je lis ſes Elégies. Je parcours la Nature pas-à-pas dans les Oeuvres d'Epicure & de Lucrece. Il me ſemble que je les entens eux-mêmes m'en développer les Secrets les plus cachés.

Les Héros doivent infiniment aux Poëtes & aux Hiſtoriens, & rarement ceux-ci leur ſont-ils redevables. Achille doit une Partie de ſa Gloire à Homere; &, s'il n'y avoit point d'Hiſtoriens, à peine ſauroit-on qu'il y ait eu un Alexandre. Ce Prince connut combien un grand Monarque, un Général habile, un fameux Conquérant, doit s'eſtimer heureux de trouver un Ecrivain célébre, qui veuille bien tranſmettre à la Poſtérité les principaux Evénémens de ſa Vie. Que de Héros, auſſi fameux qu'Achille & Uliſſe, ſont dans un Oubli éternel, pour n'avoir pas eu un Homere, qui ait éterniſé leurs Actions?

Je ne ſçai, mon cher Brito, ſi tu ſeras de mon Sentiment. Je regarde un véritable Savant,

comme un Homme deſtiné à jouër dans le Monde, & dans la Poſtérité, un Rolle ſupérieur à celui de bien de Princes & de bien de Monarques. Qui ſont ceux qui connoiſſent cette Foule de Rois, qui n'ont eu ſur leur Trône d'autre Gloire que celle d'avoir vécu dans une molle indolence, & qui n'ont ſemblé être revêtus de la Roiauté, que pour montrer qu'ils étoient incapables d'en ſoutenir le Poids? Leurs Noms ſe trouvent dans les Tables Chronologiques des Empires. Quelques Perſonnes, qui liſent l'Hiſtoire, ſavent, qu'en telle Année, il régnoit un tel Prince. Le Reſte du Monde entier, ou ignore s'il a vécu, ou ne connoit que ſon Nom. Mais, lorſqu'un Savant laiſſe à la Poſtérité ſes Ouvrages, de Siécle en Siécle il devient plus fameux: le Tems ne ſert qu'à relever ſon Mérite. On le reçoit pour Citoïen dans toutes les Nations: l'on traduit ſes Ecrits dans toutes les Langues différentes; &, du Fond du Nord, juſqu'aux Climats où le Soleil ſe leve, il eſt connu, révéré, & chéri. Les Enfans, les Gens d'un Age mûr, les Vieillards, tous connoiſſent ſes Ouvrages, en ſavent des Morceaux qu'ils ſe font un plaiſir de réciter; & les Peres de Famille comptent pour une Partie de l'Héritage qu'ils laiſſent à leurs Enfans le Recueil & l'Aſſemblage des Ecrits des Grands-Hommes. C'eſt dans ces Bibliotheques aujourd'hui ſi communes en Europe, qu'un Savant ſe voit multiplier, même de ſon vivant; il fait tranſpirer l'Eſprit & le Génie qui l'anime dans les divers Roïaumes de l'Europe; &, dans le même

me inſtant, il perſuade, il attache, il ravit le Cœur d'un Homme enfermé dans ſon Cabinet à Stockholm, & d'un autre qui vit au milieu de Paris.

Le Pouvoir, que les Ouvrages ont ſur l'Eſprit de ceux qui les liſent, produit quelquefois une Eſtime & une Vénération plus forte que ne l'inſpireroit la Perſonne des Auteurs. Je ne crois pas qu'aucun Nazaréen eut jamais voulu canoniſer Socrate, s'il l'avoit connu particuliérement lorſqu'il vivoit. Un Docteur de ces derniers Tems étoit tenté, toutes les fois qu'il liſoit la belle Mort de ce Philoſophe, de le mettre au Nombre des Bien-heureux Nazaréens. Il avoue, qu'il avoit une Peine infinie à s'empêcher de dire, *Saint Socrate, Priez pour nous* *. Combien de Nobles, de Princes, & de Généraux, vivoient du Tems de ce Grand-Homme, qui nous ſont entiérement inconnus? Combien ſont parvenus juſqu'à nous, à qui nous n'accordons, ni notre Eſtime, ni notre Attention?

Crois-moi, mon cher Brito, quelque choſe que publie l'Ignorance, l'Etude eſt le vrai Chemin pour parvenir à la poſtérité la plus reculée. C'eſt un Moïen, qui eſt offert au pauvre comme au Riche, au Roturier comme au Noble: la Vertu, l'Application, ſont les ſeuls Droits qu'on ait pour y faire plus de progrès que ſes Adverſaires. Je ris, lorſque je vois certaines Gens ſe flatter d'aller à la poſtérité, parce qu'ils vont ſe faire aſſom-

* Vix tempero quin dicam, *Sancte Socrates, ora pro nobis.* Eraſmus *in* Colloquiis.

mer ſur une Brèche. Il n'eſt point de petit Gentilhomme de Campagne, qui, devenu Lieutenant d'Infanterie, ne ſe flatte de tranſmettre ſon Nom aux Races futures. Il croit, que l'Univers s'occupera un jour à ſavoir, ſi le Chevalier de Figeac, Cognac, Reignac, &c. mourut dans ſon Village, ou dans une Tranchée. Perſonne n'a mieux défini que Racine ces Honneurs ſubalternes de la Guerre, & l'Etat de ſimple Officier. Agrippine, parlant à Burrhus, lui reproche ſon Ingratitude. *Vous*, lui dit-elle, *que j'ai pû laiſſer vieillir*,

Dans les Honneurs obſcurs de quelque Légion.

L'idée, que la plûpart des François ont de croire, que la poſtérité s'entretiendra de toutes leurs Actions; & le préjugé, dans lequel ſont les plus petits Gentilhommes, qui penſent être faits pour attirer ſur eux les Regards de toute l'Europe, ſont des Moïens, dont l'Etat ſe ſert avantageuſement: & l'on trouve toujours des Gens prêts d'affronter les périls, la Faim, la Fatigue, par la ſeule Eſpérance de s'élever au-deſſus du Vulgaire. Pour un qui réüſſit dans ſes projets, trente-mille meurent dans *les Honneurs obſcurs des Légions*. Mais, c'eſt aſſez que l'Exemple d'un ſeul, pour encourager & animer tous les autres.

Le Chevalier de Maiſin, dont je t'ai ſouvent parlé, m'a raconté un plaiſant Trait d'un Gentilhomme Campagnard, qui avoit paſſé les prémiéres Années de ſa Vie au Service. Enfin, rebuté par les Bleſſures, les Travaux, & le peu d'Eſ-

pé-

pérance qu'il voïoit à ſon Avancement, il ſe retira dans ſon Village, pour y finir ſes Jours tranquillement. Il conſervoit cependant dans ſa Retraite l'Humeur guerriere & militaire. Il entretenoit perpétuellement ſon Curé & ſes Païſans de ſes Exploits paſſez, & même de ceux qu'il eut faits, s'il eut continué de ſervir. Il tomba malade; &, étant réduit à l'Extrémité, le Curé lui propoſa d'éxécuter certaine Cérémonie, qu'on obſerve chés les Nazaréens, lorſqu'on eſt aux Portes du Trépas, qu'ils croient très eſſentielle, & qui conſiſte dans certaine Huile avec laquelle un Prêtre frotte les principaux Membres du Malade. L'Officier conſentit à tout: & comme le Curé alloit faire ſes Fonctions, *Monſieur*, lui dit-il, *puiſque je ſuis aſſez malheureux de mourir dans mon Lit, après avoir échapé de dix Batailles & de vingt Siéges, adouciſſez s'il vous plait ma Peine, & ne me ſoumettez point à la Cérémonie des Bourgeois. Changez-y de grace quelque choſe; & ſi, pour être ſauvé, il faut abſolument que je ſois frotté, je crois que de l'Eau-de-Vie melée avec de la Poudre-à-Canon, feroit un Onguent, qui conviendroit mieux que de l'Huile à mon Etat de Militaire, & à ma Condition de Noble.*

Porte-toi bien, mon cher Brito: & ſonge à vivre heureux & content.

De Paris, ce....

LETTRE QUARANTE-CINQUIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE ſuis arrivé à Veniſe depuis ſix Jours, & je n'avois point encor vû de Ville qui eût offert à mes Yeux un Spectacle auſſi charmant. C'eſt une choſe à laquelle on s'accoutume difficilement, que de voir ſans étonnement une Ville bâtie au milieu de la Mer, & comme conſtruite ſur l'Eau. Toutes les Rues de Veniſe ſont coupées par des Canaux; & l'on peut aller par-tout dans des Gandoles, qui ſont de petits Bateaux couverts, qui tiennent lieu à Veniſe de Caroſſe & de l'Equipage.

Le Gouvernement de cette République eſt Ariſtocratique: le Sénat à la Tête duquel préſide le Doge, regle & gouverne les Affaires. C'eſt lui ſeul, qui peut décider de la Paix, de la Guerre, des Impots, &c. On croiroit, lorſqu'on voit la grave Fierté du Doge, la Magnificence de ſes Habits, la Splendeur de ſon Palais, qu'il eſt le véritable Souverain de Veniſe. Mais, ce n'eſt qu'un Fantôme, qui repréſente l'Autorité du Sénat, & qui ſouvent a moins de Crédit qu'un autre Noble. Il n'a que ſa Voix comme un ſimple Sénateur. Sa Souveraineté imaginaire lui donne le Droit d'aller dans toutes les Cours de Judicature, & les Tri-

Tribunaux Publics : il peut y donner ſon Jugement dans les Affaires douteuſes ; mais, tout autre Sénateur eſt en Droit de s'oppoſer à ſon Opinion. Les Nobles Vénitiens ſont graves, fiers, infatuez de la Grandeur de leur Rang, & les Eſclaves de leurs Dignitez. Ils ne peuvent avoir aucun Commerce avec les Ambaſſadeurs, ni avec les Gens qui leur ſont attachés, & très peu avec les Etrangers d'un certain Rang. La Politique défend ces Liaiſons. Ce ſeroit ſe rendre ſuſpect, que d'agir différemment, & fournir une Raiſon eſſentielle pour être éloigné des Charges. Les Nobles ſont diſtingués en trois Claſſes. La prémiere, dans ſon Inſtitution, ne contenoit que douze Familles, qu'on appelle Electorales ; mais, on y en ajouta peu après quatre, & dans les ſuites encor huit. La ſeconde Claſſe renferme tous les Nobles, dont les Noms ſont écrits dans le Livre d'Or. Et la troiſieme comprend ceux, dont les Familles ont été annoblies dans les Beſoins de la République, moïennant cent mille Ducats. Ces derniers Nobles ne ſont point emploïés dans les grandes Charges. Ils jouent à Veniſe à peu près le Rolle des Gens d'Affaires en France & en Piémont, qui ont acheté le Droit d'oublier leur Pere & leurs anciens Parens, par l'Achat d'une Feuille de Parchemin. Ces nouveaux Nobles n'ont pas moins de Fierté que les anciens : ils ſe conſiderent comme égaux aux plus grands Princes, & veulent que tout ce qui reſpire dans leur Païs, ait pour eux une Déférence

& un Reſpect qui tienne de la Servitude. Un François, ſe promenant dans la Place de St. Marc, heurta par mégarde un Noble Vénitien, qui l'arrêtant gravement par le Bras, lui pria de lui apprendre quelle Bête il croïoit la plus lourde & la plus peſante. Le François, étonné d'une pareille Queſtion, & ne ſachant pourquoi ce Vénitien s'adreſſoit à lui plûtôt qu'à un autre pour s'éclaircir de ce qu'il vouloit ſavoir, reſta quelque tems ſans répondre. Mais, le Vénitien, ſans rien perdre de ſa Gravité, lui aïant redemandé la même Choſe, le François, répondit bonnement, qu'il croïoit que la Bête la plus lourde étoit un Eléphant. „ Hé bien, dit fiérement le Vénitien, „ apprenez, Monſieur, „ l'Eléphant, qu'on ne heurte point un Noble „ Vénitien : „ *Impara, Signor Elephante, che non s' impegne un Nobile Venetiano.* Un autre Noble, ſe trouvant dans une Rue étroite, & la longue Epée d'un Eſpagnol qui le précédoit l'empêchant de paſſer, il lui demanda avec beaucoup de Sang-froid, s'il falloit paſſer deſſous ou deſſus : *Signor, ſi cavalca, o ſi paſſer ſotto ?* Il ſeroit dangereux de vouloir répondre à ces Plaiſanteries, qui tiennent de l'Invective : & quiconque manqueroit à Veniſe de Reſpect à un Noble, ſe feroit une Affaire dont il auroit peine à ſortir.

La Médiſance prétend, que, dans les principales Familles, un ſeul Frere ſe marie pour tous les autres. Je crois que cette Coutume eſt moins commune qu'on ne l'aſſûre ; mais, je

ne

ne penſe pas qu'elle ſoit totalement hors d'Uſage. L'Humeur des Vénitiens, & leur Vanité, peut occaſionner une Conduite auſſi blamable. Si, dans une Maiſon nombreuſe, chaque Frere ſe marioit, le grand Nombre d'Enfans qui ſurviendroit appauvriroit bientôt les Familles les plus riches: & cette Grandeur, dont les Nobles ſont idolâtres, n'étant plus ſoutenue par les Richeſſes, languiroit à la ſeconde Génération, & s'évanouïroit preſque à la troiſieme. Car, il en eſt à Veniſe comme ailleurs: un Noble pauvre eſt beaucoup moins conſidéré qu'un Noble riche. La Dévotion n'eſt point un Obſtacle au Deſſein des Vénitiens; & l'on peut aſſûrer, que ſi les Freres, dans bien des Familles, n'avoient que cette Barriere à forcer pour joüir du Privilege de n'avoir que la même Femme, ces Liens deviendroient bientôt publics. Les Vénitiens croïent médiocrement en Dieu, fort peu au Pape, & beaucoup à St. Marc. Ce Saint eſt le Patron & le Protecteur de leur Ville, depuis que ſon Corps y fut tranſporté d'Alexandrie. Avant lui, c'étoit Saint Théodore: mais, la Vanité des Vénitiens ne s'accommodoit pas d'un Saint ordinaire, & qui n'étoit bon que dans les Commencemens d'une petite République. Ils voulurent donc avoir un nouveau Patron, qui répondit à leur Fortune: ils choiſirent un Saint de la prémiere Claſſe; & ils reformérent leur ancien Protecteur. Ils ont bâti, à l'Honneur du nouveau, un Temple, qu'on peut regarder comme un des plus beaux

beaux Morceaux de l'Europe. Il eſt rempli de Richeſſes immenſes, & a des Revenus exceſſifs. On appelle Procurateurs de St. Marc les Nobles qui ſont chargés de la Diſtribution de ces Biens, dont une Partie eſt emploiée à ſecourir les Pauvres. Ces Procurateurs ont le Droit de porter la Robe Ducale. C'eſt une eſpece de Simarre, dont les Manches ſont trainantes juſqu'à terre.

Toute la grande Vénération des Vénitiens pour St. Marc ne les rend pas meilleurs Nazaréens. Les Principaux même font Gloire d'avoir fort peu de Religion. Un Ambaſſadeur de la République, envoié au Roi de Sardaigne, avoit été prié par un Evêque de parler à quelques Piémontois qui auroient des Relations à Geneve, pour tâcher de rappeller à la Communion Romaine un de ſes Neveux qui l'avoit abandonnée, & s'étoit retiré dans cette Ville. L'Ambaſſadeur, étant arrivé à Turin, ſe preſſa peu d'éxécuter la Commiſſion de l'Evêque. Mais, le Haſard aiant fait, qu'il ſe trouvât un jour avec des Envoiés de la Ville de Geneve, il ſe reſſouvint de ſa Priére, & leur demanda, s'ils ne connoiſſoient point un certain Réfugié qu'il leur nomma. Les Genevois aiant dit beaucoup de bien de lui: *Je ſuis charmé*, répondit L'Ambaſſadeur, *qu'il ſoit tel que vous me le dépeignez. Son Oncle, l'Evêque d'Aquapendente, m'avoit prié de tâcher de le diſſuader du Parti qu'il avoit pris: & je m'étonne d'autant plus qu'il m'ait chargé de ſa Converſion, que de pareilles Commiſſions ne ſe donnent guére à des Vénitiens.*

La

La Liberté, de laquelle on jouït dans cette Ville, y a ſouvent attiré de Grands-Hommes, qui y ont cherché un Azile contre la Bigotterie des autres Italiens. Pierre Aretin, natif d'Arezzo en Toſcane, & ſi fameux par ſes Ouvrages Satiriques & par pluſieurs autres, vint s'établir à Veniſe dans le Commencement du XVI. Siécle, pour y joüir du Privilege d'écrire librement. Les Pontifes Nazaréens condamnérent ſes Ecrits, & ſur-tout ſes *Dialogues*, ſes *Lettres*, & ſes *Raiſonnemens*. Cela n'empécha pas, qu'on ne les imprimât publiquement à Veniſe, dans le tems même de leur Condamnation, & qu'on n'en fit dans la ſuite pluſieurs autres Editions, ſous les Yeux des Magiſtrats.

Les Vénitiens, en général, ne ſont, ni auſſi vifs, ni auſſi inventifs, que certains Peuples d'Italie. Les Réflexions, qu'ils font ſur les Choſes qu'ils veulent entreprendre, occaſionnent leur Lenteur. Ils éxaminent mûrement une Affaire avant que de la commencer: auſſi la conduiſent ils preſque toujours heureuſement à ſa Fin. Ils ſont magnifiques, artificieux, & fort diſcrets. Leurs Femmes ſont fieres & inſolentes; &, ſi elles ont des Vertus, rarement la Chaſteté eſt-elle du Nombre. Les Dames penſent à Veniſe d'une Maniere aſſez tendre, & leur Sageſſe ne reſiſte pas à l'Occaſion. Les Bourgeoiſes imitent leur Exemple. Quant aux Femmes des Artiſans & du bas Peuple, la Galanterie chés elles eſt un Commerce public, qui a ſes Regles & ſes Maximes. De dix Filles qui s'a-

s'abandonnent, il y en a neuf dont les Meres & les Tantes font elles-mêmes le Marché, & conviennent long-tems d'avance du Prix de leur Virginité, pour les livrer, dès qu'elles auront atteint un certain Age, moïennant cent ou deux cent Ducats : *afin*, diſent-elles, *d'avoir de quoi les marier*. Une Mere, qui avoit fait Marché avec un Gentilhomme Etranger à deux cent Ducats pour ſa Fille, voïant qu'il différoit toujours, ſous le Prétexte qu'elle n'étoit point encor formée, & qu'elle n'avoit pas encor aſſez de Gorge ; ennuiée de toutes ſes Longueurs, alla le trouver un jour chés lui, pour ſavoir ſa derniere Réſolution. *Il faut, Monſieur*, lui dit-elle, *avoir la Bonté de vous réſoudre bientôt ; car, le Révérend Pere Prédicateur d'un des prémiers Couvens de Veniſe*, qu'elle nomma, *eſt entré en Marché, & a déja fait une Offre très raiſonnable*. Le Gentilhomme étranger, qui peut-être étoit bien aiſe de ſe débaraſſer de ſa Promeſſe, & qui regrettoit les deux cent Ducats qu'il alloit donner, conſentit que le Révérend Pere Prédicateur achevât de paſſer ſon Contrat ; qu'il finit dans les Formes, ne trouvant point le Fruit trop verd, ainſi que le Gentilhomme.

Outre ces Galanteries particulieres, il y a dans Veniſe un Nombre étonnant de Courtiſanes. Elles jouïſſent d'une pleine Liberté, & viennent ſouvent à s'aquérir une grande Conſidération parmi le Peuple. Elles vont dans les Couvens de Religieuſes voir les Sœurs de ceux

avec

avec qui elles ſont en Commerce, & en reçoivent beaucoup de Careſſes, qui ſont toujours ſuivies de quelques Préſens conſiſtant en Confitures & en *Agnus Dei*; car, les Courtiſanes de Veniſe ſont auſſi nombreuſes & auſſi dévotes que celles de Rome. Elles jeunent le Samedi: elles ont beaucoup de Reſpect pour quelque Sainte, ſous la Protection de qui elles ſe mettent; & elles font leur Métier très pieuſement. Il n'eſt rien de ſi amuſant pour un Philoſophe, ou pour tout Homme qui met en uſage ſa Raiſon, que de faire un Tour de Promenade ſur les neuf Heures du Soir à Rome dans la Rue de la Serene. On y voit deux cent Femmes aſſiſes ſur les Portes de leurs Maiſons, qui attendent tranquilement la Bonne-Fortune. Lorſqu'il plait à quelqu'un d'acheter un Repentir éternel, il choiſit parmi toutes ces Beautez celle à qui il veut donner le Mouchoir, &, nouveau Sultan, elle le conduit dans ſon Apartement. Les Chambres de ces Prétreſſes de Venus ſont toutes faites à peu près de même: elles ſont à rés de Chauſſée, & de plein pied à la Rue. Un Lit garni de Rideaux blancs, une Table, trois Chaiſes de Bois, une Image de quelque *Madona*, devant laquelle brule une Lampe, qui ſert auſſi à éclairer la Chambre en compoſent tout l'Ameublement. Avant de pouſſer les choſes juſques à certain Pont, on tire un Rideau devant l'Image de la *Madona*, pour qu'elle n'aperçoive rien de ce qui ſe paſſe; &, lorſque tout eſt fini, on découvre le Tableau. Il eſt ainſi couvert,

&

& découvert, dix fois dans un Jour, ſi la Maitreſſe de la Maiſon a dix Galanteries différentes. Juſqu'où ne vont point les Préjugés, mon cher Monceca; & avec quels Deſordres ne croit-on pas pouvoir accommoder la Religion!

Porte-toi bien, & vis content & heureux.

De Veniſe, ce....

LETTRE QUARANTE-SIXIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

J'AI couru, mon cher Brito, un des plus grands Dangers que j'eſſuierai de ma Vie. J'ai penſé devenir amoureux, & amoureux d'une jeune Perſonne, aimable mais volage, ſpirituelle mais capricieuſe, engageante mais fiere & hautaine. Conſidere dans quel Etat j'aurois été réduit, ſi j'avois été deſtiné à être l'Eſclave de cette dangereuſe Beauté. Un Cœur comme le mien ne ſauroit s'accommoder de la Façon d'aimer d'une Pariſienne. Accoutumé à la Sincérité & au Naturel de nos Grecques, je ne pourrois ſouffrir la Coqueterie & le Manege des Françoiſes. Il faut être né dans leur Païs, pour s'accommoder à des Manieres auſſi extraordinaires. En général, les Nazaréens croïent aimer, & n'aiment point. J'oſerois ſoutenir, qu'en France, qu'en Italie, qu'en Allemagne, qu'en Angleterre, & même qu'en Eſpagne, on ne connoit point le véritable Amour.

Cette

Cette Paſſion n'eſt connue que dans l'Aſie: c'eſt là où elle regne délicatement, & où elle ſemble s'accorder avec la Raiſon.

Je ne ſçai ſi tu as jamais réfléchi ſur les différens Caractères des Nazaréens amoureux.

Le François fait le paſſionné beaucoup plus qu'il ne l'eſt. Coquet de ſon Tempérament; léger, volage, étourdi de ſa Nature; il danſe, il ſaute, il ſifle, il chante, il folatre, auprès de ſa Maîtreſſe. Si elle l'écoute favorablement, il la quite bientôt. Si elle eſt cruelle, il s'en conſole: un Couplet de Chanſon contre la Belle le récompenſe de ſes Peines perdues; & il va jouer auprès de la prémiere Femme le Rolle qu'il faiſoit auprès de ſon Inſenſible. Rien ne peut fixer ſon Inconſtance: ſon Amour s'éteint par la Jouïſſance, & ſe rebute par les Rigueurs.

L'Italien, ferme dans ſes Projets, ſtable dans ſes Réſolutions, attaque un Cœur, comme un Général d'Armée une Place: il diſpoſe ſes Bateries, ſe munit de tous les Secours de l'Art, tâche de bloquer la Maiſon de la Belle, & d'en empêcher l'Entrée à ſes Competiteurs; il entretient des Correſpondances Secretes dans la Place, met dans ſes Intérêts la Femme de Chambre, ou quelque autre Domeſtique. S'il réüſſit dans ſon Attaque, il enferme ſa Maîtreſſe pour le reſte de ſa Vie; &, pour Prix de ſa Tendreſſe, il lui ravit la Liberté. S'il eſt forcé de lever le Siege, il ſe venge ſur ſes Rivaux, qu'il tache de faire empoiſonner; & ſur l'Objet de ſon Amour, qui de-

vient celui de ſa Haine, & qu'il perd de ſa Réputation par les plus noires Calomnies.

L'anglois n'aime que par Fierté: il ſe croit trop parfait, pour penſer avoir quelque Obligation du Gout qu'on a pour lui. S'il eſt aimé, il ſe figure qu'il le mérite: s'il ne l'eſt pas, il s'en conſole aiſément par l'Eſpoir qu'il a de trouver aſſez d'autres Femmes ſenſibles. Il meſure ſa Fortune à ſes Richeſſes, & juge d'un Cœur par les Guinées qui lui coute.

L'Allemand, flegmatique, eſt difficile à émouvoir. Son Tempérament lent, froid, circonſpect, & penſif, le rend peu propre à devenir ſenſible. Il n'aime guére, que lorſqu'il eſt égaïé par les Faveurs de Bacchus. Sa Paſſion nait avec le Vin, & s'évapore avec ſes Fumées. Si quelque-fois il force ſon Naturel, il revient bientôt à ſon prémier Flegme; & l'Amour, chés les Allemands, eſt pétri des Glaçons du Nord.

L'Eſpagnol orgueilleux ſe figure d'aimer à la Fureur. Il s'agite, il ſe tourmente, il ſoupire, le Jour dans les Egliſes, & la Nuit ſous les Fenêtres de ſa Maîtreſſe. Il y joue de la Guitarre pendant le Carnaval, & s'y fouëtte pieuſement le Carême *. Tout ſert à ſon Amour. Il intéreſſe les Saints dans ſes Affaires, & fait chanter des Oraiſons à St. François & à St. Antoine, pour les

* C'eſt la Coutume en Eſpagne de faire des Proceſſions la Nuit, pendant la Semaine Sainte. Il y a beaucoup de Gens, qui ſe fouëttent par Pénitence dans les Rues; &, lorſqu'ils arrivent ſous les Fenêtres de leurs Maitreſſes, ils y font Station, & s'y donnent une Centaine de coups de Diſcipline à ſon Honneur & Gloire.

les engager à fléchir ſa Maîtreſſe. S'il n'a aucun Secours du Ciel, il a recours aux Enfers: il conſulte les Devins, les Sorciers, & les Magiciennes; & l'Amour bannit de chés lui la Crainte de l'Inquiſition. Eſt-il heureux? Il oublie ſes Peines, ſes Soins, & qui plus eſt ſa Tendreſſe. Il poignarde ſouvent la Perſonne qu'il adoroit: mais, la Vanité a plus de part à ſon Crime, que la Jalouſie.

En Aſie, l'Amour eſt une Paſſion douce, ſtable, qui ne rend point les Cœurs furieux, mais qui les agite d'un Trouble aimable. On n'y achete point par des Soins fatigans & pénibles les Faveurs d'une Belle, mais auſſi ne s'en dégoute-t-on pas dès qu'on les a obtenues. On y fait moins de Folies pour les Femmes qu'en France, mais on les y aime plus véritablement.

Dans les Païs Nazaréens, les Hommes ſont la Cauſe principale d'une partie des Défauts du Beau-Sexe. Ce ſont eux, qui lui donnent des Exemples journaliers de Caprice, d'Inconſtance, de Perfidie, & de Mauvaiſe-Foi. Une Femme, qui voit ſon Epoux commettre un Adultere, & regarder ce Crime comme une Galanterie, croit être en droit de penſer de même. Une jeune Perſonne, que ſon Amant abandonne, après mille Sermens réitérez, après les Promeſſes les plus ſolemnelles, ſe figure que le Parjure & l'Infidélité ſont des Fautes bien légeres, puiſque la Réputation de ſon Amant n'en eſt point flétrie.

Je tremble, mon cher Brito, quand je penſe au péril que j'ai couru. J'étois ſur le Bord du

Précipice. Je ſentois déja dans mon Cœur ces Mouvemens, dont les Suites ſont ſi pernicieuſes dans ce Païs. Mes Yeux parcouroient avec plaiſir les Traits enchanteurs de la belle perſonne à qui je rendois un Hommage ſecret. J'étois prêt en un mot à baiſer ma chaine, lorſque la Réflexion m'a garanti des Maux où j'allois me plonger. J'ai ſongé à quelles inquiétudes j'allois me livrer: & faiſant un Effort ſur moi-même, j'ai ceſſé de voir ma charmante Enchantereſſe; & l'Abſence a entiérement rappellé ma Raiſon. Ce n'eſt pas que je veuille me faire une Gloire d'être inſenſible. Il n'eſt perſonne, qui une fois en ſa vie, n'ait ſenti les Traits de l'Amour. Mais, s'il faut que j'aime, je veux que ma Paſſion, loin d'être un Supplice pour moi, ne ſerve qu'à mon bonheur.

Je me ris de ces Philoſophes, qui ſe font un vain Mérite d'avoir toujours été inſenſibles. J'aimerois autant, qu'un Homme ſe vantat d'avoir toujours été ſtupide: car, enfin, mon cher Brito, la Tendreſſe pour le Beau-Sexe eſt le plus noble préſent que nous aïons reçu du Ciel. C'eſt la Délicateſſe dans les Sentimens, qui nous diſtingue du reſte des Animaux: c'eſt à l'Ardeur de plaire, que l'on doit les plus belles Connoiſſances. La Sculpture & le Deſſein ont été inventez par une ingénieuſe Amante. On prétend, que l'Amour fut le prémier qui donna l'Idée de l'Ecriture. Si nous éxaminons les Evénemens les plus conſidérables, nous trouverons qu'ils prennent leur Source dans la Tendreſſe. L'Eu-

rope

tope eſt redevable à cette Paſſion de la plûpart de ſes Amuſemens: tous les Plaiſirs n'ont été inventez, que pour plaire au Beau-Sexe. *Le vulgaire fait ſa Cour à une Belle, en la régalant de vin, de Confitures, & de Friandiſes. Le Noble & le Riche la divertit par les Comédies, les Maſcarades, les Balets, les Promenades, & les Parties de Campagne.* Sans l'Amour, tout languiroit dans la Nature: il eſt l'Ame du Monde, & l'Harmonie de l'Univers. Le Ciel donna à l'Homme, en le créant, le Penchant qui l'entraine vers les Femmes; & la Tendreſſe, que nous avons pour elles, eſt un Preſent de la Divinité. Nous ne devons point rougir d'être ſenſibles. Nous ſuivons les Impreſſions naturelles, qui n'ont rien de criminel, qu'autant que nous les corrompons par nos Vices & par nos Débauches.

Il ſemble que les Nazaréens ne puiſſent aimer que des Femmes, qu'ils ne ſauroient deſirer ſans Crime. Les François, ſur-tout, ſoutiennent, que l'Himen & la Jouïſſance ſont le Tombeau de l'Amour: & cette Paſſion ne leur paroit aimable, qu'autant qu'elle eſt criminelle. On raconte à ce Sujet une plaiſante Hiſtoire, dont je ne te garantirois pas la vérité, quoiqu'un Hiſtorien de grande Autorité *, l'ait inſérée dans ſes Ecrits. On dit donc communement en France parmi les Débauchés, que ce fut à deux ou trois courtiſanes, qu'on fut redevable de la Fin des Guerres Civiles, qui agitérent la France, & pen-

* Mezerai.

ſérent la détruire entiérement, au commencement du Regne de Henri IV. Le Duc de Maïenne, Chef de la Ligue contre ce Monarque, étoit d'un Tempérament lent & tardif, qui favoriſoit beaucoup les Entrepriſes hardies de ſon Ennemi. Dans le plus fort de ſa Rebellion, s'étant malheureuſement pour lui laiſſé entrainer à l'Hôtel de Carnavalet, avec quatre ou cinq de ſes Amis, *il y fit une Débauche avec des Femmes de Joie, & s'y accommoda ſi bien, qu'il eut beſoin de garder la Chambre pluſieurs Jours* †. Mais, la Situation des Affaires de ſon Parti ne lui permettant de prendre que *des Remedes palliatifs, le Venin demeura toujours enfermé au dedans, & le rendit encor plus peſant, plus morne, & plus chagrin; & engourdit en ſa Perſonne la Vigueur de ſon Parti.* En effet, ce Duc, peu de Tems après cette Avanture, las & fatigué des Peines de la Guerre, commença à prêter l'Oreille à des Propoſitions de Paix.

Si l'Avanture du Duc de Maïenne fut arrivée à Henri IV, les Hiſtoriens Papiſtes de ſon Tems, grands Amateurs des Prodiges, n'euſſent pas manqué de tranſmettre à la poſtérité le Miracle des trois Courtiſanes opéré en Faveur de la Ligue. Mais, comme cet Accident regardoit le Chef de la Sainte Union, ils l'ont laiſſé dans un profond oubli.

Cette hiſtoire eſt une Preuve aſſez évidente de l'Incontinence & de la débauche des Nazaréens. Ils condamnent la Pluralité des Femmes chés les Turs pendant qu'ils ruinent leur San-

† Mezerai, Abrégé Chronol, *Année* 1589.

Santé, & ſe perdent, avec des courtiſannes. Ils les appellent *des Créatures faites pour adoucir les Peines & les Soucis de la vie Humaine.* Tous les Gens riches en ont à leurs Gages. Les plus heureuſes ſont celles qui apartiennent à des Fermiers-Généraux, ou à des Gens d'Affaires. Elles tirent d'eux des Sommes conſiderables, & reçoivent ainſi une partie du Sang du Peuple, de la Veuve, & de l'Orphelin. Celles, qui n'ont que des Seigneurs pour Amans, mangent ordinairement ce qu'elles amaſſent: elles font bonne-chere pendant vingt Ans, ont un bon Equipage, & pluſieurs Domeſtiques. Quand elles commencent à vieillir, elles ſe trouvent auſſi pauvres qu'elles étoient auparavant: tout leur Gain s'en eſt allé en Habits, en dentelles, en Vin de Champagne, & en Rubans. Celles, qui ont de riches Eccléſiaſtiques pour Amans, ont un peu plus de Reſſources. Elles vivottent toujours à l'Abri de l'Autel, lors même qu'elles ſont réformées & caſſées aux Gages.

Porte-toi bien, mon cher Brito. Puiſſe-tu proſpérer dans tes Affaires, & épouſer une Femme chaſte & fidelle, qui ſoit la Gloire d'Iſraël, & de laquelle ſorte cette Lampe qui doit illuminer les Nations.

De Paris, ce. . . .

LETTRE QUARANTE-SEPTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Rabbin de Conſtantinople.*

J'Attens avec impatience le moment où je recevrai de tes Nouvelles; & juſqu'alors, je ſerai toujours dans l'Inquiétude. Je ne puis t'envoier les Livres qui viennent de Hollande, que lorſque tu ſeras arrivé en Egipte; & je ne les aurai point à Paris de ſix Semaines. J'eſpere, par les Lettres que j'ai reçues de Moïſe Rodrigo, que tu auras lieu d'être content. Il m'écrit, qu'il s'eſt appliqué à choiſir tout ce qu'il a trouvé de meilleur en Hiſtoire. Je regarde comme des Tréſors ineſtimables les bons Livres dans ce Genre: leur Rareté augmente leur Prix; & dix Siécles produiſent à peine quatre ou cinq Hiſtoriens qui approchent de la Perfection.

Je t'ai écrit dans quelques-unes de mes Lettres combien les Commencemens de l'Hiſtoire étoient obſcurs, & quelle Peine on avoit à démêler la Vérité dans ces Tems éloignés. Lorſqu'on approche de ceux qui ſont plus près de nous, on trouve un autre Embarras, qui n'eſt pas moins conſidérable. Le trop grand Nombre d'Hiſtoriens, le peu de Connoiſſance & de Capacité de la plûpart d'entre eux, jettent l'Eſ-

prit

prit dans la Confuſion, & nuiſent beaucoup à la Préciſion & à la Vérité qu'on doit chercher dans l'Arangement des Faits dont on veut faire comme un Recueil dans ſon Entendement, pour s'en ſervir dans l'occaſion par le Secours de la Mémoire. L'Amas indigeſte de mille Choſes inutiles, dont les Hiſtoriens rempliſſent leurs Ouvrages, enerve l'Eſprit du Lecteur; & la Quantité de Faits, ou faux, ou de peu d'Utilité, emporte l'Attention qu'on ne devroit donner qu'à ceux qui ſont aſſez importans pour devoir nous occuper.

Les anciens Hiſtoriens Grecs & Latins, qui nous reſtent aujourd'hui, ont été épurez par le Tems. Quand je dis *épurez*, je n'entens point parler de leurs Ouvrages, dont on eſt très malheureux d'avoir perdu des Morceaux conſidérables. Mais, je veux dire, qu'ils ſont les ſeuls qui ſoient parvenus juſqu'à nous, qui n'aient point ſubi le Trépas, & ne ſoient point tombez dans l'Oubli où ſont demeurez beaucoup d'Ecrivains médiocres qu'il devoit y avoir dans leur Tems. Car, tous les Siécles ont fourmillé en mauvais Auteurs, de qui les Ecrits n'ont jamais paſſé à la Poſtérité. Auſſi voïons-nous, que les Ouvrages, qui nous reſtent aujourd'hui, ſont les mêmes qu'on eſtimoit audeſſus de tous les autres dans Athenes & dans l'ancienne Rome.

La Raiſon de la Conſervation d'un bon Livre, préférablement à un médiocre ou à un mauvais, eſt ſi ſenſible, qu'elle n'a pas beſoin d'être prou-

vée par de grands Argumens. On conſerve ce qui eſt précieux, avec autant de Précaution, qu'on on prend peu à garder ce qu'on meſeſtime. Les Hiſtoriens Grecs & Romains, qui nous reſtent aujourd'hui, ſont de précieux Dépots, que vint Siécles nous ont tranſmis, pour le remettre avec autant de ſoin à notre plus reculée Poſtérité.

Dans mille Ans d'ici, nos Neveux n'auront que les meilleurs de nos Hiſtoriens. Ils ſeront délivrez de tous les mauvais, dont les Vers, la Pouſſiere, & les Beurieres, auront vengé l'Univers. L'Illuſtre de Thou parviendra juſqu'aux Tems les plus éloignés. Mezerai, & quelques autres Hiſtoriens, quoique moins parfaits que ce prémier, ſeront auſſi eſtimez par la Poſtérité. Mais, combien d'Ecrivains périront ſucceſſivement les uns après les autres? Combien en eſt-il déja, qui, triſtes Avortons, ſont morts dès leur Naiſſance? Combien ont été étouffez dans le Berceau? Eh! qui connoit aujourd'hui cent Livres, compoſez ſeulement depuis environ vint Ans? Quel eſt le Mortel, qui, ſoigneux de conſerver le Bon-Gout, & de ne point remplir ſon Eſprit de Fadaiſes dites avec Emphaſe, & amplifiées de pluſieurs *Riens inutiles*, ôſe lire la prétendue *Hiſtoire des ſept Sages* par Larrey, augmentée par un autre Auteur de Remarques encore plus mauvaiſes que le Corps de l'Ouvrage, & qui n'ont que le ſeul Mérite d'être auſſi courtes qu'inutiles? L'*Hiſtoire de Louis*

Louis XIV, & celle *de Guillaume III* *, écrites par le même Auteur, ſont auſſi parvenues à leur Fin. Nos Neveux n'auront point le pénible Soin de chercher à accorder avec lui-même cet Ecrivain, qui fait alternativement de ces deux Monarques deux Héros & deux Princes fort médiocres. Dans l'*Hiſtoire de Louis XIV*, Guillaume III. eſt un Homme très ordinaire: &, dans l'*Hiſtoire de Guillaume III*, Louis XIV. devient un Héros dont le Mérite s'éclipſe ſi fort, qu'on ne le reconnoit plus. Nos Neveux, dis-je, s'inſtruiront des Actions de ces Monarques, qui furent réellement de Grands Hommes, dans les Ouvrages de quelque bon Ecrivain, qui gardera la Décence dûe à l'Hiſtoire, & le Reſpect qu'éxige la Vérité.

Je ne te ferai point, mon cher Iſaac, un Détail de tous les Livres qu'on voit naitre & mourir journellement, du Nombre deſquels ſont eeux-ci. *Hiſtoire des Négotiations de la Paix de Nimegue*, Ouvrage fade par le Stile, mal digéré, ſans Ordre & ſans Conduite, tiſſu de Réfléxions de la Politique la plus commune, & de Faits les plus rebattus. *Etat préſent des Provinces-Unies*, triſte Avorton, Enfant informe, qui ne doit ſa Naiſſance précipitée, qu'à l'Envie qu'eut ſon Auteur d'en prévenir un autre qui travailloit ſur le même Sujet. *Hiſtoire de Pologne ſous le Regne d'Auguſte II*, Ramas inſipide de Gazettes, augmenté & groſſi d'une ennuiante Compilation de Piéces; Ouvrage, dont

* *Dans* l'Hiſtoire d'Angleterre.

dont le Stile bas & rampant convient au peu d'Ordre & d'Exactitude que l'Auteur a obſervé dans l'Arangement des Faits.

Il eſt un Nombre d'autres Livres de cette Eſpece, qui ne font guerre de Mal dans la Littérature & dans les Sciences, par le peu de Débit qu'on en fait: mais, il n'en eſt pas de même des Ouvrages de certains Auteurs, qui ſont très dangereux pour la Corruption du Gout, & pernicieux dans la République des Lettres. Ils paroiſſent couverts d'un beau Voile, & appuiés ſur un Fondement illuſtre, ſur lequel pourtant ils ne batiſſent rien de bon. Ces Ecrivains ſont les Continuateurs des Hiſtoires commencées par quelques Hommes illuſtres. A la faveur de ces prémiers Auteurs, ils abuſent d'abord le Public, & excroquent, pour ainſi dire, une Réputation qui ne leur eſt point due. Mais, cela ne dure pas long-tems. Lorſqu'on vient à conſidérer leurs Ouvrages avec quelque Attention, & qu'on compare ces Tomes nouveaux & haſardez aux prémiers, on les regarde bien-tôt comme des Enfants illégitimes, qui cherchent à s'honnorer du Nom d'un Pere auquel ils n'appartienent point.

Tu as lû avec plaiſir, mon cher Iſaac, l'*Hiſtoire d'Angleterre par Rapin-Thoyras.* On vient d'en donner une Continuation en Hollande; & je ſuis à même, quand je voudrai, d'en faire un Extrait Critique. Je ne puis cependant encore t'en dire mon Sentiment: car, dans le moment que j'allois commencer une Diſſertation rai-

raiſonnée ſur les prémiers & les derniers Volumes, une Dame me les a envoié demander pour les lire. Elle les garde depuis long-tems : & comme il me paroit, qu'elle trouve cet Ouvrage de ſon Gout, je crains qu'elle ne me les rende point. Si cela eſt ainſi, il faudra te paſſer de ma Diſſertation. Depuis que je ſuis en France, je ſuis devenu l'Eſclave des Volontez des Dames. La Soumiſſion pour le Beau-Sexe eſt une Maladie, qu'on ne ſauroit éviter, lorſqu'on vit dans ce Païs. D'ailleurs, mon cher Iſaac, tu as quelque Obligation à la Perſonne à qui j'ai envoié ces Livres. Elle fait beaucoup de Cas de tes Lettres; & elle eſt charmée, lorſque je lui communique celles que je reçois. Conſole-toi donc de ne point avoir la Diſſertation Critique ſur la *Continuation de l'Hiſtoire de Rapin-Thoyras.* Tu jugeras toi-même de cet Ouvrage, lorſque tu en recevras l'Exemplaire; & tu décideras ſi ces nouveaux Volumes ſont dignes des prémiers.

Le Crédit, que les bons Livres ſe ſont établi dans le Public, animeroit moins ceux qui les continuent, s'ils éxaminoient, qu'ils ſe donnent des Rivaux dangereux, auprès des quels ils ſont toujours attachés. Un Diamant médiocre paroit mauvais auprès d'un beau Brillant : il conſerve beaucoup plus de Feu, lorſqu'il eſt ſeul, & ſemble moins défectueux. La *Continuation de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Fleuri* ſeroit un fort beau Morceau, ſi elle n'étoit obſcurcie par la Beauté du premier Ouvrage. Les derniers Volumes

lumes du *Dom Quichotte* plairoient assez, s'ils n'étoient pas précédez des prémiers.

Pour continuer un Ouvrage, il faut avoir plus d'Imagination, & plus de Vivacité de Génie, que le prémier Auteur. Il n'avoit qu'à suivre naturellement ses Idées; au lieu que celui, qui travaille après lui, est forcé de s'y accommoder. Il ne peut faire usage de son Imagination qu'à demi: & il est obligé de se soumettre à celle de celui dont il continue l'Ouvrage, s'il ne veut pas qu'il paroisse fait de deux différentes Piéces, qui ont peu de Raport l'une avec l'autre.

La Quantité de médiocres & de mauvais Ecrivains forment un Obstacle à l'Avancement de l'Etude de l'Histoire. Un des prémiers Soins de ceux qui s'y appliquent doit être de choisir avec Attention les Livres dans les quels il veut puiser une éxacte Connoissance des principaux Faits. Il faut qu'il se défie des Auteurs qui ont écrit avec Partialité, de ceux qui n'ont point été à même de bien connoitre la Matiere qu'ils traitoient, & de ceux qui n'ont écrit que dans la Vûe d'un Gain sordide. S'il se borne à la Lecture des Historiens qui n'ont point été tâchés & infectez de ces Défauts, il lui restera, à la vérité, un petit Nombre d'Ecrivains à parcourir; mais, il apprendra plus dans leurs seuls Ouvrages, que dans le Ramas immense des autres, qui ne lui donneront que de fausses Idés, qui tiendront la Place qu'occuperoient celles qu'il puiseroit dans les bons Auteurs; qui, du moins,

s'ils

s'ils ne lui communiquoient qu'un certain Nombre de Faits, ne lui en fourniroient que de véritables, rangés & distribuez dans un Ordre convenable.

Apprendre l'Histoire dans un Auteur dévoué à un Parti, ce seroit vouloir s'instruire du Droit de deux Personnes qui seroient en Procès, dans le Plaidoïé de l'Avocat d'une seule Partie. S'appliquer à la Lecture d'un Historien ignorant, ou qui n'est que mèdiocrement instruit de ce qu'il écrit, le choisir pour nous conduire à la Connoissance de la Vérité des Faits dont nous cherchons d'être éclaircis, c'est donner la Préférence à un Aveugle pour nous guider dans un Chemin obscur. Fonder sa Croïance sur l'Autorité d'un Auteur gagé pour écrire, & dont toutes les Louanges sont appréciées à certain Prix, c'est chercher la Vérité dans un Panégirique.

Le fameux Gregorio Léti prétendoit, après Machiavel, qu'un Historien ne devoit avoir, ni *Religion*, ni *Patrie*. J'aimerois beaucoup mieux qu'il eût dit, qu'il ne devoit avoir, ni *Patrie*, ni *Bourse*. Car, quant à la *Religion*, outre l'Impiété qu'il y a dans ce Sentiment, elle ne force point à déguiser la Vérité. De Thou étoit Nazaréen Papiste, & est aussi estimé des Nazaréens Réformez, qu'il l'est de ceux de sa Communion. Je sçai bien, que, dans toutes les Religions, il y a un Nombre de Gens outrez, qui ne peuvent souffrir qu'on blame les Défauts de ceux qui sont de leur Croïance, & qu'on loue les Vertus de ceux qu'ils pensent être dans

dans l'Erreur. Mais, un Hiſtorien n'écrit point pour des Perſonnes pétries & nourries de Préjugés, vils Eſclaves de leur fauſſe Dévotion. Ils peuvent achever de remplir leur Eſprit de Chimeres, & les puiſer dans les Livres faits par des Moines, ou par des Prélats Italiens. Ils trouveront dans ces Ouvrages un Tiſſu d'Invectives contre des Perſonnes illuſtres, qui, pendant leur Vie, mériterent l'Eſtime de l'Univers entier.

Preſque tous les Ecrivains Nazaréens Papiſtes ſont ſujets à ſe laiſſer entrainer à leurs Paſſions, & à déchirer tous ceux qui leur ſont oppoſez, ſans reſpecter la Vérité. Ils ſe croïent autoriſés par certains de leurs anciens Docteurs, qu'ils appellent *Peres*. Ces Gens-là ſe ſont répandus en Invectives contre tous ceux qui n'étoient pas de leur Sentiment, & ne reſpectoient, ni le Rang, ni la Vertu: tout leur étoit égal. Si l'on eut ajouté Foi à leurs Ouvrages, ils auroient fait paſſer à la Poſtérité, comme un Monſtre effroiable, l'Empereur Julien, qu'ils appelloient *Apoſtat*, quoi qu'il n'eut d'autre Défaut, que d'avoir quitté leur Religion. Ce Prince fut chaſte, ſobre, juſte, & auſſi brave, & auſſi éloquent, que Céſar. Juge par-là quelle eſt la Certitude que doivent avoir les Nazaréens de la plus grande Partie des Evénemens paſſez, & ſur-tout de ceux où leur Religion ſe trouve liée.

Il eſt encor, mon cher Iſaac, une autre Sorte de Livres pernicieux dans l'Etude de l'Hiſ-

l'Hiſtoire. Ce ſont ceux, qui ne donnent que des Idées obſcures, & qui ne ſervent à rien pour notre Eclairciſſement. La Lecture de ces Ouvrages eſt un Tems perdu, qu'on peut beaucoup mieux emploïer. On donne ordinairement à ces Ecrits des Titres intéreſſans; mais, ils n'ont de bon que ces ſeuls Titres. J'acheve de lire un Livre, qu'on peut ranger dans cette Claſſe. C'eſt *l'introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amerique, par Bruzen la Martiniere:* Compilation de quelques Faits connus de tout le Monde, & mis dans un Arrangement déplacé: Ouvrage, dans lequel il n'eſt rien de bien digéré, rien de nouveau, rien de véritablement inſtructif; & écrit d'un Stile foible, & peu ſoutenu. Voilà le Caractere de ce Livre. Le Titre ſaiſit d'abord l'Attention du Lecteur; mais, ce n'étoit pas, en vérité, la peine de vouloir profiter de l'Idée de Puffendorf, pour en profiter auſſi peu avantageuſement.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & donne-moi de tes Nouvelles; & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſperitez.

De Paris ce...!

LETTRE QUARANTE-HUITIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE ſuis toujours attentif à m'inſtruire des Mœurs des Peuples. Je compare avec plaiſir le Génie & les Coutumes des différentes Nations que je parcours. Les Vénitiens ne ſont point, comme les autres Italiens, ſuperſtitieuſement dévouez aux Sentimens des Moines & des Prêtres. Ils font Uſage de leur Raiſon; &, mettant à Profit la Lumiere Naturelle, qu'ils ont reçue du Ciel pour les éclairer dans leur Conduite, leur Eſprit n'eſt point enchainé par la Bigoterie qui rend les Hommes mous & efféminez. Je me ſuis apperçû dans les Voïages que j'ai faits en Italie, que les Peuples y ſont plus ou moins timides & abatardis, ſelon qu'ils ſont plus ou moins ſoumis aux Moines, de qui les Idées baſſes & ſerviles aviliſſent le Cœur de ceux qui les imitent, ou les fréquentent.

Cette prémiere Réfléxion m'en a fait faire une ſeconde ſur la Religion Nazaréene. On ne peut diſputer, que bien des Peuples qui la profeſſent ne ſoient remplis de Bravoure & de Valeur. Cependant, elle ſemble n'être propre qu'à faire des Lâches. Leurs Docteurs leur inſpirent le mépris des Injures & de la pauvreté: ils leur ordonnent même d'aimer leurs Ennemis, & ceux qui les per-

perſecutent. Ces Préceptes ſont directement oppoſez aux Idées de la Gloire, qui veut que l'on ſe vange avec Eclat d'un Affront qu'on a reçu aux yeux du Public.

Si l'on eut donné à Jules-Céſar, au lieu des Légions Romaines, deux cent mille Hommes, qui euſſent dit le matin leur Chapelet, l'après-dinée leurs Vêpres; & qui, pour toute Réponſe aux Injures, n'euſſent apporté qu'une Patience & une Tranquilité digne d'un Stoïcien, ou plutôt d'un Nazaréen, comme ils diſent eux-mêmes; je doute fort que ce Romain eut jamais conquis un ſeul Village des Gaules. Tout ce qu'il auroit pû eſpérer de ces Soldats dévots, c'étoit la deffenſe qu'ils euſſent faite, pour ſoutenir leur Patrie & leur Dieu, pour lequel ils n'euſſent pas craint de mourir. Mais, cela ne ſuffit pas pour faire de bonnes Troupes. Il faut, quand on veut réüſſir dans le Métier de la Guerre, faire tout le Mal qu'on peut à ſon Ennemi; *le prévenir, le ſurprendre, le paſſer au Fil de l'Epée, lui bruler ſes Magaſins, l'affamer, le ſacager;* toutes ces Actions, doivent ſe faire ſi promptement, qu'on n'a pas le Tems de s'amuſer à conſulter des Caſuiſtes, pour ſavoir s'il eſt permis dans une telle Occaſion, ou de tuer, ou de bruler. Une Armée ne feroit pas de grands Progrès, ſi, avant de délibérer ſi l'on donneroit la Bataille, on faiſoit aſſembler le Conſeil ſuprême des Théologiens, pour ſavoir ſi l'on ſeroit dans un Cas légitime ou non, s'il faudroit aller aux Ennemis ou les éviter? J'aimerois encor mieux, ſi j'étois Géné-

ral d'Armée, être obligé de consulter les Entrailles des Victimes, ou les Poulets Sacrez, selon l'Usage des Anciens. J'en aurois été quitte, ainsi qu'un illustre Romain pour les faire noïer s'ils ne vouloient pas manger, afin qu'ils bussent plus à leur aise, & que l'Augure fût plus favorable. Mais, des Théologiens seroient plus difficiles à gouverner, que des Poulets. Ils formeroient entre eux milles disputes, qui n'auroient jamais de Fin; & les Ennemis auroient battu dix fois l'Armée dévote, avant que l'on eût décidé les Préliminaires du Cas de conscience dont il s'agiroit. Le Maréchal de Biron n'eut pas accepté, à coup sûr, le Commandement d'une pareille Armée, lui qui cassa un Capitaine, auquel il ne reprochoit d'autre Faute, que d'avoir voulu prendre quelque précaution contre les Poursuites du Procureur Général. *Etes-vous de ces Gens*, lui dit-il, *qui craignent la Justice ? Je vous casse. Jamais vous ne me servirez; car, tout Homme de Guerre, qui craint une Plume, craint une Epée.* Que penses-tu, mon cher Monceca, que ce Duc eut fait à un Soldat, ou à un Officier, qui lui eut demandé le Tems de prendre Conseil de son Directeur, avant d'entrer en Campagne ? Pour moi, je crois, qu'il l'eut ttaité comme un Poulet Sacré.

Les Nazaréens conviennent eux-mêmes, que leur Conduite & leurs Actions sur le Chapitre de la guerre sont entiérement opposés à l'Esprit de leur Religion. Mais, ils rejettent le Mal qu'ils peuvent faire sur ceux qui sont à la Tête des Etats,

tats, & qui ne doivent jamais engager les Peuples que dans des Guerres justes. Ce prémier principe posé, ils se dépouillent de tous autres Scrupules, & *pillent, volent, tuent, massacrent, brulent*: le tout, sans consulter les Théologiens, pas même les Aumoniers ou Chapelains, qui sont dans leurs Armées, & dont le Nombre est presque aussi considerable que celui des Vivandiers. Car, les Moines ont aussi quelque peu de Crédit sur l'Esprit du Soldat Nazaréen: & leur Adresse est si subtile, qu'ils tirent même quelques Avantages des Gens qui les estiment le moins. Ils n'ont cependant aucune Autorité à Veniſe. Le Sénat, jaloux de son Pouvoir, puniroit de Mort tous les Moines de l'Univers, s'ils s'aviſoient de vouloir cabaler, & former des partis. Il n'en faudroit pas même tant, pour faire pendre le Supérieur du prémier Couvent de Veniſe: il n'auroit qu'à s'expliquer un peu trop librement sur le Gouvernement, & son affaire seroit bientôt expédiée. Il faut, dans ce Païs, avoir pour le Miniſtere autant de reſpect, qu'on a de liberté pour tout le reſte. On riſque même à le louer preſque autant qu'à le blamer. Les Vénitiens veulent qu'on ne parle, ni en Bien, ni en mal, de leur Gouvernement. Toutes les Diſcuſſions, qu'on fait à ce Sujet, leur sont odieuſes. Ils veulent, qu'on le regarde, comme les Athéniens regardoient le Dieu inconnu auquel ils avoient fait élever un Autel*, qu'ils se contentoient

* *Deo ignoto.*

d'honorer dans le Silence, ſans parler de ſes Qualitez ni de ſes Attributs.

Un Sculpteur Génois travailloit dans une Egliſe de Moines Nazaréens *, qui l'avoient fait venir exprès à Veniſe. Un jour, deux Etrangers françois, allant voir les Ouvrages de ce Sculpteur, après en avoir loué la Beauté, vinrent à parler inſenſiblement avec lui du Gouvernement de la République. Ces François, ſelon la louable coutume de quelques-uns d'eux, de n'approuver jamais rien chés les Etrangers, ſe répandirent en Invectives contre le Sénat & la République; & le Titre de *Pantalons* fut donné pluſieurs fois aux Sénateurs. Le pauvre Génois défendoit les Vénitiens le plus qu'il lui étoit poſſible; mais, il avoit affaire à forte partie; ils étoient deux contre lui: ainſi, il n'obtint pas la moindre Grace des François. Le lendemain de cette Converſation, le Conſeil d'Etat envoia chercher le pauvre Génois. Il parut en tremblant devant les Sénateurs; il ne ſavoit de quoi on l'accuſoit, & ne ſongeoit à rien moins qu'aux François qu'il avoit vûs la veille. Lorſqu'il fut entré dans la Sale du Conſeil, on lui demanda s'il reconnoitroit bien les deux perſonnes, avec qui il avoit eu une Converſation ſur le Gouvernement de la République? A ce diſcours, ſa peur redoubla. Il répondit en tremblant, qu'il croïoit n'avoir rien dit que d'avantageux & à la louange du Sénat. On lui ordonna alors de paſſer dans une chambre voiſine, où il vit d'abord les deux

* Les Jéſuites.

deux François, morts, & pendus au plancher. Il crut que ſa derniere Heure étoit arrivée. On le ramena devant les Sénateurs. Celui, qui préſidoit, lui dit gravement : *Taiſez-vous une autre fois, mon Ami; notre République n'a pas beſoin d'un défenſeur de votre Eſpece.* On le congédia enſuite. Ce pauvre Génois, ſaiſi & épouvanté de ce qu'il venoit de voir, ne retourna ſeulement pas prendre congé des Moines chés qui il travailloit: il ſortit dans l'inſtant de Veniſe; & jura bien de n'y rentrer jamais.

Si l'Inquiſition d'Etat eſt ſi fort à craindre dans ce Païs, celle de l'Egliſe n'y a aucun Pouvoir. Ce Tribunal que les Nazaréens appellent le *Saint Office*, eſt compoſé du Pere Inquiſiteur, du Nonce du Pape réſidant à Veniſe, du Patriarche de la Ville qui eſt Noble Vénitien, de deux autres Nobles, qui ſont choiſis parmi les Principaux Sénateurs, & ſans la Préſence deſquels tout ce qu'on fait eſt nul & n'a aucun Crédit. Les biens de ceux, que condamne l'Inquiſition, vont à leurs Héritiers: ainſi, les Moines à Veniſe, n'ont, ni le Pouvoir de tiranniſer les Gens, ni celui de s'emparer de leurs biens. Les Livres, de quelque Façon qu'ils ſoient écrits, & de quelque Matiere qu'ils traitent, ne ſont point non plus de la Juriſdiction Eccléſiaſtique. La République ſeule peut prendre connoiſſance de ce qui regarde l'Imprimerie. Ainſi, à Véniſe, chacun eſt le Maitre de donner au Public tout ce qu'il juge à propos, pourvû que la République ne ſoit point intéreſſée dans ſes Ecrits. Les

principaux Livres de toutes les Religions ont été imprimez dans cette Ville. Les Juifs y ont fait faire une Edition du *Talmud*. Léon de Modene, & plusieurs autres, y ont publié leurs ouvrages. Les Turcs y ont aussi fait imprimer *l'Alcoran*. Mais, ce qu'il y a de plus surprenant parmi les Nazaréens, c'est qu'on y a publié des Livres contre les Moines, les Prêtres, & les Souverains Pontifes *; & ces ouvrages ont été autorisés par les Magistrats, & même reçûs avec Applaudissement. Les Vénitiens soumettent leur Religion à leur politique : & leur Croïance s'accommode au bien de l'Etat, & leur Foi aux Tems & aux Situations. Ils permettent que l'Université de Padoue donne le Bonnet Doctoral, sans éxiger de ceux qui sont reçus Docteurs la profession de Foi ordonnée par les Pontifes. Ainsi, le corps des Docteurs Vénitiens est composé de Nazaréens Papistes, de Nazaréens Schismatiques, de Nazaréens Hérétiques, de Juifs, & de Turcs aussi, s'il prenoit Fantaisie à quelque Cadis de Constantinople de prendre le Bonnet de Docteur. La République croit, que les chemins de parvenir aux Sciences doivent être ouverts à tous les hommes, & qu'il y a de la Dureté à les en éloigner sous le vain prétexte de la Religion, qui ne doit point nous dispenser des Liens nécessaires pour la Tranquilité & le bien de la Societé.

Les Vénitiens sont si attentifs à procurer les

* *Histoire du Concile de Trente, par Fra Paulo*, &c.

les biens & les Aiſances de la vie à tous les hommes en général, qu'ils pouſſent leur Prévoïance un peu trop loin ſur ce qu'ils penſent devoir leur être utile. Il y a quelques Années, que le Nombre des Courtiſanes étant exceſſivement diminué, la République en fit venir une grande Quantité d'étrangeres. Le Doglioni, qui a écrit les choſes notables de Veniſe, loue extremement la Sageſſe du Senat, qui, en pourvoïant aux Néceſſitez de la foibleſſe humaine, mettoit en Sureté l'Honneur des Femmes ſages & retenues, à la Vertu deſquelles on eut tendu mille Piéges. Je défie que la Prévoïance des Magiſtrats chargés du Soin du Bien public puiſſe s'étendre plus loin que de ſonger même à ſoulager les Deſirs des Libertins, & diſſiper les craintes des Maris jaloux. Les ſeuls Vénitiens ſont capables de ce Détail. Il eſt vrai que, n'en déplaiſe au Boglioni, je crois cette Action moins grande & moins louable que lui: &, pour empêcher les inſultes que les Libertins auroient pû faire aux honnêtes Femmes, je crois qu'on auroit pû ſe ſervir des Moïens qu'emploia Sixte-Quint. lorſqu'il eut banni les courtiſanes de Rome. Ce Pontife puniſſoit ſévérement le Vice, & ſavoit contenir par la Crainte les Libertins & les Vagabonds. Les Vénitiens ont une Philoſophie plus douce. Ils imitent certains Prélats Allemands, qui permettoient autrefois aux Prêtres & aux Moines de leurs Dioceſes d'avoir des Concubines, moïennant uu certain

Tribut annuel *. La République en fait de même: & met à Profit les Péchés des Courtiſanes, dont elle tire par An plus de cent mille Séquins, qui augmentent le Tréſor public.

Porte-toi bien, mon cher Monceca, & proſpere dans toutes tes Entrepriſes.

De Veniſe, ce. . . .

* *Voiez les* Centum Gravamina, *apud* Wolffium, Lectionum Memorabil. *Vol. II. pag.* 223.

LETTRE QUARANTE-NEUVIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* AARON MONCECA.

DEpuis huit jours, mon cher Monceca, j'ai abandonné pour toujours la Ville Impériale: & j'en ſuis ſorti, Graces au Dieu de nos Peres, ſans qu'il me ſoit arrivé aucun facheux Accident. Mes anciens Confreres ont ignoré la Cauſe de mon Départ. Je leur ai perſuadé, que j'allois faire un Voyage à Smirne pour quelques Affaires. Je ſuis arrivé heureuſement dans cette Ville, d'où je compte partir bientôt pour le Caire.

J'ai quitté ſans Regret la Ville Impériale. Le Séjour m'en étoit moins gracieux que tu ne penſois. Je voïois ſans ceſſe mille Objets qui révoltoient mon Eſprit & mes Sens. Je ne pouvois faire Uſage de ma Philoſophie dans un Païs

auſſi

auſſi agité, où le Crime, la Révolte, le Meurtre, l'Avarice, & la Cruauté, bleſſoient ſans ceſſe mon Imagination. Je regarde l'Empire Ottoman comme une Boucherie, dont les Sultans & les Viſirs ſont les Bouchers, qui ſacrifient & immolent à leur Impudicité des Perſonnes de tout Rang & de tout Age. L'Autorité deſpotique dont les Grands-Seigneurs ſont revêtus, & celle qu'ils accordent à leurs Viſirs, ſont des Sources d'Injuſtices criantes. La Cour Ottomane reſſemble au Tribunal de l'Inquiſition: dès qu'on eſt riche, ou vertueux, on eſt coupable auprès d'elle. Tout inſpire dans le Sérail la Crainte & la Terreur. Il ſemble que la Mort ſuive par-tout ceux qui aprochent des Sultans; & que ces Princes ne les élevent, que pour les faire périr avec plus d'Eclat. L'Entrée des Palais des Souverains eſt ornée ordinairement par des Colonnes de Marbre, par des Morceaux de Sculpture, dignes de la Grandeur Roïale. Les Portes du Sérail n'offrent à la Vûe, que deux ou trois cent Têtes de Bachas, ou d'autres Malheureux, qu'on y a clouées. On n'entre point dans ce Palais fatal, ſans être frappé par l'Horreur qu'inſpire le Sort de tant de Malheureux. Son Intérieur eſt auſſi triſte que ſon Extérieur: tout y reſpire dans la Crainte; on n'eſt jamais aſſuré, quelque innocent qu'on ſoit, de pouvoir éviter la Mort & les Suplices. C'eſt dans le Sérail, qu'on peut dire qu'on ignore le Matin en ſe levant, ſi l'on verra la Fin de la

Jour-

Journée. La plus petite Faute, la plus légere Diſtraction, cauſent ſouvent le Trépas.

La Ville Impériale n'offre rien de plus gracieux que la Cour. On eſt ſans ceſſe épouvanté par le Récit de l'Exil ou de la Mort des plus conſidérables Citoïens. Chaque Grand-Viſir nouveau ſacrifie un certain Nombre de Victimes à ſon Avarice, dès qu'il eſt parvenu à ce haut Rang. Conſtantinople eſt une Bergerie, où l'on engraiſſe des Troupeaux, dont on égorge de tems en tems les plus gras, & les meilleurs. Les Juifs & les Grecs ſont les plus expoſés à ces Violences. Ils achetent chérement l'Avantage de pouvoir éxercer leur Religion; on les met perpétuellement à la Preſſe, & on leur enléve ſans Pitié le Fruit de leurs Peines & de leurs Travaux. Notre infortunée Nation eſt ſans ceſſe tourmentée à Conſtantinople. Dans le Tems de Calme & de Paix, nous ſommes en Proïe à l'Avidité des Officiers de la Porte; &, dans les Troubles & les Séditions, nous devenons le Jouët d'une inſolente Milice, dont nos Richeſſes aſſouviſſent ſouvent la Cupidité. Il ſemble que nous aïons plus de Liberté dans les Païs Mahométans, que dans les Nazaréens; &, cependant, nous y ſommes beaucoup plus perſécutez, & pour le moins autant haïs.

Je ne ſçai ſi tu as quelque Connoiſſance de l'Avanie que les Perſans firent à notre Nation il y a environ cent cinquante Ans. Les Mouftis d'Iſpahan, envieux des Treſors des Juifs qui habitoient dans cette Ville, préſentérent un Mémoi-

moire au Sophi Scha Abas, dans lequel ils le prioient de vouloir faire éxécuter les Ordres & les Préceptes contenus dans l'Alcoran, dont un des plus essentiels concernoit la Conversion des Juifs, *qui, disoient, cinq cens Ans après la Publication de la Religion de Mahomet, embrasser la Foi Musulmane, ou être entierement détruits.* Le Sophi, très dévot dans sa Religion, mais qui pourtant ne vouloit point plonger ses Mains dans le Sang innocent, envoia chercher les Juifs, & les interrogea sur la Croïance qu'ils avoient de Mahomet. Juge, mon cher Monceca, combien cette Demande embarrassa nos Freres. Ils ne savoient que répondre. Ils voïoient, qu'on ne les interrogeoit, qu'à dessein de les convaincre de Blasphême contre le faux Prophête Musulman, & de se servir de ce Prétexte specieux, pour les ruiner & les perdre entiérement. Après avoir conféré quelque tems entre eux, ils résolurent d'adoucir leur Réponse le plus qu'il leur seroit possible, & dirent au Sophi, que, quoique leur Religion les empêchât de croire en aucun autre Prophête qu'à Moïse, ils ne pensoient pas pourtant, que Mahomet fut un faux Prophête, parcequ'il étoit descendu d'Ismaël Fils d'Abraham, & qu'ils souhaitoient de demeurer très humbles Sujets & Esclaves de Sa Majesté. Cette Scene se termina par deux Millions d'Or, que les miserables Juifs furent obligés de donner. Et, pour se préparer une nouvelle Ressource, & un Acheminement à quelque autre Avanie, on les obligea à fixer

Ten

Tems auquel ils croïoient qu'arriveroit leur Meſſie. Auſſi étonnez de cette ſeconde Demande que de la prémiere, ils répondirent, que leur Libérateur pouvoit paroitre tous les Jours. *Et bien*, leur dit le Sophi, *je vous donne ſoixante & dix Ans: & je vais faire enregiſtrer votre Réponſe dans les Archives de l'Empire; afin que, ſi vous êtes des Impoſteurs, & que votre Meſſie ne paroiſſe pas en ce Tems-là, vous ſoiés chaſſés, proſcrits: & exilez de cet Empire, par celui de mes Succeſſeurs, qui ſera ſur le Trone, lorſque les ſoixante & dix Ans ſeront expirez.* Cet Arrêt funeſte fut réellement éxécuté dans la ſuite, & Scha Abas II. fit publier une Déclaration, qui ordonnoit *à ſes Sujets, & aux Etrangers qui habitoient parmi eux, de courir ſus aux Juifs, comme ſur des Bêtes féroces, & de paſſer au Fil de l'Epée les Hommes, les Femmes, & les Enfans, de ſe ſaiſir de leurs Bieus, & de n'épargner que ceux qui ſe feroient Mahométans.* Cette cruelle Perſécution dura près de trois Ans, & ne finit que par la Mort d'une Partie de nos Freres, & par la Fuite de l'autre, qui paſſa dans les Indes & dans le Mogol. On prétend que des Lettres venues de Conſtantinople, qui faiſoient mention de l'Arrivée du Meſſie, occaſionérent cette ſanglante Proſcription.

Ce Meſſie, dont on parloit, étoit l'inſigne Impoſteur Sabataï Sevi, qui a deshonoré notre Nation par la Crédulité qu'elle eut pour ſes Menſonges. Il y a encor des Juifs à Smirne, qui ont vû ce Fourbe. Il avoit choiſi cette Ville

Ville pour le Théatre de ſes Fourberies; & c'eſt où il aquit cette Réputation, qui s'étendit au deux Bouts de la Terre, & qui nous fut d'autant plus pernicieuſe, qu'elle avoit été éclatante.

Depuis que je ſuis arrivé ici, on m'a raconté des Choſes très ſingulieres de ce Sabataï Sevi. Il étoit né à Smirne. Son Pere s'appelloit Mardochai, Homme mal ſain, & ſans ceſſe accablé par des Maladies. Lui, au contraire, étoit vigoureux, bienfait de ſa Perſonne, aiant le Viſage un peu refroigné, les Cheveux friſés, & la Mouſtache retrouſſée. Il menoit une Vie fort auſtere, & obſervoit à la Rigueur la Loy de Moïſe, dont il étoit parfaitement inſtruit de même que des Secrets du Talmud. Il pouvoit avoir environ quarante Ans lorſqu'il s'aviſa de publier, qu'il étoit le Meſſie. Sa Suite étoit compoſée de cinq ou ſix Rabbins, qui lui ſervoient de Diſciples. Nathan Benjamin étoit un des plus conſidérables & des plus eſtimez. Ce Juif paſſoit pour être fort éclairé, fort vertueux, & ſur-tout doué d'une grande Humilité. L'Impoſteur Sabataï Sevi eut bientôt un Nombre infini de Partiſans & de Sectateurs, qui, ſur ſa Parole, crurent qu'il étoit véritablement cet illuſtre Protecteur qui doit délivrer notre Nation captive. Les Hommes étant toujours prêts à embraſſer aveuglement ce qui les flatte, & à ſuivre leurs prémieres Idées, preſque tous les Juifs diſperſés dans les quatre Parties du Monde ſe mirent en Mouvement, & ſe préparérent à ſe rendre ſous les Ordres d'un Perfide, qui deshonoroit

roit notre Religion. En Perſe, du côté de Suſe, il ſe trouve déja plus de huit mille Juifs aſſemblez. Il y en avoit près de cent mille dans la Barbarie & les Deſerts de Tafilete, réſolus de le reconnoitre pour leur Roi & leur Prophête. La Contagion, & l'Eſprit de Vertige, n'avoient pas moins ſaiſi ceux qui vivent dans les Contrées les plus éloignées. Bien des Juifs répandus dans tout le Nord, & dans la Hollande, vendirent leurs Maiſons, pour paſſer dans le Levant, & venir y vivre ſous l'Empire de ce nouveau Souverain. Les Nazaréens, dont la Haine conduit toujours le Diſcours, diſent que ceux d'Amſterdam avoient déjà dreſſé un Placet pour préſenter à Sabatai Sevi, dans lequel ils demandoient qu'ils fuſſent les ſeuls à qui il fût permis de prêter ſur Gages à Jéruſalem. Il eſt vrai, que les Juifs Portugais réfugiés s'étoient aſſemblez pluſieurs fois, pour prendre des Meſures convenables à la Ratification de leurs anciens Titres: ils avoient réſolu de députer un d'entre eux à Smirne, pour vouloir prier le nouveau Libérateur de ſouffrir qu'ils joigniſſent à l'avenir le *Dom* à leur Nom, ainſi qu'ils faiſoient autrefois en Portugal; & qu'ils fuſſent appellez dans la Judée *Dom Moïſe*, *Don Jacob*, &c. Ils vouloient auſſi remontrer, qu'il étoit juſte de leur donner un Rang diſtingué, & une Place ſéparée, dans le Temple; n'étant point accoutumez d'aller dans la Sinagogue des Juifs Allemans, qui n'étoient que de miſérables *Sniom*. Mais, ce qu'ils avoient le plus à cœur étoit d'obtenir

pour

pour les principaux d'entre eux quelque Titre honorable. Ils offroient de les acheter très chérement, & au même Prix qu'ils les païent aux Princes Nazaréens, qui ont beſoin d'Argent.

Cependant, le Ciel eut Pitié de l'Egarement de notre Nation: il voulut démaſquer la Fourberie, & la mettre au grand Jour. Sabataï Sevi annonça aux Juifs de Smirne, qu'il alloit à Conſtantinople, aprendre au grand Seigneur, qu'il eut à rétablir le Temple de Jéruſalem. Il s'embarqua dans une *Saïque Turque*. Il y eut des Eſprits aſſez prévenus & aſſez frénetiques, pour croire que la Saïque avoit diſparu dès que Sabataï Sevi y étoit entré. Mais, loin que ce faux Prophète commandât à tous les Elemens, il n'eut pas le moindre Pouvoir ſur les Vents, qui lui furent toujours contraires. Il demeura près de ſix Semaines avant d'arriver aux Dardanelles, où on l'arréta par l'Ordre du Grand Viſir, qui, aïant appris les Impoſtures de Sabataï Sevi, crut qu'il devoit s'éclarcir de quoi il s'agiſſoit. Ce Fourbe fut enfermé dans un des Chateaux d'Europe; & le Viſir aïant été obligé de partir pour l'Expédition de Candie, le Seducteur de notre Nation reſta dans ſa Priſon. Pluſieurs Juifs, toujours perſuadez qu'il étoit le Meſſie, accouroient de tous côtez pour le voir, & ſes Gardes s'enrichiſſoient par les Contributions qu'ils tiroient de ceux qui venoient le viſiter. La Réputation de cet Impoſteur fit enfin tant de Bruit, que le Grand Seigneur ordonna qu'on le conduiſit à Conſtantinople. L'aïant fait

roit notre Religion. En Perſe, du c[illegible]rince, ſe, il ſe trouve déja plus de huit [illegible] où d'e-ſemblez. Il y en avoit près de [illegible]s de But à la Barbarie & les Deſerts de [illegible]. Le miſé-de le reconnoitre pour leur [illegible]as à ſauver ſa La Contagion, & l'Eſprit [illegible]. Il prit le Tur-pas moins ſaiſi ceux q[illegible]a laiſſa la Vie & la trées les plus éloigné[illegible]otre Nation, qui fut dus dans tout le N[illegible]empire Ottoman, & de vendirent leurs [illegible]e croions jamais facilement Levant, & v[illegible]ait courir : lorſque le Tems de nouveau S[illegible]ance arrivera, les Miracles ſeront Haine.cor[illegible]t tout le Monde ſera convaincu de ceux d[illegible]

pour[illegible]oi bien, & conſerve ta Santé.

dat[illegible] *De Smirne, ce. . . .*

P

LETTRE CINQUANTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE fus hier témoin d'un grand Nombre de Cérémonies Nazaréennes auxquelles je n'avois jamais aſſiſté. Le Chevalier de Maiſin, à qui j'ai tous les jours de nouvelles obligations, me pria de l'accompagner chés un de ſes Parens, malade depuis quelque tems, & réduit à l'Extrémité. Les Médecins l'avoient condamné à mourir, tout au plus tard dans vingt-quatre

Heu-

ures; &, des qu'ils prononcent en France une
lable Sentence, la coutume & la bienſéance
que les Parens les plus proches s'aſſem-
s le Mourant, pour l'aider à ſortir de ce
vec moins de Peine, & lui donner les
les Secours néceſſaires pour le voya-
reprendre.

Examen des Uſages des Nazaréens
le cours de leur Maladie fourniroit un
ume de Réfléxions. Dès qu'un Homme eſt attaqué de la Fiévre, ou de quelque autre Mal, qui le met en danger de Mort, ſon Héritier, qui n'attend ordinairement que cet heureux Moment de le voir expirer, prend, malgré ſa Joie ſécrete, un Air triſte & ſombre. Le Deſeſpoir paroit dans ſes Yeux: on croiroit, qu'il ne pourroit ſurvivre au Malade, qu'on livre d'abord entre les Mains d'un Médecin. Le Diſciple de Galien lui prend la Main, lui tâte gravement le Pouls, touſſe & crache avant de parler & d'annoncer ſa Réponſe. Après ce Prélude, il dit en Grec le Nom du Mal dont le Malade eſt attaqué: & comme Hyppocrate dit que *la Vie eſt courte, l'Experience périlleuſe, & la Science difficile à acquerir* *, le Docteur moderne demande qu'il ſoit fait une Conſultation entre trois Médecins, pour conſtater avec Certitude le Nom & le Siége de la Maladie. Il ordonne en attendant, pour aider, ſoulager, préparer la Nature; déterger, laver, rafraichir les Inteſ-

* *Vita brevis, Experimentum periculoſum, Judicium difficile.* C'eſt le prémier des *Aphoriſmes d'Hippocrate.*

tins ; diminuer, abattre, diſſiper les Vapeurs du Cerveau ; quelques Cliſteres anodins & deterſifs. L'Apoticaire eſt pour lors appellé, lui, ſon Garçon, & ſon Porte-Seringue ; car, il n'en eſt pas ici comme à Conſtantinople, où le même Docteur ordonne, prépare, & donne les Remedes. En France, chaque Suppôt d'Hippocrate a ſon Diſtrict réglé. Le Médecin eſt fait pour commander. L'Apoticaire a le Droit de purger par le Haut, & par le Bas. Les Veines, les Os, les Muſcles, ſont le Partage des Chirurgiens. Un Malade dût-il créver cent fois, aucun d'eux ne doit toucher à ce qui ne regarde pas ſa Fonction. Un Médecin, ſur-tout, ſeroit deshonoré, s'il s'abaiſſoit aux Emplois ſubalternes de l'Apoticaire ; & ſa Réputation ſeroit perdue, quand il n'auroit touché une Seringue que par mégarde. Les Apoticaires même avoient voulu s'affranchir pendant un tems de donner les Cliſteres ; ils faiſoient faire ces Opérations par leurs Garçons : mais, les Médecins ſe ſcandaliſérent de ces Airs de Grandeur. Ils crurent entrevoir dans la Façon d'agir des Apoticaires une Envie de s'élever au-deſſus de leur Grade, & d'empiéter ſur les Privileges de la Médecine : & leur firent ordonner, par un Arrêt de la Faculté, *qu'ils euſſent à faire & mettre en Place eux-mêmes leurs Cliſteres, ſans pouvoir être aidés dans leur Fonction par leurs Garçons, qui ne pouvoient être qu'aſſiſtans* *.

Un

* Les Médecins de Paris, après un long Débat, obtin-

Un Malade Nazaréen eſt obligé d'eſſuïer tout le Cérémonial réglé entre les Enfans d'Eſculape; & il faut qu'il ſe réſolve à mourir dans les Regles.

Lorſque les Médecins, qui ſont appellez pour conſulter l'Origine & la Cauſe d'un Mal, ont dit leur Sentiment, celui qui eſt principalement chargé du Soin de rétablir la Santé du Malade remercie ſes Confreres, à qui l'on païe amplement leurs Conſeils. Il reſte enſuite ſeul Maître du Champ de Bataille: il ordonne, il commande, il agit ſouverainement, juſqu'à ce que la Maladie réduiſe le Nazaréen à l'Extrémité. Alors, il partage ſon Autorité avec le Directeur, & le Confeſſeur. Ces Médecins de l'Ame obſervent encor plus de Formalitez que ceux du Corps. Dès qu'ils ſont appellez, ils éxigent du Malade, qu'il leur faſſe un Aveu ſincere de toutes les Actions de ſa Vie: &, lorſqu'ils jugent que ſon Ame a pû être ſouillée par quelques-unes, ils nettoïent & la purifient par des Paroles Magiques, qu'ils marmottent à l'Oreille du Malade, & qu'ils accompagnent de pluſieurs Geſtes & de quelques Grimaces. Après ce Début, ils demandent au Malade s'il eſt dans l'Intention de faire quelque Don pieux aux Saints & aux Prêtres qui deſſervent leurs Autels, pour s'attirer leur Protection dans le Voyage qu'il va entreprendre? Il eſt peu de Nazaréen,

obtinrent un Arrêt, qui défendoit aux Apoticaires de pouvoir ſe charger de la Conduite des Malades, & leur ordonnoit de porter leurs Remedes eux-mêmes.

tins ; diminuer, abattre, diſſiper les
du Cerveau ; quelques Cliſteres ani
terſifs. L'Apoticaire eſt pour lors
ſon Garçon, & ſon Porte-Sering
eſt pas ici comme à Conſtanti que
me Docteur ordonne, prépa ritu-
medes. En France, cha arens
trate a ſon Diſtrict régl à cha-
pour commander. L érable,
purger par le Haut le Pouvoir
nes, les Os, les n Nazaréen qui
Chirurgiens. Ur Tout lui paroit
aucun d'eux n on Confeſſeur l'ordonne.
pas ſa Fonctio un Ange Tutélaire, qui va
deshonoré, a Main dans le Celeſte Séjour.
nes de l'A qu'il n'a plus qu'un Inſtant à vivre,
due, qu une derniere Cérémonie, dont je n'ai
par m nner la Raiſon. Un Prêtre, vêtu d'un
voile de Toile blanche, & le Col couvert d'un
les morceau d'Etoffe large de trois Doigts, & qui
descend juſques ſur ſes Genoux, apporte une
petite Urne d'Argent, dans laquelle il y a une
Huile fort gluante. Il en frote tous les princi-
paux Membres du Malade. Après cette Céré-
monie, il récite quelque Priere en Latin, que le
Malade n'entend point du tout, & ordonne à
ſon Ame de ſortir du Corps en paix & tranquil-
lement. Cela fait, tout le Monde ſe retire en
Pleurs : on laiſſe le Nazaréen avec un ſeul Prê-
tre, qui reçoit ſon dernier Soupir, & qui con-
tinue de réciter auprès de lui, dans le tems qu'il
expire, des Prieres Latines à l'Honneur du Pa-
tron

du Mourant, qui l'avertit de se tenir prêt à
ir son Ame, dès qu'elle s'envolera, & se
des Liens du Corps.

savois pas que les Nazaréens croient
elle ; je penserois qu'ils se servi-
Huile, pour donner plus de Fa-
subtile de se détacher, & de
ortes qu'on ouvriroit par cet-
les Nazaréens pensent que
pur Esprit, un Souffle divin.
le impossible de pénétrer la Cause
ge. Ils ont tant de Coutumes, qu'il
difficile de connoître la Raison & l'Origine
de toutes. Je crois toujours être instruit à
fonds de leurs Mœurs; & sans cesse je découvre chés eux plusieurs choses qui m'étoient inconnues.

Je passois l'autre jour sur les neuf heures du soir devant une Eglise des Moines. J'en vis sortir un grand Nombre de Femmes. Je fus curieux de savoir ce qu'elles y venoient de faire. Je m'adressai à un Nazaréen de mes Amis, qui se trouvoit pour lors avec moi. *Ces Femmes*, me dit-il, *viennent de la Retraite. Qu'entendez-vous*, demandai-je, *par venir de la Retraite? Il y a*, me répondit-il, *certains Couvens de Moines, qui, toutes les Années, pendant quinze ou seize Jours, font faire aux Femmes qu'ils dirigent une espece de Cessation des Occupations Mondaines. Elles s'assemblent plusieurs fois dans la Journée, pour entendre les Exhortations du Directeur à la Mode, qui est ordinairement le Chef de ces Sociétez pieuses,*

que les Moines appellent Congregations. Il y en a de pluſieurs Sortes, & pour les Gens de toutes les Claſſes différentes. Les Moines aquierent par-là un grand Crédit; tous ces Aſſociés étant entiérement devouez aux Ordres par leſquels ils ſont conduits & dirigés. Cette Coutume, dis-je à ce Nazaréen, *me paroit aſſez bonne: & les Réfléxions, qu'on peut faire pendant ces quinze Jours de Retraite, où l'Eſprit n'eſt point diſtrait par des Idées qui le troublent, peuvent devenir utiles: & ſervir à la Correction. Vous connoiſſez peu*, repliqua-t-il, *la Façon dont ſe tiennent ces Aſſemblées. Ce ſont des Parties de Plaiſir: elles ſervent plûtôt à animer les Deſirs, qu'à les détruire. Une Femme, dans ces Dévotions extérieures, trouve le Secret d'augmenter ſes Rendez-vous; & telle, qui ne verroit ſon Amant, que l'Après-dinée, le voit toutes les fois qu'elle va à la Congregation. Celles, qui n'ont point une entiere Liberté, profitent ſur-tout d'un Tems où les Maris ne peuvent les ſoupçonner: & la Moitié des Femmes, que vous avez vû ſortir de cette Egliſe, ont déja oublié toutes les Exhortations de la Journée. Ce que je vous dis*, continua ce Nazaréen, *eſt conforme à la plus éxacte Vérité, & les trop fréquentes Aſſemblées dévotes ſont des Ecueils redoutables pour la Vertu du Beau-Sexe.*

„ Nous avons la Coutume de faire dans tou-
„ tes les Villes des Miſſions, pour tacher de
„ corriger les Peuples, & les porter à la Vertu.
„ Un Evêque, qui ſe plaignoit beaucoup des
„ Femmes & des Filles de ſon Dioceſe, qui
„ préchoit & ſe tourmentoit vainement pour les

„ ren-

„ rendre moins galantes, réſolut d'avoir re-
„ cours à des Remedes plus efficaces. Il fit ve-
„ nir quatre Miſſionaires des plus renommez.
„ Leurs Exhortations produiſirent d'abord un
„ Effet ſurprenant. Dès les quatre Heures du
„ Matin, les Egliſes étoient remplies de Mon-
„ de. Chacun promettoit de mieux vivre à l'a-
„ venir. On eut cru que les Dioceſains de cet
„ Evêque étoient devenus des Ninivites, à qui
„ un nouveau Jonas préchoit la Pénitence. Les
„ Filles & les Femmes étoient ſur-tout fort aſſi-
„ dues aux différentes Aſſemblées qui ſe fai-
„ ſoient la Nuit: &, dès la Pointe du Jour, les
„ Bourgeoiſes, les Païſannes, les Femmes de
„ Condition, ſe diſputoient à l'envi d'y arriver
„ des prémieres. Enfin, la Miſſion finit, &
„ le pieux Prélat crut que deſormais ſon Trou-
„ peau étoit ſanctifié à perpétuité. Le Départ
„ des Miſſionaires mit toute la Ville en Larmes:
„ les jeunes Filles ſur-tout parurent y être les
„ plus ſenſibles. Les Prédicateurs, touchés de
„ tant de Marques d'Amitié, promirent de re-
„ venir un autre Année. Mais, l'Evêque ſe
„ garda bien de les rapeller; car, à la fin de
„ celle-là, l'Hopital ſe trouva chargé de huit
„ cens Enfans trouvez de plus que dans les au-
„ tres. La Miſſion avoit occaſionné cette Mul-
„ tiplication; & le Beau-Sexe avoit profité de
„ la Liberté de ſortir le Matin, & la Nuit.
„ Les Galans n'étoient point obſervez dans un
„ Tems qu'on croïoit deſtiné à la Pénitence:
„ & l'Amour, qui ne perd jamais ſes Droits,

„ rendoit inutiles tous les Discours des bons „ Missionaires, qui, apparemment, allérent „ dans une autre Ville servir l'Etat aussi efficacement, & réparer le Préjudice que cause le „ Célibat des Prêtres. „

Ce que me disoit ce Nazaréen me parut assez plaisant: mais, je vis avec peine comment les Hommes abusent des Choses les meilleures & les plus utiles, pour favoriser leurs Crimes. Les François ne sont pas les seuls chés qui la Religion sert de Voile aux Actions les plus contraires à la Piété. Toutes les Nations, tous les Peuples, quelque Croiance qu'ils aient, font servir les plus saintes Coutumes, & les Usages les mieux établis, à la Dépravation de leurs Mœurs. Les Femmes en Turquie ne demandent la Permission d'aller aux Mosquées, que pour y voir leurs Amans. Aussi, bien des Turcs leur font-ils bâtir une Chapelle dans leur Sérail. Quelques-uns, pour abréger toutes les Cérémonies, leur persuadent que leurs Ames sont mortelles, & les dispensent de prier Dieu.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, vi content, & heureux.

De Paris, ce. . . .

LET-

LETTRE CINQUANTE-ET-UNIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

JE ne ſçai, mon cher Brito, ſi les Nouvelles de Corſe ſont autant de Bruit à Veniſe qu'à Paris : mais, toutes celles qu'on débite ici paroiſſent ſurprenantes, & l'on auroit peine à les croire, ſi l'on n'en avoit des Certitudes évidentes. Eſt-il rien, en effet, de ſi extraordinaire, que de voir arriver dans une Ile un Etranger, parti des Côtes d'Afrique ; qui ſe fait reconnoître Souverain par un Peuple qui le reçoit comme ſon Libérateur ? Et cela, à la Vûe de l'Europe entiere, à quarante ou cinquante Lieues de la France & de l'Italie, ſans qu'aucune Puiſſance paroiſſe y prendre part, que les infortunez Génois, dont la Situation eſt aſſez épineuſe. Qu'on parcoure les *Amadis*, je ne penſe pas qu'on y trouve une Avanture auſſi Romaneſque. Je ne m'étonne plus que Sancho Pança crût ſi fermement d'être Roi d'une Ile : je m'apperçois, que la Choſe n'étoit point impoſſible, ſi ſon Maître * eut pû lui donner de quoi acheter trois mille Paires de Souliers, quatre mille Fuſils, & ſix Canons de Fonte ; car, c'eſt-là le Préſent que le nouveau Roi de Corſe a fait à ſon Peuple. Il aborda dans ſon nouvel Empire dans un

* Dom Quichotte.

un Vaiſſeau armé en Guerre, portant, à ce qu'on aſſûre, Pavillon Anglois. Il étoit habillé d'une Façon biſare, & qui tenoit des différentes Modes de toutes les Nations. Il portoit une Robe à la Turque : il avoit à ſon Côté une Epée à l'Eſpagnole : ſur ſa Tête une Perruque à l'Angloiſe, & un grand Chapeau à l'Allemande ; & il tenoit à la Main une Cane à Bec-de-Corbin, comme celles des Petits-Maitres François. Il faut qu'il y ait quelque Raiſon, qui occaſionne un Aſſortiment auſſi biſare. Peut-être veut-il marquer par ſa Parure toutes les Dignitez dont il eſt revétu ; car, il prend les Titres de Grand d'Eſpagne, de Lord d'Angleterre, de Pair de France, de Baron du St. Empire, & de Prince du Trone Romain. Son Epée à l'Eſpagnole tient la Place de la *Toiſon d'Or*, ſa Perruque à l'Angloiſe de la *Jarretiere*, ſa Cane à Bec-de-Corbin de *Cordon bleu* : ſon grand Chapeau à l'Allemande deſigne la Qualité de Baron du St. Empire : & ſa grande Robe d'Ecarlate dénote un Diminutif de Cardinal, ou, ſi l'on veut, un Prince Romain.

Malgré les Plaiſanteries du Public ſur le Seigneur Théodore, Roi de Corſe de nouvelle Fabrique, il a réduit depuis ſon Arrivée dans ce Païs les Génois dans un Etat qui leur fait tout craindre pour l'avenir. Il s'eſt emparé du Poſte avantageux de Porto-Vecchio, de la Ville de Sarſena, dans laquelle il a trouvé beaucoup de Munitions de Guerre. S'il continue toujours de même, il ſera bientôt en état de mettre le Sie-

Siege devant la Baſtia, & d'enlever la Capitale de l'Ile à ſes Ennemis. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans toutes les Actions & les Démarches du Roi Théodore, c'eſt que l'Argent ne lui manque point. Avant qu'il fût arrivé dans la Corſe,

La nature marâtre, en ces afreux Climats,
*Produiſoit au lieu d'Or du Fer & des Soldats.**

Aujourd'hui, il n'eſt point de Montagnard eſt Corſe, qui ne manie quelque Piéce d'Or. Celles, qui roulent le plus dans cette Ile, ſont des Sequins, des Mirlitons, & des Lisbonnienes. Le ſage Enchanteur, qui protege l'Avanturier Chevalier-errant, ne le laiſſe point manquer d'Eſpeces; & prend un Soin tout particulier des Affaires du nouveau Roi. Toute l'Europe eſt actuellement auſſi embarraſſée pour connoitre ce fameux Magicien, qu'elle l'étoit dans le commencement pour ſavoir la véritable Origine du Seigneur Théodore. Les uns diſoient, que c'étoit le Prince *Ragotski*, les autres le Duc de *Ripperda*; & fondoient leurs Opinions ſur ce qu'on publioit que le Seigneur Théodore entendoit trois Meſſes par jour. Je trouve que cette Circonſtance pouvoit convenir à la Bigoterie de Ragotski: mais, il étoit ridicule de penſer, que le Duc de Ripperda fût devenu bon Nazaréen à Maroc. Si cela arrivoit, je conſeillerois aux François d'y envoier faire un Tour à la plus gran-

* Crébillon, *dans* Radamiſte & Zenobie.

grande Partie de leurs Médecins & de leurs Docteurs de Sorbonne.

Enfin, on n'eſt plus en peine ſur le Nom, l'Etat, & la Qualité, du nouveau Roi. Tout le Monde convient aujourd'hui, que c'eſt le Baron de Neuhoff, né dans le Comté de la Mark, Sujet du Roi de Pruſſe; & la Curioſité du Public n'eſt plus excitée que par l'Envie de découvrir quel eſt le puiſſant Magicien qui récompenſe ſi bien un Chevalier-errant; & cela, ſans qu'il lui en coute rien du ſien. Mais, à quoi ſerviroient les Réflexions que je pourrois faire ſur un Sujet auſſi caché? Le Tems découvrira le Miſtère: lui ſeul peut développer une Avanture auſſi extraordinaire Plus on l'examine, & plus on eſt ſurpris de mille Incidens qui augmentent le Merveilleux & le Romaneſque de cette Hiſtoire, Ce Baron de Neuhoff, aujourd'hui Roi de Corſe, étoit Eſclave il y a un An à Alger. C'eſt lui-même, qui a inſtruit le Public de cette Circonſtance de ſa Vie dans une Lettre qu'il écrite en Allemagne à un de ſes Parens, depuis ſon Arrivée dans ces nouveaux Etats. *Vous n'avez pas ſçû*, lui dit-il, *le Malheur que j'ai eu d'être pris en Mer l'Année paſſée, & emmené à Alger comme Eſclave, dont j'ai cependant ſçû me délivrer avec Perte très conſidérable; mais, je dois différer juſqu'à un autre tems à vous parler de ce que je me ſuis acquis par la Grace Divine.*

Ne trouve-tu pas plaiſant, mon cher Brito, que l'Eſclave d'un Algérien ne veuille plus être redevable de ſes Grandeurs qu'à la Grace Divine;

ne; & que celui, qui riſquoit il y a un An la Baſtonade pour la plus légere Faute, diſe aujourd'hui avec Emphaſe, *Théodore, par la Grace de Dieu, Roi de Corſe & de la Baſtie, à nos Gens tenant nos Conſeils, nos Cours de Juſtice, Sénateurs, Provéditeurs, Baillifs, Sénechaux, &c... Salut.* Ce ſont-là des Coups de l'aveugle Fortune. Elle ſe plait à tirer un Homme du Néant, pour le placer dans les Dignitez les plus diſtinguées: & l'on voit ſouvent un Homme de la Lie du Peuple parvenir à de grands Emplois. Il eſt vrai, qu'on connoit peu d'Exemples d'une Elevation auſſi grande & auſſi prompte que l'eſt celle du Seigneur Théodore. Cependant, ſi nous remontons à la prémiere Origine de la Roïauté, nous trouverons que les Hommes, qui furent deſtinez & élus pour commander aux autres, n'avoient pas des Droits plus grands & plus juſtes ſur les Peuples, que Théodore ſur les Corſes. Le Nom de Roi eut toujours été inconnu aux Hommes, ſi l'Intérêt commun ne les eût forcés de placer le Pouvoir & l'Autorité dans un ſeul. Les Corſes, réduits au Deſeſpoir par les Génois, ont eu recours à un Particulier, pour les délivrer de la Tirannie. S'il leur rend la Liberté & les affranchit de l'Eſclavage, que leur importe quel eſt l'Etat où il eſt né?

Un Guerrier généreux, que la Vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le Secours des Loix:
Le prémier qui le fut n'eut pour lui que ſa Voix *.

Lorſ-

* Crébillon; dans Semiramis.

Lorſqu'on éxamine la Conduite des Corſes, elle ne paroit plus ridicule: ils récompenſent leur Bienfaiteur, ils honorent leur Libérateur. Pourquoi leur faire un Crime de rendre Hommage à la Vertu, & d'avoir de la Reconnoiſſance? Je m'apperçois, qu'ils agiſſent d'une Façon très ſenſée, & que le Bon-Sens & la plus ſaine Politique reglent toutes leurs Démarches. Quelque Crédit, & quelque Pouvoir, qu'ils aient accordé à leur nouveau Prince, ils ont cependant mis un Frein à l'Autorité Monarchique, & leur Souverain ne peut leur impoſer aucune Taxe, aucun Impot, ni publier aucune Loi nouvelle, ſans l'Approbation de ſon grand Conſeil, compoſé de dix huit Sénateurs, qui repréſentent les Etats du Roïaume. Le Seigneur Théodore n'a que les mêmes Droits, que les Hommes accordérent aux prémiers Sénateurs qu'ils élurent *. Il commande les Armées, & rend la Juſtice, conformement aux Loix & aux Coutumes du Païs; ſans pouvoir les changer, que du Conſentement de la Nation: il a beaucoup de Pouvoir pour faire du Bien, & aucune Autorité pour faire du Mal.

Périſſent, mon cher Brito, ceux qui ſoutiennent la pernicieuſe Maxime, que *les Hommes n'ont été faits, que pour ſervir aveuglement à un ſeul.* Le ſeul Orgueil peut faire approuver un Sentiment qui viole toutes les Loix, bouleverſe le Monde, & ſemble attaquer la Divinité même. Les Loix ont été faites avant les Souverai-

* *Eris Dux in Bello, & reddes nobis Juſtitiam.*

rains. Ils y ſont donc ſoumis, ainſi que leurs Sujets. Un Particulier, qui manque à ſa Patrie & à ſon Prince, eſt un mal-honnête Homme : mais un Roi, qui viole les Loix, & mépriſe la Juſtice, eſt indigne de commander.

La Tirannie fut inconnue chés les Hommes juſques au Tems où l'Ambition des Courtiſans déifia les Vices des Souverains : le Crime des Sujets fut la Source de ceux des mauvais Rois. Les Flatteurs empoiſonnérent la Majeſté du Trône : ils en éloignérent la véritable Grandeur, pour y ſubſtituer des Honneurs chimériques, fondez ſur le Malheur des Humains. Les Princes devroient être uniquement occupez du Bien de leur Peuple : ils en ſont les Peres, ou du moins en tiennent ils la Place. Avant eux, les Patriarches auxquels ils ont ſuccedé, étoient couronnez par les Mains de la Nature Rois & Peres de leurs Familles : ils les gouvernoient par les Loix de la Nature ; cette ſage Juriſprudence ne ceſſa, que lorſque les Hommes devinrent aſſez méchans pour avoir beſoin de Loix écrites, & d'un Roi, qui, aiant tout le Pouvoir d'un Pere de Famille, eut moins de Douceur & d'Inclination à pardonner. Le Crime fit donc les Souverains. Si les Hommes avoient toujours été juſtes, ils euſſent toujours été libres, & n'euſſent eu beſoin, ni de Chefs, ni de Juges, ni d'Avocats. Mais, puiſqu'il eſt néceſſaire que la Crainte les retienne, & que, vils Eſclaves de leurs Paſſions, ils ne ſont vertueux que par l'Apprehenſion des Chatimens, il faut, pour leur

Intérêt, qu'ils accordent à un ſeul, où à quelques-uns, ce Pouvoir qu'ils auroient pû généralement partager. Mais, celui, qu'ils reconnoiſſent pour leur Souverain, eſt obligé de ſe ſoumettre lui-même aux Loix; puiſqu'il n'a de Pouvoir, qu'en vertu de ces mêmes Loix, qui ordonnent aux Hommes d'honorer & de reſpecter ceux qui ſont chargés de leur Conduite.

Lorſqu'un Prince viole les Regles de la Juſtice, quel Exemple pernicieux ne donne-il pas à ſes ſujets? Ne ſemble-t-il pas leur dire: *La Foi, les Sermens, les Coutumes les plus ſacrées, ſont des Liens, qu'on peut briſer impunément? Imitez mon Exemple: ne ſoiés juſtes & ſages, qu'autant que vous ne pourrez être criminels impunément.*

Ne penſe cependant pas, mon cher Brito, que je ſonge à limiter l'Autorité Souveraine. C'eſt pour la rendre plus reſpectable, que je veux que la Juſtice l'accompagne. L'Equité n'eſt-elle pas le Principe de la véritable Grandeur? Et un Roi ſage, bon, prudent; Pere de ſes Peuples, qui les gouverne dans la Paix & dans l'Abondance, n'eſt-il pas plus abſolu ſur les Cœurs, qu'un Tiran qu'on ne ſert que par Crainte?

Peut-être me demanderas-tu juſqu'à quel Point je crois que les Sujets doivent être fideles à leurs Rois? Je te répondrai, que je penſe qu'il ne leur eſt jamais permis de juger celui que Dieu a établi leur Juge. C'eſt à cet Etre tout-puiſſant de punir les mauvais Rois. Les Peuples

ples doivent prier la Divinité de changer leurs Défauts: mais, contens de lever les Mains au Ciel, ſi elle n'exauce pas leurs Prieres, ils ne peuvent ſans un Crime énorme ſe révolter contre l'Oint du Seigneur.

Dieu ſe ſert des mauvais Souverains, comme d'un Fleau ſemblable à la Peſte & à la Famine. Les Tirans naiſſent pour la Punition du Genre Humain. Il faut fléchir ſous la Main du Seigneur, qui nous punit, ou nous récompenſe, ſelon que nous le méritons. La Colere Divine fit régner les Caligulas & les Nérons dans Rome. Les Excès où ces Monſtres ſe porterent furent un juſte Chatiment des Crimes des Romains.

Il y auroit une Abſurdité auſſi criminelle, à ſoutenir qu'on peut ſe révolter contre ſon Prince, qu'à vouloir excuſer la ridicule Conduite des Chinois envers leurs Dieux. Ils les honorent & les reſpectent autant qu'ils croïent en recevoir du Bien: mais, dès qu'ils n'en obtiennent pas ce qu'ils leur demandent, ils les traitent avec le dernier Mépris: *Comment, Chien d'Eſprit*, lui diſent-ils quelquefois, *nous te logeons dans un fort beau Temple, nous te nourriſſons à gogo, tu és bien doré, bien encenſé; & tu ne nous accorde pas les Graces que nous ne te demandons;* Ils s'arment alors d'un grand Fouët, & vous feſſent l'Idole d'Importance pendant dix ou douze Jours de ſuite. S'ils obtiennent pendant ce tems ce qu'ils ſouhaitent. Ils lui font diverſes Excuſes. *Pourquoi*, lui diſent-ils, *Monſieur l'Eſprit, êtes-vous*

ſi entêté ? Il eſt vrai, que nous nous ſommes un peu preſſez ; mais, au fond, n'avez-vous pas Tort, d'être un Dieu auſſi difficile ? Pourquoi vous faire battre à plaiſir ? Cependant, ce qui eſt fait eſt fait: n'y ſongeons plus. On vous redorera, vous ſerez réencenſé, & vous aurez de quoi faire excellente Chere, pourvû que vous oubliés le paſſé.

Un Chinois, qui avoit une Idole des plus têtues & des plus biſares, piqué de la Dépenſe inutile qu'il avoit faite pendant longtems pour elle, & ne voulant point être la Dupe d'un Dieu auſſi malin, l'attaqua en juſtice devant le Conſeil Souverain de Pekin. Après pluſieurs Séances, où les Bonzes défendirent l'Idole le mieux qu'il leur fut poſſible. l'Idolatre gagna ſon Procès. *La Cour, aïant égard à la Requete du Chinois, & ſur ce faiſant Juſtice, condamna l'Idole, comme inutile dans le Roïaume, à un Exil perpétuel, ſon Temple raſé : & les Bonzes, qui deſſervoient ſa Perſonne, furent rigoureuſement chatiés : ſauf à eux de ſe pourvoir par devant les autres Eſprits de la Province, pour ſe faire dédommager du Chatiment qu'ils avoient reçu pour l'Amour de celui-ci.*

Quelque ridicule, & quelque impie qu'il fût de vouloir juſtifier des Actions auſſi extravagantes, il ſeroit auſſi criminel de ſoutenir, que le Peuple peut à ſon Gré ſe faire juſtice de ceux en qui le Tout-Puiſſant a remis le Souverain Pouvoir, dont il ne les a rendus reſponſables qu'à lui ſeul.

Les Loix ſont les Juges des Hommes : les Rois

Rois ſont les Exécuteurs des Loix; & Dieu eſt le ſeul Maitre des Souverains.

Porte-toi bien, & répon-moi plus ſouvent.

De Paris ce....

LETTRE CINQUANTE-DEUXIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

VENISE, mon cher Monceca, n'eſt point comme la plus grande partie des Villes d'Italie, qui ne fourniſſent que des Réflexions générales ſur les Mœurs de leurs Habitans. Le bas Peuple Vénitien, les Femmes, les Prêtres, les Enfans, tous les différens Etats, dans ce Païs, méritent d'être éxaminez. Je t'ai parlé dans mes Lettres précedentes du Gouvernement en général: je vais entrer dans un Détail un peu plus circonſtantié ſur les coutumes particulieres.

Les Nobles ſont toujours vétus d'une Robbe de Drap noir, lorſqu'ils paroiſſent dans les Rues. L'Hiver, cette Robbe eſt doublée de Petit-Gris, & l'Eté d'Hermine. Quoique la Fourure ne ſoit guére de ſaiſon en Italie au Mois d'Août, duſſent-ils créver de Chaud, ils ne peuvent aller habillés autrement: la Majeſté, la Grandeur, & la Politique, l'éxigeant, il ne reſte plus qu'à obéir. Ce n'eſt pas dans cette ſeule Occaſion, que les Nobles Venitiens ſont la Victime de leur rang: ils le ſont dans preſque toutes les Actions de la

Vie. On les titre de *Votre Excellence*; & lorſqu'on veut les ſaluër, on leur baiſe la Manche. Le coude de cette Manche forme une eſpece de Sac aſſez grand, & ſert ordinairement de biſſac aux Nobles Vénitiens, lorſqu'ils vont au Marché ou à la Boucherie. Il arrive de-là, très ſouvent, que dans cette Manche, où réſide la Grandeur Venitienne, eſt renfermé un Gigot de Mouton, & une douzaine d'Artichaux. Cela te paroitra ſurprenant; mais, les Nobles vont eux-mêmes acheter leurs proviſions, ſans être ſuivis d'aucun Domeſtique, & ſans que perſonne les ſalue, excepté ceux qui les connoiſſent particulièrement. Ils ſe piquent d'avoir de l'Eſprit, & d'être excellens Politiques: mais, tous les Vénitiens ont la même Opinion d'eux-mêmes; &, ſur ce Point, les Gondoliers, qui ne ſont que de ſimples Bateliers ou Rameurs, ne veulent céder en rien aux prémiers Nobles. Ils ſe vantent d'être des Gens à pouvoir venir a bout des Entrepriſes les plus difficiles.

Il eſt vrai, qu'un Gondolier conduit une Intrigue galante mieux que perſonne, & la fait réüſſir heureuſement, quelque Difficulté qui ſe préſente. *Il ſçait tous les Tours & les Détours: il ſe vante de connoitre les Heures propres, & les Dégrés dérobez; il eſt d'Intelligence avec les Soubrettes; il fournit les Echeles de Cordes, quand on en a beſoin;* enfin, il pourroit donner de bons Conſeils aux Moines les plus rafinez, & être admis, s'il étoit en France, dans les Conſeils ſecrets qui font jouër les convulſions. Pour en avoir une Idée par-

parfaite, figure-toi, qu'il eſt auſſi fourbe qu'un Janſéniſte convulſionaire, auſſi artificieux qu'un Jeſuite, auſſi peu ſcrupuleux qu'un Cordelier, auſſi débauché qu'un Carme, & auſſi hipocrite qu'un jeune Abbé qui cherche à attraper un Bénéfice. Le Carnaval eſt le Tems où les Gondoliers font le mieux leurs Affaires, par la grande Quantité d'Etrangers qui ſont à Veniſe: mais, dès que le Carême arrive, tout le Monde commence à déloger; les Voïageurs, les Marionettes, les Comédiens, les Ours, les Monſtres, les Curioſitez, & les Courtiſannes: c'eſt-à-dire celles que la Dévotion avoit amenées des Païs voiſins; car on n'a garde de ſouffrir que celles de Veniſe puiſſent deſerter: on les regarde comme trop eſſentielles au Bien de l'Etat. Elles étudient auſſi la Politique; & leur Profeſſion, aſſez pénible & aſſez fatigante d'ailleurs, ne les empêche point de s'y appliquer. Il s'en eſt même trouvé parmi elles, qui s'y ſont diſtinguées: une, entre autre voulut imiter Solon, & illuſtrer la Profeſſion des Filles galantes. Elle fit bâtir une Chapelle magnifique de l'Argent qu'elle avoit gagné, & la conſacra à certaine Madelaine l'Egiptienne qui avoit été une fameuſe Courtiſanne, comme ce Légiſlateur des Athéniens avoit bâti un Temple à Venus, de l'Argent que les Filles publiques avoient reçu.

Les Egliſes de cette Ville ſont très belles. On croiroit, aux Noms que leur donnent les Véniciens, qu'ils ont quelque choſe de la Religion Judaïque. Je ne ſçai ſi le peu d'Amitié qu'ils por-

tent à la Cour de Rome les empêche d'invoquer les Saints qu'elle canoniſe; mais, preſque tous leurs Temples ſont dédiés à nos Patriarches & à nos Prophetes. Un Juif, nouvellement arrivé dans ce Païs, eſt très ſurpris, lorſqu'il entend nommer l'Egliſe de St. Job, de St. Moïſe, de St. Samuel, de St. Jérémie, de St. Daniel, de St. Zacharie. Les Moines, qui deſſervent celle de St. Jéremie, aſſurent qu'ils conſervent une Dent de ce Prophete. Je me ſuis informé exactement, ſi, dans le Temple de St. Moïſe, on n'auroit point quelque Corne de notre Légiſlateur: mais, je n'ai pû en apprendre aucune Nouvelle, ni ſi dans celui de St. Job on ne garderoit pas dans une Sainte Ampoule quelque Galle à demi crévée de ce bon homme. Un Moine m'a dit en confidence, que de pareilles Reliques étoient très cheres, & fort rares, la Cour de Rome les vendant à un Prix exceſſif. Ainſi, il y a toute Apparence, que, dans le Temple de St. Moïſe, il n'y a que des Bras, des Jambes, & des Machoires, de Saints Nazaréens, & qu'il ne reſte dans Veniſe, des anciens Iſraëlites, que la ſeule Dent du Prophete Jérémie. Elle eſt renfermée dans un Etui d'Or enrichi de Diamans. Elle paroit plûtôt une Dent de Cheval par ſa Groſſeur, que celle d'un Homme. Le Moine, qui me la fit voir, m'aſſura, que je ne devois point en être ſurpris attendu que les anciens Peres étoient d'une Taille bien plus avantageuſe que la nôtre.

Cette Dent monſtrueuſe me rappelle une autre Rélique, qu'un de mes Amis m'a dit avoir

vûë

vûë à Munic dans une fort belle Egliſe. C'eſt une Vertebre auſſi grande que celle d'un Elephan, ou de quelque autre grand Animal. Ce gros Os eſt en ſinguliere Vénération dans toute la Baviere comme étant une des Vertebres du grand St. Chriſtophle.

Quoique les Moines priſent fort leurs Reliques à Veniſe, ainſi que dans les autres Païs, ils ne trouvent guére que parmi le bas Peuple des Gens prêts à croire tous les Miracles qu'ils leur attribuent. Les Perſonnes d'un certain Rang regardent ces ſortes de choſes comme un Amuſement qu'il faut laiſſer au Vulgaire. Cependant, s'il arrivoit qu'il y eût à Veniſe quelques Reliques auſſi incommodes que celles de St. Paris le ſont en France, je ne doute point que le Sénat ne les fit promptement jetter dans le Golfe Adriatique, & ne punit très ſevérement ceux qui auroient voulu les accréditer dans l'Eſprit du Peuple. Il y a quelque tems, que la République s'étant brouillée avec un Souverain Pontife, il interdit & ſuſpendit tout le Clergé de Véniſe. Le Sénat défendit aux Prêtres de diſcontinuer leurs Fonctions. Quelques Moines obéirent cependant au Pontife; mais, ils furent bientôt punis de leur Rebellion aux Ordres de l'Etat: on les chaſſa de la République; & ils ne furent rappellez, que par Grace, & ſous de très dures Conditions, lorſque le Sénat & le Pontife furent racommodez.

Je t'ai déja dit dans mes autres Lettres, mon cher Monceca, combien il eſt dangereux dans ce

Païs de caballer contre l'Etat, & combien la ſeule Apparence de ce Crime eſt punie ſévérement. On donne de très grandes Récompenſes à ceux qui dénoncent un Perturbateur du Repos public, lorſque les Avis peuvent être réellement utiles. On écoute même les Inſtructions & les Lettres anonimes. Il eſt vrai qu'on s'en ſert prudemment, & avec meſure. Il y a, ſous les Portiques du Palais de St. Marc, & en divers Endroits de ſes Galleries, des Mufles, dans la Gueule deſquels chacun peut jetter des Billets, comme dans un Tronc, pour donner tel Avis que bon lui ſemble aux Inquiſiteurs d'Etat. C'eſt ce qu'on appelle *Denuncie Secrete.* Ne te figure pourtant pas, mon cher Monceca, que l'on riſque beaucoup par ſes Avis anonimes, & qu'on dépende par là d'un Ennemi. Les Juges, qui compoſent l'Inquiſition d'Etat, ſont ſi ſages, & ſi prudens, qu'il n'eſt perſonne qui doive craindre d'être puni, s'il n'eſt véritablement coupable. On ne voit point de Païs dans l'Univers, où l'Homme ſoit auſſi libre qu'à Veniſe. Les Armeniens, les Juifs, les Grecs, y ont l'Exercice public de leurs Cérémonies. Toutes les autres Religions y ſont auſſi tolérées: mais on ne fait pas ſemblant d'en ſavoir les Aſſemblées, qui ſe font d'une maniere ſage & prudente; enſorte que le Sénat n'a pas lieu de s'en plaindre. Les Moines même ont ici une entiere Liberté: ils prennent le Maſque tant qu'ils veulent en Carnaval, entretiennent la Concubine, chantent ſur les Théatres, font enfin tout ce que bon leur ſemble, pour-

pourvû que leur Débauche, ou leur Dévotion, n'aient rien de commun avec les Affaires de l'Etat. Veniſe n'a rien de ſemblable dans ſes Maximes avec Rome, que la Protection qu'elle accorde aux Courtiſannes. Dans tout le reſte, il n'eſt point de peuples qui ſe reſſemblent, moins, ſur-tout pour la Superſtition & l'Autorité des Moines.

On débite ici, à propos de l'Autorité des Moines, une Hiſtoire aſſez comique, arrivée nouvellement à Meſſine. Le Conſul de Hollande, reſidant en cette Ville, avoit une jeune Fille de ſeize à dix-ſept Ans, fort aimable. Les Dévots ſe mirent dans la Cervelle d'en faire une Sainte. Ils ne pouvoient ſouffrir diſoient-ils, qu'une Créature auſſi parfaite fût un jour la Proie des Démons. Pour la mettre dans le bon Chemin, & lui ouvrir la Voie céleſte, ils réſolurent de lui perſuader de quitter ſes Parens, & de les voler en partant, pour augmenter la bonne Oeuvre. Ils lui citérent cinq ou ſix Théologiens Eſpagnols, qui permettoient à une Fille de voler ſon Pere, lorſqu'il étoit Proteſtant, & qu'elle le quittoit pour ſe retirer dans un Monaſtere. La jeune Fille convaincue de la Piété & de la Sainteté du Vol domeſtique qu'elle méditoit, ne demanda plus que le Moïen de l'éxécuter : & deux Révérens Peres Capucins lui prêterent leur Miniſtere. Ils alloient ſouvent à la Quête chés le Conſul qui leur faiſoit l'Aumone, bien éloigné de penſer au Tour qu'on vouloit lui joüer. Cependant, les Diſciples de St. François emportoient

toient chaque jour quelques Habits ou quelques Hardes de la jeune Catéchumene. Leurs larges Beſaces ſervoient utilement a ce Projet. Enfin, lorſqu'il n'y eut plus de Nipes à ſortir, la nouvelle Convertie vola une Bourſe remplie de Pieces d'Or, & diſparut avec. Ses Parens ne reſtérent pas long-tems à apprendre de ſes Nouvelles. On ne peut dire quelle fut leur Surpriſe, lorſqu'ils ſûrent le Projet de leur Fille, & la Cauſe de ſon Evaſion: mais, comme il n'y avoit aucun Remede, ils prirent patience.

La Nouvelle Sainte fut reçuë Religieuſe: elle fit Vœu de n'avoir jamais le Cœur tendre, d'obéir au Caprice d'une Femme vieille & grondeuſe, & de n'avoir de l'Argent que pour le donner aux Moines *.

Pendant près de trois Ans, tout Meſſine parloit de la ſainte Convertie. Peu s'en falloit, qu'on ne fit déja une Quête pour les cent mille Ecus qu'il falloit pour la faire canoniſer après ſa Mort. Maints Religieux prirent en Chaire le Prétexte de ſa Converſion, pour déclamer contre tous les Nazaréens Réformez. Ils prédirent la Ruine entiere de l'Angleterre & de la Hollande, firent même quelques Complimens & quelques Apoſtrophes de Rhétorique au Prétendant, & l'aſſurérent qu'il remonteroit ſur le Trône, dès que Dieu auroit fait mourir tous les Anglois, pour Punition de leur Rebellion, enſorte qu'il ſeroit le Maitre de mener avec lui autant de Moi-

nes

* Les trois Vœux des Religieuſes, Chaſteté, Obëiſſance, & pauvreté.

nes qu'il voudroit, leſquels deviendroient même très utiles pour repeupler le Païs.

Lors qu'on étoit ainſi occupé dans toute la Sicile de la bienheureuſe Religieuſe, que chaque Mere la citoit pour Exemple à ſa Fille, qu'on étoit prêt à faire des Reliques & des Scapulaires de ſes vielles Robbes, ellle diſparut tout d'un coup. On crut d'abord, que, par un Miracle, elle ſe cachoit aux Yeux des Humains, étant en Converſation avec Ste. Roſe ou Ste. Claire. Mais, comme elle ne reparoiſſoit plus, un habile Théologien devina, que n'aiant eu pendant quelque tems que la Grace ſuffiſante, elle avoit fait une Eſcapade, cette Eſpece de Grace ſuffiſante ne ſuffiſant jamais; & qu'il falloit attendre un Mouvement de la Grace efficace, afin de produire ſon Retour. Quoique le Théologien ſemblât avoir Raiſon, l'Inquiſition trouva ſon Raiſonnement dangereux; &, comme Janſéniſte, il penſa être ſévérement puni. Quant à la Sainte, elle repaſſa en Hollande, dans un Vaiſſeau de Rotterdam; & pour diſpoſer la Grace efficace, elle éxécuta le prémier Commandement de Dieu, & demanda Pardon à ſa Famille de ſa Deſobéiſſance. L'Evêque, faché & piqué au vif du Départ d'une de ſes Brébis égarées, mit en rumeur tout Meſſine. A peine l'Autorité du Gouverneur put-elle garantir la Perſonne du Conſul: ſa Maiſon fut fouillée, on interrogea ſes Domeſtiques, &, après bien des Recherches, il fallut que l'Evêque prit patience, & ſe conſolât du départ de

la Religieuſe, comme le Conſul s'étoit conſolé de l'Enlevement de ſa Fille.

Porte-toi bien, mon cher Monceca, & donne-moi de tes Nouvelles.

De Veniſe, ce. . . .

LETTRE CINQUANTE-TROISIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

TEs Lettres ſur les Mœurs & les Coutumes des Vénitiens m'ont fait un véritable Plaiſir. J'admire leur Sageſſe & leur Prudence, dans les Bornes étroites qu'ils ont mis à l'Ambition & au Fanatiſme des Moines. Mais, la Regle, qui me paroit la plus ſenſée, eſt celle qui défend à toute ſorte de Tribunaux Eccléſiaſtiques la Connoiſſance des Livres & des Ecrits qui s'impriment & ſe débitent dans toute l'Etendue des Etats de la République. C'eſt-là un Moïen aſſuré, pour nourrir toujours les Eſprits dans l'Indépendance & dans l'Eloignement de la Superſtition.

Les Idées des Hommes les plus illuſtres deviennent communes à chaque Particulier, & les Savans travaillent utilement à perfectionner l'Entendement de tous leurs Concitoïens, lorſqu'on aiſſe aux uns la Liberté d'inſtruire, & aux autres celle de profiter. L'Ambition des Moines, & leur Attention à ſupprimer tout ce qui pouvoit leur

leur être contraire, nous ont ravi mille Chefs-d'Oeuvre. Que de Livres, remplis de Choſes excellentes, ont été . ou ſupprimez entiérement, ou tronqués, par les Dévots, avant que l'Imprimerie fut inventée ! Nous devons nous eſtimer heureux, que ce bel Art ait mis un Frein à leur Mauvaiſe-Foi. Pour peu que les Livres euſſent été encor quelque tems en leur Pouvoir, nous n'aurions peut-être d'autres Hiſtoriens, & d'autres Auteurs, que quelques miſérables Ecrivains Nazaréens. Les *Conformitez de St. François avec Je-ſus-Chriſt*, les *Annales* de quelques Moines, euſſent pris la Place de Tite-Live & de Salluſte. Il n'a pas tenu à un Souverain Pontife, que ce prémier Ecrivain, le Prince & le Monarque des Hiſtoriens, n'ait été entiérement ſupprimé. Ce Pontife, nommé Grégoire*, condamna cet Ouvrage au Feu. Quel Malheur pour le Genre Humain, mon cher Brito, ſi les Hommes, qui vivoient du Tems de ce Grégoire, euſſent imité ſon Fanatiſme ! La Malice, le Crime, & l'Hipocriſie, ſont les plus mortels Ennemis de la Science. Elle les démaſque, elle montre leur Laideur ; & c'eſt ce qui les irrite contre elle.

Lorſque le Genre Humain ſembloit avoir oublié de faire Uſage de ſa Lumiere Naturelle, les Moines & les Prêtres, les ſeuls par qui les Manuſcrits fuſſent copiés, les vendoient à un Prix exceſſif, & en retranchoient tout ce qui pouvoit donner quelque Lueur de leurs Fourberies. Ils euſſent ſans doute ſupprimé entiérement certains Livres

* Grégoire I ; ſurnommé le Grand.

Livres : mais, c'eſt nous, qui les en avons empêchés. Répandus dans toute la Grece, & dans toute l'Italie, nous avions auſſi-bien qu'eux ces Manuſcrits; &, leur étant impoſſible d'en ôter entiérement la Connoiſſance, ils ſe contentoient d'en enlever des Morceaux entiers, & quelquefois d'en ſubſtituer d'autres à leur Place. Nous voïons encor aujourd'hui des Exemples journaliers de ces Supreſſions Monachales. La Moitié des Oeuvres d'*Horace*, *de Juvenal*, d'*Ovide*, manquent dans les Editions qui ſont faites par des Moines. Si pluſieurs autres ne conſervoient ces Chefs-d'Oeuvre dans leur entier, bien-tôt nous acheverions de perdre ces derniers Treſors de l'Antiquité.

Je t'avouërai, mon cher Brito, que je ne comprens pas, comment *Lucrece* a pû parvenir juſqu'à nous dans ſon entier. J'ignore qui ſont les Copiſtes, qui ont pû le conſerver auſſi éxactement: &, ſi c'eſt aux Moines, que nous en ſommes redevables, je leur pardonne de bonne-foi le Quart de leurs Friponneries. Ce n'eſt pas que j'approuve les Sentimens pernicieux de ce Poëte ſur la Divinité. Périſſe, mon cher Brito, quiconque n'a pas pour elle la plus profonde Vénération! Mais, le Reſte de ſon Ouvrage eſt ſi complet, ſi beau, ſi diverſifié, qu'il eut été facheux d'en être entiérement privé.

Le Hazard nous a rendu les Oeuvres de Pétrone preſque dans leur entier. Nous avons auſſi recouvré quelques autres Fragmens de pluſieurs Auteurs. Peut-être un jour ſerons-nous aſſez

assez heureux pour découvrir Tacite & Tite-Live, sans Lacunes, & dans leur Perfection. Bien des Gens assurant, que le Grand-Seigneur a dans sa Bibliotheque ce dernier Historien complet. J'ai entendu assûrer ce Fait comme véritable à beaucoup de Personnes; mais, je puis t'assûrer, que je sçai le contraire, & que j'en puis parler avec beaucoup de Certitude.

Louis XIV, toujours attentif à ce qui pouvoit augmenter sa Gloire, voulut que l'Univers lui eût l'Obligation d'avoir tous les Ouvrages de Tite-Live, s'il étoit vrai qu'on pût les trouver. Il fit écrire à Monsieur de Fériol, son Ambassadeur à la Porte, d'offrir tout ce qu'on souhaiteroit du Tite-Live qu'on prétendoit être dans la Bibliothèque du Sérail. Mr. de Fériol s'adressa au Visir, qui en parla au Grand-Seigneur. Cela fit quelque Difficulté; & l'on crut à la Porte ne devoir pas même vérifier le Manuscrit, & examiner s'il étoit plus complet que les Ouvrages que nous avons. Mr. de Fériol ne se rebuta point pour une prémiere Tentative: il fit parler au Bibliothécaire, & lui offrit cent mille Ecus, s'il vouloit livrer le Manuscrit pour quelque Tems, & permettre qu'on copiât ce qui manquoit de cet Historien; ensorte qu'on auroit pû remettre le Livre dans la Bibliothéque, sans qu'on pût s'appercevoir du Larcin. Cette Proposition plût infiniment au Bibliothécaire, & cent mille Ecus lui parurent bons à gagner. Il promit de remettre le Livre. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'après avoir bien

cherché, le Manuſcrit ne ſe trouva point, & que, loin qu'il y eût parmi les Livres du Grand-Seigneur un Tite-Live dans ſon entier, il ne s'y trouva pas même les Oeuvres qui nous en reſtent; ou, du moins, ſi elles s'y trouvérent, le Bibliothécaire ne jugea pas à propos de le dire. Mais, bien fâché de perdre les cent mille Ecus, il répondit, qu'après avoir bien cherché, il n'avoit pas trouvé ce qu'on demandoit. Je ſçai, qu'on peut penſer, que le Bibliothécaire, aiant fait Réflexion au Danger qu'il couroit, peut avoir changé de Sentiment. Cela n'eſt point abſolument impoſſible; mais, je ſçai bien auſſi, que cent mille Ecus ſont exceſſivement tentans, & ſur-tout pour un Turc accoutumé à tout riſquer pour de l'Argent. On regrette beaucoup en France ce qui manque de cet Hiſtorien; & je ſuis aſſuré, que s'il falloit païer deux cent mille Ecus pour l'avoir complet, on ne héſiteroit pas de les donner. On les retrouveroit aiſément en ſouſcriptions chés les différens Particuliers du Roïaume, qui voudroient en avoir des Exemplaires.

Dirois-tu, mon cher Brito, que dans un Païs, où l'on aime ſi fort les bons Ouvrages, les Moines ont cependant trouvé un Moïen d'établir une eſpece d'Inquiſition contre la Librairie. Tous les Livres, dans leſquels ils croïent être bleſſés, ſont proſcrits & défendus, ſous de griéves Peines. Ils puniſſent dans les Confeſſionaux ceux qui les liſent. Ils animent les Magiſtrats, en les excitant à ſe joindre à eux; &

il

il ſemble, qu'il eſt plus dangereux d'écrire ſimplement dans un Livre, qu'un Moine eſt ordinairement un Fripon, que de mettre au jour un Siſteme d'Athéiſme, ou quelque Ouvrage contre les bonnes Mœurs. Quelque Mouvement cependant que l'on ſe donne, dès qu'un Livre eſt imprimé dans quelque Endroit de l'Europe, & qu'il eſt bon, il ſe vend à Paris auſſi-tôt, & même plutôt, que dans aucun Endroit de l'Europe. Les Défenſes qu'on fait, pour en empêcher la Vente, en augmentent infiniment le Prix & le Débit. Les Colporteurs ont ſoin d'en fournir les Petits-Maitres, les Gens-de-Robe, & les Courtiſans. Les Dames mêmes liſent les Livres défendus: elles ſe les font apporter à leur Toilette, comme une des Choſes qui lui apartient; &, pendant qu'une Coëffeuſe

Bâtit de leurs Cheveux le galant Edifice,

un Aimable, un Petit-Maitre, un Amant, en lit quelques Pages tout-haut.

Tu ſeras peut-être curieux de ſavoir ce qui excite principalement la Perſécution contre les Livres, & quels ſont ceux qu'on proſcrit le plus ſévérement. Quoique tous les Ouvrages, qui tendent à guérir l'Eſprit du Peuple de la Superſtition, ſoient généralement défendus, cependant on prend moins de Soin d'en arrêter le Débit, que de ceux qui intéreſſent le Janſéniſme ou le Moliniſme: &, quoiqu'on ne réüſſiſſe pas mieux à empêcher la Vente de ceux-ci que des autres, on fait ce qu'on peut pour en

venir à bout. Je t'avouërai, mon cher Brito, qu'il ſeroit utile au Public, qu'on pût ſupprimer ces Ouvrages, qui ne ſont ordinairement que des Tiſſus d'Impoſtures, de Calomnies, & d'Injures groſſieres. Les Auteurs Janſéniſtes ſe diſtinguent ſur-tout dans ce Genre de Diſpute. Dès que les Raiſons leur manquent, ils y ſuppléent par des Invectives. Ils paient chérement un Homme, qui, deux fois par Semaine, répand par toute l'Europe une Feuille imprimée*, dans laquelle il eſt obligé de dire des Invectives à quiconque n'eſt pas perſuadé que l'Eau, dans laquelle on a fait bouillir un vieux Morceau des Pantoufles de St. Paris, guérit de toute ſorte de Maux.

Je t'ai parlé ſouvent des Moliniſtes & des Janſéniſtes; mais, je ne t'ai jamais dit, qu'il eſt impoſſible de vivre dans ce Païs, ſans prendre Parti pour les uns ou pour les autres. Tel eſt l'Eſprit de Cabale qui regne à Paris. Fût-on Spinoſiſte, on ne peut reſter neutre. Les Janſéniſtes & les Moliniſtes s'accommodent de tout: ils ne ſont pas faire Profeſſion de Foi en entrant dans leur Corps; mais, ils demandent ſeulement, qu'on jure une Haine immortelle à leurs Adverſaires. Malgré la Néceſſité où l'on eſt de ſe déterminer & de ſe ranger ſous un des deux Etendarts, je te dirai, mon cher Brito, que j'ai crû devoir regarder avec beaucoup d'Indifférence les Diſputes d'une Religion dont je crois les Fondemens mauvais. Cependant, quoi-

* *Les* Nouvelles Eccléſiaſtiques.

quoiqu'on ſache que je ſuis Juif, né à Conſtantinople, inconnu aux Jéſuites, ſans Ambition, uniquement occupé du Plaiſir de l'Etude de la Philoſophie; deux ou trois Perſonnes, avec leſquelles je vis familiérement ici, ſe ſont allé fourer dans l'Eſprit, que j'étois Moliniſte. *Nous voïons*, me diſent-ils ſouvent, *votre Haine pour St. Paris. Vous condamnez hautement ſes Miracles. Les Convulſionaires, ſelon vous, ſont des Fanatiques, qu'on devroit mettre aux Galeres. La Tranſpiration*, dites-vous, *que la Fatigue, les Coups de Bâton, & le pénible Exercice de ramer, leur cauſeroient, pourroit purger ces Humeurs acres, qui, répandues dans leur Sang, cauſent leur Frénéſie. Vous voudriés voir l'Abbé Bécheran, & le Chevalier Follard, transformez en Forçats, rattraper leur Raiſon par une longue Pénitence éxercée dans tous les Ports de la Méditerranée. Hé quoi*, leur répons-je, *ſouhaiter que l'Impoſture ſoit punie, eſt-ce vouloir déïfier la Haine & l'Ambition?* Car, voilà, mon cher Brito, le vrai Portrait des Janſéniſtes & des Moliniſtes. Les prémiers ſont de dangereux Impoſteurs, les derniers ſont dévorez par l'Envie de dominer, & par l'Ardeur de ſe vanger. Ils ſont tous également à craindre; mais, leurs Défauts ſont différens.

Le Janſéniſte, né malin & cagot, ſuce avec le Lait l'Eſprit de Révolte & de Sédition. Les prémiers Mots, qu'il bégaïe, ſont des Invectives & des Injures contre les Pontifes. Sa Haïne croît avec l'Age. Sous les Dehors extérieurs d'u-

d'une fauſſe Piété, il cache une Ame noire & dangereuſe. Mauvais Nazaréen, Sujet rébelle, Ami perfide, Parent ſans Amitié, trois Mots, qu'il répete ſans ceſſe, ſervent de Prétexte ſpécieux à tous ſes Crimes. *Les Libertez de l'Egliſe Gallicane*: ce ſont-là les Paroles Cabaliſtiques de la Secte Janſéniſte. Il n'eſt point de Forfaits odieux, qu'elles n'effacent, & qu'elles n'autoriſent.

Le Moliniſte ambitieux veut commander par-tout. Semblable aux Vents impétueux, il abbat tout ce qui lui réſiſte, & épargne ce qui lui cede. Il arrache l'altier Janſéniſte de chés lui par une Lettre de Cachet. En vain eſt-il appuié par la Ville & les Provinces: ſemblable au Chéne, que ſes profondes Racines ne ſauroient garantir d'être enlevé par un Ouragan, il périt, tandis que le Libertin, l'Athée, & le Débauché, qui, foibles Roſeaux, plient & ſemblent céder, ſont conſervez, & jouïſſent d'une grande Tranquilité. Ce n'eſt pas le Crime, que hait le Moliniſte, mais le Rival de ſa Grandeur, ou celui qui peut le devenir. On n'eſt point innocent auprès de lui, dès qu'on peut lui nuire. Le trop de Science & de Vertu attire ſa Haine. Il veut moins de bonnes Qualitez, & plus d'Obéïſſance. Il eſt doux, ſimple, poli, complaiſant, honnête-homme même, lorſqu'il eſt ſeul; mais, fier, hautain, inſuportable, tiran, perſécuteur, dès qu'il agit de concert avec ſes Confreres. La Moitié des Maux de ce Roïaume ſont venus par l'Ambition de ceux qu'on nom-

nomme aujourd'hui Moliniſtes. Ils ont autrefois perſécuté des Nazaréens, à qui la France étoit redevable de ſa Gloire*: ils avoient placé ſur ſon Trône le plus grand Roi de l'Univers. Le Crime l'en arracha; & la Suite de ce Crime entraina la Perte des Bienfaiteurs de ce Monarque.

Tu vois, mon cher Brito, le Jugement qu'on doit faire des Sectes Janſéniſte & Moliniſte. Ceux, qui compoſent la prémiere, ſont dangereux; mais ceux, qui forment la ſeconde, ne le ſont pas moins, dès le moment qu'ils agiſſent communément & en Corps. Au reſte, tu prendrois une fauſſe Idée des François, ſi tu te figurois, que tant ceux qu'on nomme ici Moliniſtes, que ceux qu'on nomme Janſéniſtes, s'embaraſſent beaucoup de ces Caballes. On prend ici ces Noms, comme je t'ai déjà dit, parce que la Mode veut qu'on ſe déclare pour un Parti ou pour l'autre. Ainſi, en te parlant des Moliniſtes, & des Janſéniſtes, j'entens ſeulement ceux qui ſont à la Tête de ces Sectes, qui fomentent la Diviſion dans l'Etat, & qui abuſent de la Bonté, de la Douceur, & de la Clémence de leur Prince. Si la trop grande Rigueur eſt pardonnable à un Prince, c'eſt lorſqu'elle tend à aſſurer un parfait Repos à ſes Sujets. Si, dès le Commencement de ces Troubles, on eût puni ſévérement l'Inquiétude des Janſéniſtes, & réfréné l'Ambition des Moliniſtes, chacun eut penſé de Janſénius & de Molina ce qu'il eût

* Les Réformez.

voulu; & peut-être à préſent ne s'en ſouviendroit-on plus.

Porte-toi bien, mon cher Brito, & continue de proſperer.

De Paris, ce. . . .

LETTRE CINQUANTE QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

J'AI appris avec plaiſir, mon cher Iſaac, ton Arrivée à Smirne; & te voilà, Graces au Dieu de nos Peres, hors des dangers où ton changement de Religion t'expoſoit. Dès que tu ſeras arrivé au Caire, donne-moi de tes Nouvelles, & acheve de calmer mon inquiétude.

Les particularitez, que tu m'as apriſes de l'Impoſteur Sabataï, m'ont confirmé dans l'Opinion de me donner ma Confiance, & de n'ajoûter Foi qu'aux choſes que je connoitrai évidemment. Un vieux Négociant Provençal, à qui j'ai fait voir ta Lettre, & qui pendant ſa Jeuneſſe a reſté pluſieurs Années à Smirne, m'a raconté, à l'Occaſion de Sabataï une aſſez plaiſante Avanture, arrivée a deux Anglois à Conſtantinople. Ils avoient fait des avances conſidérables à quelques Juifs, & craignoient d'avoir riſqué leur Argent. Dans l'Envie qu'ils avoient de le ravoir, la Curioſité ſe joignant à l'Intérêt, ils portérent leurs Plain-

Plaintes à Sabataï Sevi, lorſqu'il étoit enfermé dans le Chateau des Dardanelles. Cet Impoſteur les écouta avec beaucoup de Gravité & de Douceur, & ordonna aux Juifs de les payer, en leur écrivant cette Lettre.

LETTRE.

„ *A vous de la Nation des Juifs, qui attendez la*
„ *Venue du Meſſie & le Salut d'Iſraël, Paix*
„ *ſans fin.*

„ J'AI été informé, que vous devez à pluſieurs
„ particuliers Anglois. Il nous paroit juſte
„ de vous ordonner de ſatisfaire à vos Dettes :
„ &, ſi vous refuſez de le faire, & que vous ne
„ nous obéïſſiés pas en cette Rencontre, ſachez
„ que vous n'entrerez pas avec moi dans mon
„ Roïaume. „

Les Anglois remerciérent Sabataï Sevi dans des Termes fort reſpectueux, & profitérent de ſa Fourbe, & de l'Imbécilité des Juifs, pour ravoir leur argent.

Il arriva encor à Sabataï Sevi une Scene auſſi comique pendant le Tems de ſa Priſon ; & qui, dans la ſuite, occaſionna entiérement ſa Perte, & démaſqua ſa Mauvaiſe-Foi. Un Juif, nommé Néhémie Cohen, ſavant dans les Langues Hébraïque, Siriaque, & Caldéenne, auſſi bien inſtruit dans la Cabale des Rabbins que Sabataï lui-même, voulut avoir part à ſa Gloire. Il demanda à cet Impoſteur d'avoir une conférence

avec lui. Leur converſation fut d'abord très tranquile; mais, après avoir eſſaié vainement de prendre des arrangemens qui pûſſent convenir à tous deux, il s'échaufférent & s'emportérent avec beaucoup de Violence. *N'eſt-il pas vrai*, diſoit Cohen, *qu'il doit, ſuivant les Ecritures, y avoir deux Meſſies; le prémier, pauvre mépriſé, Prédicateur de la Loi, Serviteur du ſecond, & ſon Précurſeur; le ſecond, riche, puiſſant, victorieux? Je me contente*, continuoit-il, *d'être Ben-Ephraïm, ou le pauvre Meſſie. Quel Préjudice cela fait-il à votre Gloire? En ſerez-vous moins le Meſſie conquérant?* Après bien des Débats, Sabatai Sevi conſentit que Cohen fût le pauvre Meſſie; & leur Diſpute alloit être finie, lorſque Cohen s'aviſa de raprocher à Sabatai Sevi de s'être trop haté de ſe publier le Meſſie puiſſant, avant que lui, le pauvre Meſſie, qui devoit lui ſervir de Précurſeur, ſe fût fait connoitre dans le Monde. Sabatai trouva mauvais, que Cohen voulût déja critiquer ſa Conduite. *Je vous caſſe*, lui dit-il: *vous n'êtes, ni ne ſerez jamais*, Ben-Ephraim. *Et moi*, répondit Cohen, *je vous caſſe à mon tour; & vous promets, que je vous empecherai bien de vous faire reconnoitre pour* Ben-David. La Diſpute s'échauffant alors entre ces deux Impoſteurs, après les Injures, ils en vinrent aux Coups. Les Turcs, qui gardoient Sabatai Sevi, & qui de la Porte de ſa Priſon avoient entendu cette plaiſante converſation, coururent ſéparer les Combattans. Cohen ne tarda pas à ſe vanger: ce fut lui, qui apprit aux principaux Miniſtres de la Porte, que

les

les Fourberies & les Impoſtures de Sabatai Sevi faiſoient tous les jours plus d'Effet ſur l'Eſprit des Juifs, qui n'avoient rien diminué de l'Eſtime qu'ils avoient pour lui. Nous avons eu ſouvent des Monſtres parmi nous, qui, voulant abuſer de la Crédulité de leurs Freres, pour ſatisfaire leur Ambition, ou leur Avarice, ont pris le Titre de Libérateur du Peuple Juif & l'auguſte Nom de Meſſie.

Sous le Regne de l'Empereur Théodoſe le Jeune, il y eut un Juif en Candie, qui cauſa beaucoup plus de Maux à notre Nation, que le miſérable Sabatai. Ce Juif s'appelloit Moïſe. Il aſſûroit, qu'il étoit le même Prophete Moïſe, qui conduiſit les Iſraëlites dans le Deſert, & les arracha de la Servitude d'Egipte. Il parcourut pendant un An toute l'Ile de Candie. Il prêchoit dans toutes les Sinagogues, & promettoit à tous les Juifs, qui étoient en très grand Nombre dans ce Païs, de leur faire traverſer la Mer ſans Vaiſſeau, & de les conduire à Pié ſec juſques dans le Sein de la Judée. Il aſſigna un jour fixe pour le Départ: &, étant ſuivi d'une grande Multitude de Peuple, il alla ſur une Côte aſſez élevée, ordonna à ceux qui marchoient les préniers de ſe jetter dans la Mer dès qu'ils arriveroient au Bord de l'Eau, ſans aucune Crainte; les aſſurant, qu'ils ne couroient aucun Danger. Ces Imbéciles trompez par ce Scélérat, ſe précipitérent dans la Mer, où ils euſſent trouvé une juſte Punition de leur Crédulité, ſi des Pêcheurs, qui ſe rencontrérent-là, ne les euſſent ſauvé des Flots,

Flots; & empéché ceux, qui arrivoient ſucceſſivement les uns après les autres; de ſuivre l'Exemple de ces prémiers.

Notre Nation n'eſt pas la ſeule, mon cher Iſaac, qui ait été abuſée par des Impoſteurs. Quel eſt le Roïaume, quelle eſt la Religion, qui n'ait pas produit des Enfans ſéducteurs? Les Nazaréens ne doivent point nous reprocher nos faux Meſſies. N'ont-ils pas tous les jours parmi eux des Gens, qui ſous le Prétexte de la Religion, & ſous le Voile de la Piété, les jettent dans les plus grands Egaremens? Sabataï Sevi n'a jamais fait autant d'Impreſſion ſur l'Eſprit des Juifs, que St. Paris ſur celui des François. Aucun Iſraëlite n'a jamais pouſſé l'Erreur & l'Aveuglement juſqu'à prendre des Accès de Fanatiſme pour des Marques viſibles de la Grace de Dieu, qui ſe ſert d'une Troupe de Fous, pour annoncer ſes ſaintes Volontez. Nous avons crû quelquefois à des Hommes, qui nous promettoient des Choſes qui nous flattoient: nous les avons aidé nous mêmes à nous tromper, par le Plaiſir que nous donnoit leur Doctrine. Mais, ceux, qui ſéduiſent les Nazaréens, ne leur annoncent que des Maux & des Infortunes: tous les Convulſionaires de Paris prédiſent la Fin du Monde, le Détronement des Pontifes, le Renverſement des Etats. Il faut avoir bien du Penchant au Fanatiſme, pour choiſir pour Guides de ſemblables Prophêtes.

Je ſçai, mon cher Iſaac, que tout ce qui eſt extraordinaire frape & ſaiſit l'Eſprit du Peuple: mais,

mais, les Païs Nazaréens Papiſtes ſont plus ſujets à la Superſtition que les autres Contrées. On ne voit guére de Poſſédez en Angleterre & en Hollande : les Diables vont très peu s'y promener. Comme il n'eſt point de Moine dans ces Etats, qui puiſſe y montrer en Public la Puiſſance que ſa Sainteté lui donne ſur l'Enfer, Belzebut & Aſtaroth n'y font aucune Caravane, ou du moins n'en entend on rien dire.

Il y a quelques jours, qu'on m'écrivoit de Londres, qu'un Marchand de cette Ville ſe plaignoit d'un Eſprit, qui venoit pendant la Nuit déchirer toutes les Hardes & les Meubles qu'il avoit dans ſa Maiſon. Le Peuple, toûjours crédule, donna d'abord dans le Panneau, Chacun couroit chés le Marchand, qui montroit à tout le Monde quelques Morceau d'Etoffe & de Linge coupez & déchirez. Il racontoit mille choſes plus ſurprenantes les unes que les autres de la Malice de cet Eſprit. Le Lord Maire, informé de cette Affaire, ordonna à l'Eſprit d'avoir à ne plus rien déchirer, & au Marchand de ne plus parler du Diablotin: il fit même comprendre à ce dernier qu'il répondroit des Sotiſes du prémier. Depuis ce tems-là, l'Eſprit a décampé. Ce Marchand rejette à préſent ſur les Rats, ce qu'il attribuoit d'abord à cette Subſtance inviſible.

Les Nazaréens Papiſtes prétendent que ce Diable étoit un de ceux qui ſont d'un Tempérament beaucoup plus doux que les autres; ſans quoi, toute l'Autorité des Magiſtrats ne l'eut point

point éxilé. Ils diſent, qu'il eſt une Sorte d'Eſprits très aiſés à conjurer, & que, ſans avoir recours au Rituel, un Air d'un Opéra de Quinault vaut autant qu'un Exorciſme de l'Egliſe. Ils citent à cette Occaſion un certain Ignace de Loyola, qui, pour chaſſer le Démon du Corps d'une Femme poſſédée, qui le prioit de la ſécourir, ſe ſervit de ce Vers de Virgile.

La Reine & le Troyen dans la même Caverne *.

A peine l'eut-il prononcé, que la Femme fut renverſée par Terre; & que le Diable la quitta, & demanda pour toute Grace de n'être point renfermé dans la Caverne infernale. Il obtint la Permiſſion d'aller par-tout où il voudroit, pourvû qu'il n'obſédât plus aucun Homme †.

Avoue, mon cher Iſaac, que voilà une plaiſante Façon de chaſſer les Diables. Si un ſeul Vers de Virgile a la Force de bannir un Démon, je ne doute pas que ce Poëte, à force de réciter ſon *Enéide*, ne vienne enfin à bout de les éxiler tous de l'Enfer; & de purger ce Lieu de leur déteſtable Race. Il rendroit-là un grand Service à ſes Camarades les Auteurs, & ſur-tout à Horace, Catulle, Tibulle, Properce, & Pétrone, qui nez voluptueux, & élevez dans la bonne Compagnie, doivent trouver celle des Diables un peu trop bruïante.

A pro-

* *Speluncam Dido Dux & Trojanus eandem.*

† Joannes Chriſtianus Frommann de Faſcinatione, *Libr. III. Part. IX. Cap. IV. Num. XV. pag.* 949.

Apropos de bons Auteurs, un Colporteur m'a aporté un Livre nouveau *, que j'ai lû avec beaucoup de Plaiſir. C'eſt une Traduction de quatre Epitres en Vers de l'illuſtre Pope, le meilleur Poëte d'Angleterre. Cet Ouvrage eſt bon. Le Traducteur a conſervé dans ſa Proſe la Force & la Grace des Vers Anglois. Le Sujet de ces Epitres eſt intereſſant, elles roulent toutes les quatre ſur des Matieres Métaphiſiques, qui ſont expliquées d'une maniere claire & conciſe.

I. La prémiere traite de la Nature & de l'Etat de l'Homme par raport à l'Univers. L'Auteur y prouve, que l'Homme n'eſt point un Etre imparfait; qu'il eſt proportionné à la Place & au Rang qu'il occupe dans la Création, & à des Fins & des Relations qui lui ſont connues. Il fonde le Bonheur préſent des Humains, en partie ſur l'Ignorance des Evénemens futurs, & en partie ſur l'Eſpérance d'un bonheur à venir, & condamne comme un grand Crime leurs injuſtes Plaintes contre la Providence.

II. La ſeconde apprend à l'Homme à connoître ſa Nature & ſon Etat, conſidéré par raport à lui même. Elle develope la Source & la Cauſe de toutes nos Actions, dont l'Amour propre & la Raiſon ſont les deux Principes, & fait ſentir combien nos Connoiſſances ſont bornées.

Lorſque, dans ces derniers Tems, dit ce Poëte, *les Etres ſupérieurs virent un Homme mortel developer les Loix de la Nature, ils admirérent une telle Ha-*

* Eſſai ſur l'Homme, par Mr. Pope. *On imprime actuellement ce Livre à la Haye, chez Jean Neaulme.*

Habileté dans une Figure terreſtre: ils regardèrent Newton comme nous regardons un Singe adroit.

Je ne ſçai, mon cher Iſaac, ſi cette Penſée te plaira autant qu'à moi; mais, j'y trouve quelque choſe de grand, de ſublime, & cependant de naturel. Elle eſt même bien rendue en François.

III. Voici une Deſcription utile à la Correction de l'Orgueil des Hommes. Je la trouve digne de l'Admiration de tous les Connoiſſeurs. *Homme inſenſé! Dieu aura-t-il travaillé ſeulement pour ton Bien, ton Plaiſir, ton Amuſement, ton Ornement, & ta Nourriture? Celui, qui nourrit pour ta Table le Fan folâtre, a pour lui emaillé les Prairies. Eſt-ce à cauſe de toi, que l'Alouette s'éleve dans les Airs, qu'elle y gazouille? La Joie excite ſes Chanſons, la Joie agite ſes Ailes. Eſt-ce à cauſe de toi, que la Linotte fait retentir ſes Accens? Ce ſont ſes Amours, & ſes propres Treſſaillemens, qui enflent ſon Goſier. Un fier Courſier pompeuſement manégé partage avec ſon Cavalier le Plaiſir & la Gloire. La Semence, qui couvre la Terre, eſt-elle à toi ſeul? Les Oiſeaux reclameront leur Grain. Eſt-ce à toi ſeul, qu'apartient toute la Moiſſon dorée d'une Année fertile? Une Partie paie juſtement le Labeur du Bœuf qui la mérite.* Voilà, mon cher Iſaac un des plus beaux Morceau de Poëſie. Que d'Images différentes, quelle Variété, quelle Etendue d'Imagination! Le Poëte offre toute la Nature à nos Yeux, & le Philoſophe nous fait ſentir que nous n'y avons pas plus de Part que les autres Créatures. Ne connoiſſons nous pas, en effet, dès que nous nous dé-

dépouillons de nos Préjugés, que rien n'eſt fait entiérement ni pour nous, ni pour les autres? Le Paſſage, que je viens de citer, eſt dans la III. Epitre. L'Auteur y examine la Nature & l'Etat de l'Homme par raport à la Société. Il y fait un Détail des différens Siécles & Ages du Monde: il y montre l'Origine des prémieres Sociétez, que l'inſtinct forma, & dont la Raiſon reſſerra les Liens.

IV. La derniere de ces quatre Epitres traite du Bonheur que les Hommes cherchent avec tant d'Avidité. Le Poëte prouve, qu'ils peuvent tous être heureux, dans quelque Etat que le Ciel les ait placés; & qu'il ne faut, pour atteindre à la Félicité & à la Tranquillité, que du bon-Sens dans l'Eſprit; & de la Droiture dans le Cœur. *Demande aux Savans*, dit ce Poëte, *le Chemin pour arriver au Bonheur. Ils ſont tous aveugles. L'un nous ordonne d'être ſerviable, l'autre de fuir les Hommes: quelques-uns font conſiſter le Bonheur dans l'Action, & d'autres dans le Repos: ceux-ci l'appellent Plaiſir, & ceux là Contentement. Toutes ces Définitions ne diſent guére plus ou moins que ceci, que le bonheur eſt bonheur. L'un dit que ſon Plaiſir eſt de n'avoir aucune Peine: un autre ne ſçait où le fixer; incertain, il doute de tout: il y en a même, qui nient que la Vertu y ait aucune Influence.* C'eſt-là, mon cher Iſaac, le fidelle Portrait de notre Aveuglement. Nous diſputons pour définir ce qui peut nous rendre heureux: nous allons chercher bien loin ce que nous avons en nous mêmes, *la Vertu, la Santé*, & *le Néceſſaire*.

Ce même Livre *Eſſai ſur l'homme, par Mr. Pope*, & *l'Examen* qu'en a fait Mr. *De Crouſaz*, ſont imprimés enſemble chez *M. M. Bouſquet & Comp.* à Lauſanne.

C'eſt-là le vrai bonheur. Quiconque jouit de ces trois Choſes eſt parfaitement heureux. Mais, comme les deux dernieres ne dépendent point abſolument de nous, Dieu a attribué à la prémiere le pouvoir de nous conſoler de la Perte & de la Privation des deux autres. Ainſi, mon cher Iſaac, on n'eſt jamais trop malheureux, lorſqu'on eſt vertueux. La Sageſſe ne produit pas les ridicules effets que lui attribuoient les Stoïciens; mais elle eſt une douce Conſolatrice, qui diminue de beaucoup toutes nos amertumes.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & donne-moi de tes Nouvelles inceſſamment.

De Paris, ce. . . .

LETTRE CINQUANTE-CINQUIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

VOici, ſelon toutes les Apparences, la derniere Lettre que je t'écrirai de Veniſe. Je compte de partir à la fin de la Semaine pour Ravenne, d'où j'irai enſuite à Naples. Je paſſerai par Lorette, & verrai cette Egliſe ſi vantée par les Nazaréens, & ſi fréquentée par leurs Pélerins. Les Pontifes Romains ont accordé tant d'Indulgences à ceux qui vont viſiter ce Temple, qu'ils peuvent délivrer par ce Moïen les Ames de tous leurs Ancêtres du Feu Expiatoire.

Les Courtiſanes de Veniſe, que les Occupa-

tions

tions de leur Commerce empêchent d'aller en Pelerinage à Lorette ; uſent d'un autre Expédient pour ſecourir les Morts. Elles choiſiſſent un Jour dans la Semaine, qu'elles conſacrent au Secours des Ames du Purgatoire. Elles s'arment ce Jour-là d'un Air auſtere ; les Jeux & les Ris ſont bannis juſqu'au lendemain : tout reſſent la Triſteſſe dans leur Maiſon ; & comme leurs bonnes Volontez ne ſuffiſent pas pour engager les Moines à prier Dieu, elles diſent très ſérieuſement à ceux qui vont chés elles : *Monſieur, vous aurez la Bonté aujourd'hui de me païer plus qu'à l'ordinaire ; car, c'eſt pour les Ames du Purgatoire, que je travaille.* Elles montrent alors pluſieurs Quittances des Prêtres, enfilées & pendues à côté de leur Lit, qui prouvent qu'elles ne friponent point, & que l'Argent qu'elles ont reçu a été emploïé en Prieres & en Fondations pieuſes. Après ce Prélude, elles travaillent efficacement au Salut des Ames. Lorſqu'elles n'ont point aſſez de Pratique les Jours deſtinez à une ſi bonne Oeuvre, elles tâchent d'obtenir *gratis* quelques Prieres pour l'Ame de leurs Parens. Il eſt vrai, que ceux qu'elles emploïent à cet Office, aïant reciproquement beſoin de leur Secours, ils ne ſont point barbares les uns aux autres, & s'accommodent aiſément, d'une telle maniere, qu'il n'eſt pas beſoin de rien débourſer.

Le Zéle & la Dévotion de ces Courtiſanes te paroitra extraordinaire ; mais, la Debauche à Véniſe eſt conciliée dans tous les différens Etats

avec la Religion. Il n'y a guére de Moines, de Prêtres, d'Abbés, de *Monſignori*, qui n'aïent une Maitreſſe de Louage. Lorſqu'un Homme n'eſt point aſſez riche, pour nourrir lui ſeul une Beauté complaiſante, il s'aſſocie avec un de ſes Amis; &, lorſque la Bourſe de deux n'eſt pas ſuffiſante, on met un Tiers dans le Marché. Dans tous les Contracts amoureux, la Belle qui s'engage a toujours le Soin de ſe réſerver un Jour de la Semaine pour elle, en l'Honneur de quelque Saint. Il y a, dans ce Païs-ci, beaucoup de Meres, qui proſtituent leurs Filles par un Principe de Conſcience: elles diſent, que c'eſt pour leur donner le Moïen d'amaſſer quelque Argent, qui ſerve à les faire Religieuſes. Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une plaiſante Façon de faire des Vierges? Les anciens Romains ne ſe ſeroient jamais aviſez de faire faire un Noviciat à leurs Veſtales dans la Rue *Sabure*. Les Religieuſes Vénitiennes ne ſont pas non plus d'une Chaſteté à l'Epreuve des plus fortes Attaques. Leur Morale n'a rien de rigide: elles ſont plus heureuſes & plus libres, que bien d'autres Femmes, qui ſont dans le grand Monde. Elles voient qui elles veulent au Parloir: leur Converſation n'a rien d'auſtere. Elles écoutent des Moines, lorſqu'elles ne peuvent mieux faire. Ce n'eſt pourtant qu'à la derniere Extrémité, qu'elles s'y réſolvent; &, quand elles ont abſolument perdu toute Eſpérance de pouvoir trouver quelque choſe de mieux. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Moines à Veniſe, dont le

Teint

Teint frais, & l'Air émerilloné, ne ſoient très capables de produire quelque tendre Mouvement dans le Cœur d'une jeune Perſonne. Mais, il ſemble que le Sort des Moines ſoit moins heureux en tout à Veniſe, que dans les autres Villes d'Italie. Il eſt vrai, que s'ils y ſont moins eſtimez, ils y ont autant & plus de Liberté. Pendant le Carnaval, ils jouiſſent de tous les Plaiſirs, vont à l'Opéra, y chantent même, ou y jouent des Inſtrumens dans l'Orcheſtre, lorſque la Fantaiſie leur en prend. Ils entrent dans le *Ridotti*, qui eſt le Lieu où ſe tient le fameux Pharaon: ils y portent, & y perdent l'Argent de l'Egliſe ou le leur. Tout ce qui eſt permis au Soldat le plus déterminé ne déroge point ici à la Décence Monachale: auſſi les Prêtres donnent-ils l'Exemple de la plus infame Débauche. Les Maitreſſes des principaux Eccléſiaſtiques ſe font Honneur de leurs Amans: elles ſont charmées que le Public ſache leurs Avantures; & elles ſont auſſi indiſcretes ſur leurs Intrigues, que les Petits-Maitres François ſur leurs Bonnes-Fortunes.

Je paſſois un jour dans une Rue auprès de la Place de St. Marc. Je vis une jeune Perſonne à la Fenêtre, qui me parut fort jolie. Je demandai qui elle étoit, à un Vénitien de mes Amis. *C'eſt*, me répondit-il, *la charmante Maitreſſe de ſon Eminence Monſeigneur le Patriarche: la gentil Donna de l'Eminentiſſimo Patriarcha di Venetia.* Je fis, comme tu peux penſer, mon cher Monceca, une profonde Révérence à Ma-

dame *la Patriarcheſſe.* A trente pas de-là, j'apperçus encor une autre Perſonne très aimable. Je m'informai de ſon Nom. *C'eſt*, dit mon Ami, *la jeune Beauté qui captive le Cœur du prémier Chanoine de St. Marc: Il primo Canonico della Chieſa di San-Marco è Schiavo de la ſua Bellezza.* Autre Révérence à la Maitreſſe du prémier Chanoine de St. Marc. Je croïois n'avoir plus ſujet de faire une troiſieme Queſtion; mais, une Femme que j'aperçus me parut d'une Beauté ſi parfaite, que je ne pus m'empécher de revenir à la charge. *Eſt-ce ici*, demandai-je, *encor un Bien d'Egliſe? Vous ne vous trompez pas*, me dit-il: *elle apartient au Premicier de St. Marc: queſta belliſſima Donna è la Puttana del Premicerio. Mais, d'où vient*, répondis-je à mon Ami, *que toutes les Femmes de cette Rue ſont dévolues aux Eccléſiaſtiques? C'eſt*, repliqua-t-il, *qu'ils demeurent preſque tout auprès d'ici, & qu'ils ſont bien aiſes de n'être point éloignés de ce qu'ils aiment. Ces Dames que vous voïez ont un grand Crédit dans le Clergé; & il n'eſt point de jeunes Prêtres, qui ne leur faſſent la Cour très aſſidument.*

Il arriva, il y a quelque tems, que la Maitreſſe du Patriarche, que vous venez de voir, eut quelque Démélé avec celle du Légat du Souverain Pontife. Cette Affaire intéreſſa & partagea tous les Eccléſiaſtiques. Les Moines prirent le Parti du Légat: les Prêtres Séculiers celui du Patriarche. Ces deux illuſtres Amans étoient entrez avec beaucoup de Feu dans la Querelle de leurs Princeſſes. Pour que le Pub-

lic-

lic ignorât le Sujet de leur Haine, ils prirent le Prétexte de quelques Droits Honorifiques, qui leur donnoient le Moïen de ſe contrecarrer dans toutes les Occaſions. Le Sénat, ennemi des Diſcuſſions, & attentif à entretenir la Paix & l'Union dans la République, témoigna à la Cour de Rome, qu'il étoit utile qu'elle envoiât un autre Légat à Veniſe; & obtint ce qu'il demandoit. Ce Légat fut rappellé, & emmena avec lui la Signora Clara, à qui il a donné une fort belle Maiſon à Rome, dans laquelle ils paſſent d'heureux Momens.

Les Légats ou Ambaſſadeurs du Souverain Pontife ſont ſujets à faire naitre des Troubles, & à fomenter des Diviſions, dans les Etats où leur Maitre les envoie. L'abominable Journée de la St. Barthélemi fut la Suite des pernicieux Conſeils d'un Légat*, envoïé à Charles IX, Roi de France. Ce Roi conclut, avec ce perfide Ambaſſadeur, la Mort du Roi de Navarre†, & de tous les Nazaréens non-Papiſtes. Ce Légat Romain ne vouloit point qu'on ſe ſervit du Prétexte du Mariage de ce Prince avec la Princeſſe Marguerite: mais, Charles IX. lui aïant fait connoître, que c'étoit un Moïen certain pour ſe venger de leurs Ennemis, le Légat y conſentit ſans balancer; & tout étoit bon & permis, pourvû qu'on pût égorger les Adverſaires de la Cour de Rome. Quelques Nazaréens, à qui j'ai parlé de cette Action, ont voulu excuſer le Légat,

* Le Cardinal Alexandrin.

† Qui fut depuis Henri IV, Roi de France.

& la rejetter ſur le Roi. Mais, ce fait eſt authentiquement prouvé par un Auteur irreprochable, & qui le ſavoit par des Gens qui y avoient eu part *.

Eſt-il rien de ſi affreux, mon cher Monceca, que de faire ſervir au Meurtre & au Carnage les Choſes les plus ſacrées, & de couvrir ſous le Voile de l'Amitié & de la Parenté les Deſſeins les plus pernicieux? Quel Himen, juſte Dieu! que celui du Roi de Navarre! Les Furies en allumérent le Flambeau; & l'Horreur, la Rage, la Cruauté, le Deſeſpoir, & l'Impiété, y préſidérent. *Je ne veux*, dit Charles neuf au Légat, *conclure le Mariage avec le Roi de Navarre pour autre choſe, que pour me venger de mes Ennemis . . .*, *& pour chatier de ſi grands Rebelles.* Ce Roi, avide du Sang de ſes Sujets, voulut donner à ce perfide Ambaſſadeur une Bague pour l'Aſſurance du Crime qu'il méditoit. *Il refuſa*, dit un Hiſtorien Italien, *de prendre des Gages pour l'Aſſurance de la Parole d'un ſi grand Roi. Mais, après la Journée de la St. Barthélémi*, Charles IX. *lui envoia cette Bague, pour Marque de la Foi de ſes Sermens* †.

Sont-

* *Ajouta Sa Sainteté que, lorſque la Nouvelle de la St. Barthélémi vint à Rome, le dit Cardinal Alexandrin dit*, Loué ſoit Dieu! Le Roi de France m'a tenu ſa Promeſſe! *Diſoit Sa Sainteté ſavoir tout ceci pour ce qu'elle étoit lors Auditeur dudit Cardinal, & fut avec lui en tout le Voiage.* Lettre du Cardinal d'Oſſat, *datée de Rome, du 22. Sept.* 1599.

† Vie du Pape Pie V, par Girolamo Catena, *écrite en Italien, & imprimée à Rome en* 1588. *par Alex.*

Sont-ce-là, mon cher Monceca, des Sermens qu'on doive exécuter. L'Accompliſſement en eſt encor plus éxécrable que la Promeſſe. Quel Bonheur pour la France, ſi Charles neuf eut penſé ſur le Légat ce qu'un Poëte François fait dire à un de ſes Héros :

„ Non, je ne promis rien.
„ *Le Legat* *, Inſtrument d'une indigne Foibleſſe,
„ S'empara de mon Cœur, en dicta la Promeſſe.
„ S'il ne m'eut inſpiré ce barbare Deſſein,
„ Mon Cœur n' auroit jamais promis du Sang Humain †.

Ce Paſſage me fait reſſouvenir d'un autre du même Auteur, qui caractériſe parfaitement la Politique de la Cour de Rome :

C'eſt ainſi, qu'en perdant le Pere par le Fils,
Rome devient fatale à tous ſes Ennemis ‡.

La Politique la plus fourbe & la plus dangereuſe devient innocente chés les Romains, & généralement chés tous les Italiens, dès qu'elle peut les conduire à leur But. Heureuſes les Nations, mon cher Monceca, chés qui la Politique n'eſt qu'une Science qui ſert à connoitre les Piéges qu'on veut nous tendre, & à les éviter,

lex. Gerdano. Catena dit que Charles IX. fit graver ſur la Bague cette Deviſe : *Nec Pietas poſſit mea Sanguine ſolvi.*

o *Il y a dans l'Original*, Neptune.

† Crébillon, *dans* Idomenée.

‡ Crébillon, *dans* Radamiſte.

& non pas à punir le Crime par un autre Crime, & à autoriſer les Forfaits les plus noirs!

Un autre Légat, pendant les Guerres que Henri IV. fut obligé d'eſſuier avant d'être paiſible Poſſeſſeur de ſon Roïaume, débauchoit à ce Monarque autant de Sujets & de Soldats qu'il pouvoit. Il emploïoit à cet Effet les Promeſſes, les Ménaces, les Prieres, & ſur-tout les Indulgences, qui ſont la Monnoie que la Cour de Rome dépenſe avec plus de Plaiſir qu'aucune autre. Il voulut lui enlever un nommé Anne d'Anglure de Givri. Pour engager ce François à abandonner le Parti de ſon Roi, il lui parla de ſon Mérite, & de la Réputation qu'il s'étoit acquiſe. Mais, tous ſes Diſcours ne ſervirent à rien. Givri reſta toujours inébranlable dans la Foi qu'il devoit à ſon Roi. Le Légat, voïant qu'il n'en pouvoit venir à bout, l'exhorta au moins, en Qualité de bon Nazaréen Papiſte, de demander au Souverain Pontife, & à celui qui le repréſentoit, le Pardon de tout le paſſé; lui faiſant entendre, qu'on ne demandoit pas mieux que de le lui accorder. Ce Givri, naturellement plaiſant & bouffon, ſe jetta tout-à-coup aux Pieds du Légat, & demanda Pardon d'un Air très contrit de tous les Maux qu'ill avoit fait aux Pariſiens Partiſans du Souverain Pontife. Le Légat, pendant ce tems, geſticuloit de la Main droite, & marmottoit entre ſes Dents certains Mots que les Nazaréens appellent Abſolution. Mais Givri, l'interrompant, lui dit très ſérieuſement : *Je vous prie de m'accorder auſſi l'Ab-*

l'Abſolution de l'Avenir; parce que je ſuis réſolu de faire aux Ennemis du Roi mon Maitre encor pis qu'auparavant. Alors, le Légat, furieux, & indigné d'avoir été joüé, revoqua la Grace qu'il venoit de donner à Givri, qui lui laiſſa reprendre ſon Abſolution, & continua d'être fidelle à ſon Prince*.

Si tous les Nazaréens Papiſtes euſſent été auſſi vertueux, & auſſi Honnêtes-Gens que ce fidele Sujet, la France, toujours ſoumiſe aux Maitres que Dieu lui donnoit, n'eut point été en proie à la Diſcorde & à la Diviſion. La fougueuſe Superſtition, vetue d'un Capuchon & d'un Froc, n'eut point forcé les Freres à tremper les Mains dans le Sang de leurs Freres, & la Religion n'eut jamais ſervi de Prétexte à la Révolte.

Voici un Principe, mon cher Monceca, dont je crois que tout honnête Homme, & tout Sujet fidele, doit être perſuadé. Quand un Monarque ſe feroit Turc, on n'eſt point en Droit de violer le Serment de Fidélité qu'on lui doit. He quoi! les Particuliers ſe recrient, lorſqu'on veut violenter leur Conſcience: Et les Monarques,

* *Genu flexo ſupplex & compoſito Vultu, Veniam ſe contra Pariſienſes admiſſorum petere profeſſus eſt; interpoſitaque aliqua mora, quaſi ſerio rem gereret, poſtquam à Cardinali Benedictionem accepit, antequam ſurgeret, etiam futurorum gratiam ſibi fieri petiit; nam decreviſſe contra Pariſienſes acrius quam antea Bellum gerere; quibus dictis, cum riſu ſe à Cardinalis Gratiam factam revocantis conſpectu ſubduxit.* Thuanus Tom. IV. pag. 854.

ques, assis sur leur Trone, ne pourront faire Choix de leur Croïance? leur Foi dépendra de leurs Sujets! Il faut être, ou fou, ou furieux, ou Romain, pour soutenir un Sentiment aussi extraordinaire. Si j'étois Souverain d'un Etat Nazaréen, j'établirois certain Temple, où je ferois prêcher, par des Gens du Monde, remplis de Candeur & de Probité, une Morale qui contre-balançeroit celle des Moines. Quel Bonheur n'eut-ce pas été pour Henri III, & pour son Successeur, qu'il y eut à Paris de semblables Prédicateurs, pour balancer ceux de la Ligue, & ceux que les Pontifes & les Espagnols avoient envoiés dans cette Ville. Eternels Ennemis des François, toujours vaincus par eux dans le Tems même de leur plus grande Division, & desesperant de pouvoir jamais les soumettre, ils emploïoient le Poison de la Furie Monachale;

Helas! elle a des Rois égorgé le plus grand *.

Porte-toi bien, mon cher Monceca. Dès que je le pourrai, je te donnerai de mes Nouvelles. Que le Dieu de nos Peres te comble de Prosperitez.

De Venise, ce. . . .

* Racine *dans* Athalie: *Helas! ils ont des Rois égaré le plus sage.*

LET-

LETTRE CINQUANTE-SIXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE ne doute pas, mon cher Iſaac, que tu ne ſois déja arrivé à Alexandrie. Si tu ſéjournes dans cette Ville avant d'aller au Caire, tu me feras plaiſir de m'écrire quelque choſe ſur les Antiquitez que tu verras. On aſſûre, qu'il y en a un Nombre conſidérable, & que le Tems a reſpecté pluſieurs Morceaux qui ſont encore dans leur entier. Il y en auroit bien davantage, ſi la Barbarie des Turcs, la Fureur des Guerres, & l'Avidité des Habitans du Païs, n'euſſent occaſionné la Ruine d'un grand Nombre d'Edifices, qu'on a renverſés, ou par Superſtition, ou dans la Croïance de trouver de l'Or caché dans leurs Fondemens, ou dans l'épaiſſeur de leurs Murailles. On a abattu un Nombre de Colomnes, pour chercher ſous leurs Baſes des Médailles ſemblables à celles qu'on avoit trouvé ſous quelques-unes, & qui faiſoient eſpérer d'en rencontrer auſſi ſous les autres. On briſoit donc inhumainement les plus beaux Morceaux d'Architecture: & nous ne ſommes redevables de ceux qui ſubſiſtent encore, qu'à leur Solidité inébranlable.

J'ai parlé ſouvent à Conſtantinople avec pluſieurs Juifs, qui avoient fait le Voiage d'Egipte. Ils

Ils m'en ont dit bien des Choſes, dont je ſerai charmé de ſavoir la Vérité par toi-même. Ils m'ont auſſi aſſuré, que les Mœurs des Egiptiens different en bien de choſes de celles des Turcs qui vivent à Conſtantinople & dans toute la Grece. Inſtrui-moi donc, mon cher Iſaac, de tous ces Faits. J'en connoitrai parfaitement la Verité, dès que je ſerai éclairé par une Perſonne auſſi ſage & auſſi judicieuſe que toi. Je tâcherai de te donner, en échange de tes Inſtructions, quelques remarques ſur les Mœurs des Païs que je parcourrai en ſortant de la France; car, mes Affaires vont être bien-tôt finies à Paris, & je compte d'en partir dans un Mois ou deux. Je ſerai obligé d'aller faire un Tour en Flandre, d'où je paſſerai en Angleterre.

Je crois, que le Chevalier de Maiſin m'accompagnera dans ce Voïage. Je ſerai fort heureux, ſi je puis avoir une auſſi excellente Compagnie. Je lui ai des Obligations infinies: il m'aide tous les jours à connoitre parfaitement ſa Nation, & m'éclaircit juſques aux moindres difficultez. Il me conduiſit hier chés un Auteur de ſes Amis, qui paſſe pour une des meilleures Plumes de France. Nous le trouvames avec deux autres Auteurs: ils paroiſſoient tous les trois fort échauffez a diſputer. A peine nous apperçurent-ils, lorſque nous entrâmes dans la Chambre. Cependant, le Chevalier de Maiſin m'aïant préſenté à ſon Ami, les trois Savans calmérent leur Vivacité, & commencérent à s'appercevoir que nous étions avec eux. Après les pré-

prémieres Civilitez, le Chevalier de Maiſin fut curieux de ſavoir le Sujet de la diſpute de ces „ trois Savans. Meſſieurs, leur dit-il, pourroit-on vous demander quelle eſt la Queſtion que „ vous agitez ? Roule-t-elle ſur la Métaphiſique, ſur les Mathématiques, ſur la Phiſique ? „ Elle regarde la Librairie, dit l'Ami du Chevalier, &, par conſéquent, eſt bien plus importante à la République des Lettres. Car, la „ choſe la plus utile & la plus eſſentielle aux „ Savans eſt le Moïen de pouvoir vivre. C'eſt „ pourtant ce à quoi s'oppoſent les Libraires: „ & ſi l'Etat ne fait un Reglement qui mette „ un Frein à leur Avarice, il faudra que tous les „ Auteurs ſe reſolvent à l'avenir d'être des „ Corps glorieux, qui n'auront beſoin d'aucune „ Nourriture. N'eſt-il pas étonnant; qu'un Libraire ne donne à Mr. l'Abbé Grifonet, qu'un „ Ecu de ſix Livres de la Feuille de ſes Romans? „ *Un Ecu !* s'écria un des Auteurs, qui étoit ce „ même Abbé dont on parloit. Ajoutez, Monſieur Tragédin, s'il vous plait, y compris la „ Correction. Cela eſt affreux ! répondit l'Ami du Chevalier. Vous deshonorez la Majeſté de la Profeſſion d'Auteur, en la ravalant „ à ſix Francs la Feuille, y compris la Correction. Il vaudroit cent fois mieux mourir de „ Faim.

„ Mais, Monſieur Tragédin, répondit le troiſieme de ces Ecrivains, qui n'avoit point encor parlé, vous ne ſongez pas, que Ventre affamé n'a point d'Oreilles. Il vous eſt fort

„ aiſé

„ aiſé de prêcher la Grandeur & la Dignité qui
„ doit réluire dans notre auguſte Caractère.
„ Vous avez du Bien paſſablement: vous pou-
„ vez vaincre l'Avidité des Libraires. Mais ſi
„ très ſouvent, dans la Journée, vous n'aviés
„ pris qu'une Taſſe de Caffé à Crédit chés Gra-
„ dot *, vous ſeriés fort heureux de donner vos
„ Ouvrages au Prix qu'on vous en offriroit.
„ Encor êtes-vous très-heureux, Monſieur Vers-
„ fadet, repliqua l'Abbé, d'avoir Crédit chés
„ Gradot. Il y a quinze jours que je n'ai plus
„ le même bonheur. Sa Femme me préſenta
„ un Compte de deux mille neuf cent trente
„ deux Taſſes de Caffé. Ne pouvant les païer,
„ elle n'a plus voulu continuer à m'en donner
„ à Crédit. Comment, Monſieur! dit le Che-
„ valier de Maiſin, vous devez deux mille neuf
„ cent trente deux Taſſes de Caffé? Oui, ré-
„ pondit l'Auteur. Je n'ai rien donné au Caf-
„ fetier depuis neuf Ans: &, à une Taſſe par
„ Jour, c'eſt-là un Compte fort éxact, eu égard
„ aux biſſextiles. Je comptois lui païer les trois
„ prémieres Années de l'Argent que je tirerois d'un
„ Manuſcrit. Comme je n'en ai pas reçu la
„ Moitié de la Somme que j'eſperois, je n'ai pû
„ le ſatisfaire. Mais, je crois, Monſieur Vers-
„ fadet, continua l'Auteur, que vous devez au-
„ tant que moi: car, nous avons été reçus
„ Membres du Parnaſſe en même Tems, & inſ-
„ tallez

* Caffetier, qui demeure auprès du Pont-neuf du côté de la Rue St. Honoré, chés qui s'aſſemblent bien des Auteurs.

„ tallez tous les deux le même Jour dans le Caſ-
„ fé des Beaux-Eſprits. Il eſt vrai, répondit
„ l'autre Auteur. Mais, prévoïant qu'il pour-
„ roit m'arriver le même Malheur qu'à vous,
„ je préſentai il y a quelque tems un Sonnet à
„ la Femme du Caffetier, dans lequel je la loüois
„ extraordinairement. Elle m'a donné encor ſix
„ Mois; & j'eſpere pouvoir la ſatisfaire dans ce
„ Tems-là, où j'aurai achevé mon *Hiſtoire Uni-*
„ *verſelle*, en trente deux volumes in folio.
„ J'avois flatté mon Boulanger de la lui dédier,
„ s'il vouloit me fournir du Pain gratis pendant
„ huit Ans; mais, il a été ſourd à ma Propoſition:
„ il aime mieux l'Argent que l'immortalité. Je
„ ne ſuis cependant pas fâché de n'avoir point
„ conclu cette Affaire avec lui, parce que j'ai en
„ vûe une autre Perſonne, qui ſans doute pour-
„ ra m'être plus utile.

„ Je crains bien, répondit l'Abbé Grifonet,
„ que vous ne vous trompiés dans vos Supputa-
„ tions. Les Gens des Finances ont compris le
„ Ridicule qu'on leur donnoit, en leur dédiant
„ des Livres. Ils ont ſenti, que lorſqu'on loüoit
„ un Faquin, on ne faiſoit que le rendre plus
„ ridicule auprès du Public. Les Petits-Mai-
„ tres, & les Seigneurs, ſont preſque auſſi de-
„ rangés que les Auteurs dans leurs Affaires pé-
„ cuniaires. Les Gens-de-Robe ſe figurent,
„ qu'ils ne doivent païer les Epitres Dédicatoires,
„ que par des Remercimens, & les Gens d'Eſ-
„ prit riches, que par des Louanges: &, franche-
„ ment, on ſuivra bientôt l'Exemple d'un Ecri-

„ vain de nos Jours, qui ne dédie ſes Livres
„ qu'aux Ombres & aux Mânes de quelques
„ Morts.

„ J'ai un Sujet, repartit l'Auteur, qui n'eſt
„ point dans le cas de tous ceux dont vous me
„ parlez. C'eſt le nouveau Roi de Corſe. Je
„ ne doute pas qu'il ne ſoit charmé, à ſon glo-
„ rieux Avénement à la Couronne, de recevoir
„ des Marques de la Joie qu'en ont les princi-
„ paux Membres de la République des Lettres.
„ Je prouverai même, aux Yeux de toute l'Eu-
„ rope, dans l'Epitre Dédicatoire que je lui a-
„ dreſſerai, qu'il a des Droits légitimes ſur la
„ Corſe. Quant à cela, réprit le Chevalier de
„ Maiſin en riant, vous me permettrez de croire
„ que vous aurez peine à rendre vraiſemblable
„ un Paradoxe auſſi extraordinaire. Pardon-
„ nez-moi, Monſieur, répondit l'Auteur; & voi-
„ ci comment je m'y prendrai. Je prouverai
„ d'abord, que, dans les prémiers Gouverne-
„ mens des Corſes, les Batards pouvoient ſuc-
„ céder à la Couronne. Enſuite, je ferai voïa-
„ ger en Allemagne un des anciens Princes de
„ Corſe, qui, dans le Comté de la Mark, ſe ma-
„ riera clandeſtinement, ſans Formalitez, & ſans
„ autre Témoin que l'Amour, avec une Fille de
„ la Maiſon de Neuhoff. Ainſi, ſur ce prémier
„ Batard, capable de ſuccéder à la Couronne de
„ Corſe, j'établirai les Droits de Théodore I.

„ Je me rens, dit le Chevalier de Maiſin; &
„ je vous avoue, Monſieur Vers-fadet, que je
„ n'euſſe jamais penſé que vous vous fuſſiés a-

„ viſé

„ visé d'un pareil Expédient. Il ne reste plus „ qu'à savoir, si le nouveau Roi de Corse sera „ bien aise que vous le fassiés descendre de ce „ prémier Batard? Il auroit Tort de s'en fâcher, „ repliqua l'Auteur. Mais, pour lui prouver, „ que ce n'est point-là un Défaut, j'aurai soin de „ lui citer l'Exemple, des Sultans, qui naissent „ tous Fils de l'Amour, & nullement de l'Hi„ men.

„ Je suis, dit l'Abbé Grifonet, du Sentiment „ de Mr. Vers-fadet: &, de quelque maniere „ qu'on justifie l'Avénement de Théodore à la „ Couronne, il doit être content. Je voudrois „ même, si cela ne déplaisoit point à Mr. Vers„ fadet, & qu'il crût que cela ne portât aucun „ Préjudice à la Dédicace de son *Histoire Univer*„ *selle*, dédier au même Monarque la *Vie du* „ *Prince Eugene*, que je vais finir & achever dans „ un jour ou deux. Vous avez fait, dit le Che„ valier de Maisin, la *Vie du Prince Eugene*? „ Oui, Monsieur, répondit l'Abbé. Je la com„ mençai le même Jour qu'on apprit sa „ Mort dans la Gazette. Le Libraire, „ pour qui je travaille, la fit d'abord annoncer, „ pour qu'on ne pût me ravir mon Projet, & „ qu'un autre Auteur ne me prévint. Vous „ avez apparemment, demanda le Chevalier de „ Maisin, plusieurs Mémoires, qu'on vous a sans „ doute communiqués. J'ai les *Gazettes*, & „ les *Mercures Historiqués*, repliqua l'Abbé: &, „ avec ce seul Secours, Graces à Dieu, & à l'En„ vie de gagner de l'Argent, j'ai fait trente-deux

„ Feuilles dans onze Jours & demi, & je ſuis „ bientôt à la Fin de mon Ouvrage. Mais, „ quelque vite que je travaille, je ſuis pourtant „ très lent, en comparaiſon de Monſieur Vers- „ fadet. Il a fait ſon *Hiſtoire Univerſelle* dans „ un An & demi. Il faiſoit un Volume in fo- „ lio par Mois; & je ſuis pourtant aſſûré, que, „ dès qu'elle paroitra, elle attirera l'Eſtime de „ tous les Connoiſſeurs.

„ Vous avez trop de Bonté pour moi, repli- „ qua l'autre Auteur; & je ne mérite point ces „ Loüanges. Il eſt vrai, que peut-être aurois-je „ pû faire quelque choſe de paſſable, ſi j'avois „ emploïé un peu plus de Tems. Mais, je me „ ſuis taxé à trois Feuilles d'Impreſſion par „ jour; &, bonnes ou mauvaiſes, il faut que je „ les finiſſe. On ne ſauroit vivre, ſi l'on fait „ autrement: &, franchement, on travaille com- „ me on eſt païé. C'eſt l'Affaire des Libraires, „ lorſque le Livre eſt imprimé, de tâcher de le „ vendre. S'il reſte dans leur Boutique, tant „ pis pour eux. Quand j'ai beſoin d'Argent, „ & que l'Ouvrage preſſe, j'y fais travailler tout „ le Monde chés moi. Ma Femme dicte, mes „ Enfans écrivent, & je revois le tout: après „ quoi, cela va comme il plait à Dieu.

„ Vous êtes heureux, dit, l'Abbé Grifonnet, „ de pouvoir vous faire aider: mais moi, qui „ n'ai ni Femme, ni Enfans, je ſuis obligé de „ faire tout moi-même. Il eſt vrai, que je ne „ me donne jamais la peine de revoir deux fois „ la même Choſe.

„ Je ne vous blame point, dit l'Ami du che-
„ valier de Maiſin. Puiſque les Libraires veu-
„ lent vous traiter auſſi durement, vous devez
„ agir avec eux de la même Maniere. Malgré
„ l'Amour que j'ai pour la Gloire, je ſens que
„ je travaillerois auſſi précipitemment que vous,
„ ſi j'étois preſſé par la Faim: & j'avoue, que
„ je ſuis redevable de la Moitié de mon Génie
„ à la Tranquilité de mon Eſtomac, que je puis
„ remplir avant de prendre la Plume à la Main. „

Je ne ſai, mon cher Iſaac, ſi la converſation de ces Auteurs pourra t'amuſer: mais, je l'ai trouvée ſi originale, que je n'ai pû m'empêcher de t'en faire part.

Porte-toi bien, & donne-moi ſouvent de tes cheres Nouvelles.

De Paris ce....

LETTRE CINQUANTE-SEPTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

EN ſortant de chés l'Auteur dont je te parlai dans ma derniere Lettre, le Chevalier de Maiſin me propſa de l'accompagner chés un Libraire de la Rue St. Jaques, chés lequel il vouloit acheter quelques Livres. En arrivant dans ſa Boutique: il le trouva très faché: il grondoit ſa Femme, ſon Enfant, ſes Garçons.

Qu'avez-vous Monſieur? lui dit-il. *Vous me paroiſſez de bien mauvaiſe Humeur. Ce que j'ai, Monſieur?* répondit le Libraire. *Je voudrois, que tous les Auteurs, & les Correcteurs, fuſſent au Diable, & que la Race en fût éteinte depuis cent Ans & plus. Mais encor,* dit le Chevalier de Maiſin, *quel eſt le Sujet de votre Mécontentement? Peut-être pourrois-je vous être utile à quelque-choſe. Je vais vous l'apprendre,* répondit le Libraire, *& vous verrez s'il ne faut pas être auſſi malheureux que je le ſuis, pour qu'il m'arrive un pareil Accident.*

Vous *connoiſſez* l'Hiſtoire de Mr. de Thou. *C'eſt aſſurément un fort bon Livre. J'ai entrepris d'en donner une Traduction, corrigée & enrichie de quelques Notes. Mais, aſſurément, il faut que Belzébut s'en mêle. Tous mes Projets s'en vont en Fumée, & mon Argent s'evapore de même. J'avois fait Marché avec un Auteur, pour cet Ouvrage, à neuf cens Livres; & je comptois avoir fait une excellente Affaire. Ecoutez, je vous prie, le Cas qui m'arrive. L'Auteur, qui s'étoit chargé de cette Réviſion, n'entendoit point le Latin, & parloit fort mal le François. Pour ſuppléer à ces Défauts, il s'aſſocia avec un Anglois, qui véritablement entendoit le Latin, mais qui jargonnoit très mal le François. Ces deux maudits Auteurs commencérent à travailler à cet Ouvrage. J'avancois cependant mon Argent: tantôt je donnois ſix Piſtoles, tantôt quatre. Enfin, après avoir avancé près de trois cent Livres, je voulus voir de quoi il étoit queſtion, avant d'aller plus loin. Je fis donc viſi-*

ter

ter quelques Tomes qu'on m'avoit rendus comme parfaits & corrigés. Ceux, qui les examinérent, les trouvérent déteſtables. On avoit gâté l'ancienne Traduction, au lieu de l'améliorer; & la nouvelle n'étoit, ni Françoiſe, ni Allemande, ni Italienne, ni Eſpagnole: on ne pouvoit deviner dans quelle Langue avoient écrit ces deux maudits Barbouilleurs. On voïoit cependant, que leur Idiome tenoit plus du Gaſcon & du Provençal, que d'aucun autre. Deſeſpéré, j'ai retiré mon Ouvrage d'auſſi mauvaiſes Mains. Mais, je ne puis me conſoler d'avoir perdu mon Argent; & je ſuis réſolu de rompre en Viſiere deſormais à tous les Auteurs.

„ Votre Colere „ , répondit le Chevalier de Maiſin, „ s'appaiſera : & je ſuis aſſuré, que „ vous ne voudriés pas vous brouiller avec les „ Journaliſtes; fut-ce même avec ceux de Tré- „ voux, dont les Ouvrages ne ſont plus lûs, „ que par les Epiciers & les Beurieres. Vous „ craignez trop, qu'on ne critique les Livres „ que vous imprimez. Il eſt vrai „ , répondit „ le Libraire, que je ſuis forcé à les ménager; „ mais, je ne les en aime pas d'avantage. S'ils „ louent mes Livres, je ſçai bien ce qu'il m'en „ coute: & il n'y pas un ſeul Extrait, que je „ ne païe une Piſtolle. Vous avez „ repliqua le Chevalier de Maiſin, „ l'Agrément de faire „ annoncer comme un excellent Livre un Ou- „ vrage ſouvent très pitoïable. Il ſe trouve „ Nombre de Nigauds, qui croïent pieuſement „ les Journaliſtes comme des Oracles, & qui „

„ ſur leur ſimple Approbation, achetent chére-
„ ment les plus mauvais Livres. Il eſt vrai que
„ vous empoiſonnez le Public des fades Produc-
„ tions de trois ou quatre mauvais Auteurs:
„ mais: dans la République des Lettres, ce
„ Crime n'eſt point puni: il eſt permis aux
„ mauvais Ecrivains de faire des Livres, aux
„ Sots de les lire, & aux Libraires de les ven-
„ dre le plus chérement qu'ils peuvent. He!
„ comment vivrions-nous, *dit le Libraire*,
„ ſi nous faiſions autrement? Comment feroit
„ cette Foule d'Auteurs, & de Correcteurs,
„ qui ne ſubſiſtent que des Sottiſes dont ils bar-
„ bouillent du Papier? Il eſt, dans tous les
„ Métiers, des Charlatans. Les mauvais E-
„ crivains ſont les Charlatans de la Républiqué
„ des Lettres. Leurs Drogues ſe vendent ſou-
„ vent mieux, que les Ouvrages des plus grands
„ Hommes. Mais, à propos de Journaux „,
continua le Libraire, „ j'oubliois, qu'il faut
„ que j'envoie cette Lettre à un Journaliſte.
„ Permettez, „ dit le Chevalier, „ que je la
„ liſe: je vous promets le Secret, & je répons
„ que mon Ami gardera le Silence. „ Le
Libraire ne ſe fit point prier: il ouvrit la Let-
tre, & la donna au Chevalier de Maiſin, qui
la trouva ſi plaiſante, qu'il en prit Copie ſur le
champ, malgré la Réſiſtence que fit d'abord le
Libraire. Mais, il ſe rendit enſuite, ſur l'Aſ-
ſûrance, que lui donna de nouveau le Cheva-
lier de garder un éternel Secret.

LET-

LETTRE DU LIBRAIRE S...* A SON JOURNALISTE.

MON *Garçon*, *Monſieur*, *vous remettra dix Piſtolles, pour le Païment du préſent Journal des trois Mois courans. Je vous avoûrai franchement, que je ne ſuis pas trop ſatisfait de votre Façon d'écrire* : *&, ſi cela dure, il faudra que je me pourvoïe ailleurs. Vous louëz trop foiblement mes Livres, & ne blamez point aſſez ceux de mes Confreres. Tâchez, dans vos Critiques, & dans vos Invectives, d'imiter les* Journaliſtes de Trévoux. *Voïez comme ils déchirent à tort, & à travers, tous les Ouvrages qui partent d'une Main Janſéniſte ou Proteſtante. Suivez l'excellent Exemple de la* Bibliothéque Raiſonnée, *& des* Lettres Sérieuſes & Badines. *Conſidérez comment, après avoir impitoïablement décrié tout ce que n'imprimoient point Wetſtein & van Dureu, elles ſe ſont à la fin rendu Juſtice à elles-mêmes, en ſe tournant cruellement en ridicule. Ce ſont-là des Modeles à ſuivre. Mais, il ſemble que vous vous piquiés d'un Reſte de Pudeur, & que vous n'oſiés dire hautement, qu'un excellent Livre ne vaut rien. Allez toujours votre grand Chemin. Ces mêmes* Journaliſtes de Trévoux, *que je vous cite comme un des Exemples que vous devez ſuivre,*

* *Quid rides? mutato Nomine de te Fabula narratur.*
HORAT. Sat.
Tu ris? Change le Nom, la Fable eſt ton Hiſtoire.
BOILEAU, Sat.

n'ont-ils pas oſé deux ou trois fois condamner certains Ouvrages de Bayle & de Boileau ? Ils n'avoient cependant que les Défauts d'être faits par des Gens qu'ils n'aimoient point. Que l'Avarice, chés vous, tienne lieu de la Haine. Songez-y, Monſieur : Si le Menſonge fait peur, c'eſt votre Affaire ; mais, pour moi, je ne vous païe point pour dire la Vérité, mais pour louër les Livres que j'imprime, les mauvais comme les bons, & blamer tous ceux qui peuvent en empêcher le Débit. Il ſemble que vous vouliés imiter la Probité & la Sincérité de Bayle & de Sallo. Il dépend de vous Monſieur, de les imiter : mais, vous aurez la Bonté de chercher un autre Libraire, comme moi je chercherai un autre Journaliſte. Tâchez donc, Monſieur, ſi vous voulez que nous continuions d'avoir quelques Affaires enſemble, de vous armer d'un peu plus d'Effronterie : &, dans le préſent Journal auquel vous travaillez actuellement, vous aurez la Bonté de blamer les Ouvrages de Mr. le M. d'Ar . . . . , tant ceux qu'il a déjà faits, que ceux qu'il pourroit faire à l'avenir, dont vous ignorez même le Titre & le Sujet. Vous mettrez en Piéces, & déchirerez, tous les Livres qu'imprimeront les Libraires C . . & P . . Ce ſont des Janſéniſtes, Ennemis de Dieu, & de l'Etat ; mais, qui plus eſt, les miens. Vous vous informerez exactement des Livres qui auront été donnez par des fameux Moliniſtes : vous les éleverez juſqu'au troiſieme Ciel, & ſur-tout ceux qui pourroient être faits par les Jéſuites, fut-ce même par leurs Freres-lais. Vous critiquerez fortement la nouvelle Tragédie de

Vol-

Voltaire, & ne manquerez pas de lui bien reprocher, qu'il n'a point de Religion, quoique vous en aïés peut-être moins que lui. Cela ne doit vous faire aucune Peine: ce n'eſt qu'une Injure, qu'il eſt néceſſaire de dire à cet Auteur, pour exciter contre lui les Courroux de tous les Dévots, & des Gens qui ne le connoiſſoient point. Le Reverend Pere Recteur me dit hier, qu'on ne ſauroit trop le punir d'avoir répandu le Venin du Janſéniſme dans ſa Henriade, *& dans ſon* Oedipe. *Je ſuis, Monſieur, &c.*

Tu trouveras, ſans doute, mon cher Iſaac, cette Lettre amuſante & particuliere. Le Chevalier de Maiſin, & moi, nous en jugeames de même. Nous plaiſantames beaucoup le Libraire ſur les Louanges qu'il voulut qu'on donnât aux mauvais Livres. *Si l'on n'imprimoit*, répondit-il, *que de bons Ouvrages, la Moitié des Libraires de l'Univers mourroient de Faim, & l'autre moitié ne feroit pas trop bien ſes Affaires. Il eſt peu de Gens, qui ſachent diſtinguer un bon Livre d'un mauvais. Pourvû qu'il ſoit nouveau, on trouve à le vendre. Nous avons ſoin d'en faire faire un pompeux Eloge dans les Journaux; & le Public, toujours Dupe, & toujours Amateur de la Nouveauté, achete indifféremment le bon & le mauvais.*

Tu ſeras moins ſurpris, mon cher Iſaac, de ce que diſoit ce Libraire, ſi tu conſideres, qu'il eſt peu de Gens en état de diſtinguer les ſolides Beautez, du Clinquant, & du Faux-Brillant. Un Livre, où tout eſt dans un parfait Arrange-

ment,

ment, où la Beauté des Penſées répond à l'Ordre des Choſes, n'eſt point un Ouvrage qui frape tant l'Imagination de certaines Gens, qu'un autre qui préſentera à l'Eſprit quelques Saillies vives & brillantes, mais qui ne ſont point continuées, ſemblables à ces Feux, qui tout-à-coup ſemblent vouloir embraſer l'Univers, & qui s'éteignent un moment après. Les Femmes, ſur-tout, aiment beaucoup les Livres, qui ſaiſiſſent leur Attention par quelque Avanture extraordinaire. Le Sublime, le Grand, le Beau, les amuſe moins, que le Merveilleux & l'Extraordinaire. Auſſi voit-on qu'elles aiment beaucoup plus la Lecture des Romans, que des Livres d'Hiſtoire; quoique ceux, qui cherchent à joindre l'Utile à l'Agréable, le trouvent rarement dans ces Romans. Je voudrois, qu'à la Tête de ces ſortes de Livres, on mit la Deviſe qui ſe voit aux vieux *Amadis*, LIS ET OUBLIE. En effet, la Lecture de ces Ouvrages eſt amuſante; mais, le Souvenir en eſt pernicieux: il laiſſe dans le Cœur quelque-choſe de tendre, qui l'amollit, & donne à l'Eſprit un certain Goût pour les Avantures, très pernicieux aux jeunes Perſonnes, & capable de les jetter dans de grands Egaremens.

Ce n'eſt pas que je veuille défendre la Lecture des Romans; mon Zèle n'eſt point auſſi outré: mais, je voudrois qu'on ſe fît un Amuſement, & point une Affaire ſérieuſe, de leur Lecture; qu'on les regardât comme d'agréables Songes, inventez pour occuper pendant quelques

ques Momens les Gens du Monde, & délaſſer de leurs Travaux ceux qui s'appliquent à des Etudes ſérieuſes. Le Roman, alors, deviendroit un Plaiſir permis. On ne paſſeroit plus des Mois entiers uniquement occupé à lire un Ramas d'Enchantemens, d'Amours, de Duels, de Combats, de Rendez-vous, de Perfidie, de Coquetteries, & de Mauvaiſe-Foi. On joindroit l'Agréable à l'Utile, & la Lecture des Livres d'Hiſtoire, de Morale, d'une Philoſophie ſenſée, ſeroit la Baſe des Occupations des Gens qui voudroient ſavoir quelque-choſe. Il eſt vrai, que ce Rafinement de Gout ſeroit un Coup mortel pour la plûpart des Auteurs. Bien des Ecrivains, qui vivent de quelques Hiſtoriettes mal digérées qu'ils font imprimer, ſeroient peut-être réduits à ſe faire Cordonniers. Au fond, quel Mal cela cauſeroit-il? Il y auroit moins de mauvais Auteurs, & les Souliers en ſeroient à meilleur Marché. L'Etat & la République des Lettres profiteroient tous les deux à ce nouvel Arrangement. Cette derniere ſe déferoit de mauvais Sujets, & qui la deshonorent: & le Roïaume verroit groſſir le Nombre de ſes Artiſans. Peut-être les Auteurs, qui changeroient de Rang, ſeroient-ils charmez de leur nouvelle Condition. Combien de Cordonniers font meilleure Chere, que des Ecrivains? Combien en eſt-il de ceux-ci, qui, ſans la Bonté qu'ont ces mêmes Cordonniers de leur faire Crédit, iroient à moitié Pieds-nuds? Quelque Amour qu'ils aïent pour la Gloire, ils connoi-

troien

troient bientôt, qu'un Artiſan, qui eſt tranquile chés lui, & aſſuré de ſon Souper & de ſon Diner, eſt cent fois plus heureux qu'un Ecrivain qui ne vit que par le Moïen d'une Epitre Dédicatoire où d'un Sonnet.

Ce que je te dis, mon cher Iſaac, ne doit pas te faire croire, que tous les Auteurs ſoient malheureux en France, & que le Mérite & la Science n'y puiſſent faire ſubſiſter Perſonne. Dès qu'un Ecrivain ſe diſtingue par quelque Talent, il eſt aſſuré contre les Revers de la Fortune. Il eſt vrai, qu'il ne devient jamais riche; mais, enfin, ſes Ouvrages ſont toujours aſſez païés, pour qu'il puiſſe vivre honnêtement. Cette Miſere, dont je te parle, ne regarde que les mauvais Auteurs, qui le ſont devenus pour vivre, & qui, trompez dans leurs Eſpérances, meurent ordinairement de Faim. Ils vivottent, pendant quelque tems, de quelque Argent qu'ils reçoivent des Libraires: mais, tôt ou tard, cette Reſſource manque. Alors, il ſeroit heureux pour eux, comme je te l'ai déjà dit, qu'ils pûſſent être Cordonniers, & même Savetiers: ils trouveroient dans cet Etat une Reſſource contre la Miſere ſous la quelle ils ſuccombent.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens & de Proſpéritez.

De Paris, ce. . . .

LET-

LETTRE CINQUANTE HUITIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LE Soin que je prens, mon cher Iſaac, de m'inſtruire des Mœurs & des Coutumes des François, ne m'empêche point de m'appliquer à l'Etude pluſieurs Heures de la Journée. Je ſuis aſſidu à perfectionner, ou du moins à augmenter, le peu de connoiſſances que je puis avoir acquiſes. Je tache d'éviter tout ce qui pourroit les obſcurcir, ou les rendre moins claires, & moins diſtinctes. Je ſuis attentif à obſerver une Regle, & à ſuivre une Méthode qui me facilite la connoiſſance de la Vérité. Je crois que le Reſpect outré; que les Hommes portent aux Anciens, produit deux Effets pernicieux. Il les accoutume à ne faire aucun Uſage de leur Eſprit, & les met peu à peu dans l'Impuiſſance de ſe ſervir de leurs Lumieres. Ceux, qui paſſent toute leur Vie à la Lecture d'Ariſtote & de Platon, s'occupent moins à concilier avec la Vérité les Opinions de ces Philoſophes, & à rejetter celles qu'ils apperçoivent y être contraires, qu'à les ſavoir généralement toutes, pour les défendre & les embraſſer aveuglement, ſans qu'elles aïent beſoin d'autres preuves que d'être dans les Ouvrages de ces Anciens.

Un

Un autre Effet dangereux, que produit quelquefois la Lecture des Anciens, c'eſt qu'elle met une Confuſion étrange dans les Idées de ceux qui s'y appliquent, ſans ſavoir comment ils doivent ſe conduire dans cette Sorte d'Etude. Il eſt fort utile de lire les Anciens, quand on médite ſur ce qu'on lit, qu'on réfléchit ſur les Sentimens qu'on apperçoit dans leurs Ouvrages, qu'on regarde les Auteurs Grecs & Romains comme de Grands-Hommes, mais pourtant ſujets à l'Humanité, & par conſéquent capables de faire des fautes. On peut alors profiter beaucoup; mais, lorſqu'on s'entête d'un Ecrivain, uniquement parce qu'il eſt ancien; & qu'on fait ſon But principal de ſavoir tout ce qu'il a cru, ſans ſe ſoucier de ce qu'il faut réellement croire; on agit alors auſſi peu ſenſément, qu'un Homme, qui préféreroit une vielle Médaille de Bronze, gâtée & effacée, à une piece d'Or moderne, belle par la Gravûre, & d'un grand Prix par ſa Groſſeur. Eſt-il rien de ſi précieux, que la Vérité? Et toute l'Autorité, que peut avoir acquis un Auteur pendant deux mille Ans, peut-elle balancer la Raiſon & l'Evidence?

La Folie de déifier les défauts & les Fautes des Anciens eſt commune à tous les Commentateurs. Il ſemble, que les Louanges, qu'ils donnent aux Auteurs qu'ils commentent, retombent en partie ſur eux-mêmes. Un Commentateur ſe regarde avec ſon Auteur, comme ne faiſant qu'une même Perſonne. *Dans cette Vûe, l'Amour-propre joue admirablement ſon Jeu, & il par-*

partage l'Encens qu'il fait fumer à la Gloire d'un autre. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que les commentateurs ne louent pas ſeulement leurs Auteurs, parce qu'ils les eſtiment, mais encor parce que c'eſt la coutume, & que l'Uſage a établi cette Mode. Un Commentateur paſſeroit parmi ſes Confreres pour peu inſtruit des Matieres ſur leſquelles il travaille, s'il ne louoit d'une Maniere hyperbolique le Livre & le Mérite de ſon Auteur.

Il eſt trois Sortes d'Ouvrages, qui ſont faits pour tendre des Piéges à la Raiſon & à l'Eſprit, en les préoccupant de fauſſes Idées: les *Commentaires*, les *Journaux*, & les *Préfaces*.

Comme il ſeroit ridicule, qu'une Perſonne dit qu'elle travaille ſur une Matiere inutile, ou de peu d'Importance, les *Commentateurs* annoncent toujours, qu'ils expliquent un Auteur divin, du prémier Ordre, dont le Génie eſt grand, vaſte, pénétrant, & qui a fait l'Admiration de ſon Siécle & de ceux qui l'ont ſuivi. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le même commentateur, qui travaille ſur deux Auteurs dont les Sentimens ſont oppoſez, ſe contredit en tout, & loue avec Excès un Sentiment qu'il a condamné avec Mépris.

Les *Journaliſtes* blament, ou louent, ſelon que le Libraire, qui fait imprimer le Journal prend Intérêt qu'un Livre ſoit approuvé ou critiqué.

Un Auteur, dans une *Préface*, tâche d'en impoſer à ſon Lecteur, & de l'éblouïr. Il n'en eſt

preſque aucune, qui ſoit conforme à la Vérité, au Bon Sens.

Ainſi, mon cher Iſaac, je crois que, pour juger ſainement de la Bonté d'un Livre, ſoit ancien, ſoit moderne, il faut le lire ſans Prévention & ſans Préoccupation: concilier d'abord ſes Opinions avec la Raiſon, & enſuite avec les Ouvrages des Grands-Hommes: éxaminer les Endroits, qui peuvent nous paroître obſcurs ou douteux: rejetter ceux que nous voïons évidemment faux: & accepter avec plaiſir ceux qui nous inſtruiſent, & nous font connoitre la Vérité, ou qui ſervent à fortifier la Connoiſſance de celle qui nous étoit déjà connue. C'eſt-là la ſeule Maniere de pouvoir juger ſainement de la Bonté d'un Ouvrage. Toutes les autres Preuves ſont, ou fauſſes, ou incertaines.

Preſque toutes les Perſonnes jugent de la bonté d'un Ouvrage uniquement par la Réputation de l'Auteur. Il eſt vrai, qu'elle forme un grand Préjugé: mais, cependant, cette preuve n'eſt point infaillible. Scot, & bien d'autres Auteurs Scolaſtiques, ont eu dans leur Tems une Reputation ſurprenante. Ils ſont tombez, & à peine ſont-ils connus de quelques Moines. Les Louanges générales ne decident de la Bonté d'un Ouvrage, qu'autant qu'elles ſont juſtes & équitables, & qu'elles partent & viennent de Gens qui ont réfléchi avant de les donner.

Le débit d'un Livre n'eſt point non plus une Marque de ſa bonté. Comme le Nombre de ceux, qui ne liſent que des Bagatelles & des Puéri-

rilitez, eſt beaucoup plus grand que le Nombre de ceux qui s'appliquent ſérieuſement à l'Etude, les *Bigarrures des Accords* ont été imprimées beaucoup plus de fois, que les *Oeuvres de Des-Cartes & de Gaſſendi*; & les *Poëſies du Pere du Cerceau*, que le *Poëme de St. Proſper de Mr. de Saci.*

La Rareté d'un Livre ne doit point augmenter ſon Mérite. Les Ecrits de *Vanini* ſont fort rares: bien d'autres Ouvrages compoſez par des Libertins le ſont auſſi; & les *Cicerons*, les *Quintiliens*, & les *Platons*, ſont trés communs. Dira-t-on pour cela, que ce ſoient des Auteurs médiocres, & peu recherchés? La plûpart des bons Livres, au contraire, ſont très communs, & les mauvais ne ſe trouvent guére. *La raiſon en eſt naturelle*, dit un Auteur moderne: *les bons s'impriment ſouvent; & les mauvais ne ſont imprimez qu'une fois ou deux, & puis c'eſt tout.*

La prévention, mon cher Iſaac, avoit été pouſſée ſi loin chés les François, ſur la Fin du Siecle paſſé, & au commencement de celui-ci, qu'il ſuffiſoit qu'un Auteur fût ancien, pour qu'il eut un Nombre de Partiſans, qui vouloient que ſes Défauts fuſſent des perfections. D'un autre côté, il y avoit pluſieurs Perſonnes ſi prévenues en faveur des Ecrivains modernes, qu'elles n'approuvoient rien, ni ne trouvoient rien de beau & de bon, parmi les Anciens. Il faut être fou, frénétique, & exceſſivement ignorant, pour donner dans ces Excés. Il eſt un juſte Milieu dans les Choſes. Les Anciens ont eu leurs Défauts; mais,

ils ont eu auſſi de grandes Beautez. Il en eſt même, que les Modernes n'ont encor pû égaler. Voici comme je crois qu'on devroit fixer la Diſpute qui roule ſur cette Préférence.

Ariſtote, *Platon*, *Epicure*, & les autres Philoſophes anciens, ont été de très mauvais Phiſiciens, eu égard à *Gaſſendi*, *Des-Cartes*, *Newton*, &c. & de médiocres Métaphiſiciens, comparez à *Locke* & à *Mallebranche*. Ils ont eu des Idées ſur la Morale auſſi parfaites que les nôtres: & les *Offices de Ciceron* ſont une Preuve invincible de la Vérité de ce Fait. Ils étoient des Ignorans, ou peu s'en faut, dans l'Aſtronomie, la Navigation, & la Géographie; mais, ils l'ont emporté ſur nous pour l'Hiſtoire: *Fra-Paolo*, *de Thou*, *Rapin-Thoiras*, ſont encor éloignés de la perfection qui regne dans les morceaux qui nous reſtent de *Salluſte* & de *Tacite*; & il ſont au deſſous de *Tite-Live* & de *Xénophon*, quelque petit que ſoit l'ouvrage de ce dernier.

Les Beautez du *Taſſe*, de *Milton*, de *Voltaire*, n'égalent point celle d'*Homere* & de *Virgile*. Ce n'eſt pas que les Poëmes anciens n'aïent des défauts, ainſi que les modernes: mais le bon, le Sublime, & le Merveilleux, dont-ils ſont remplis, font qu'on apperçoit peu certaines Fautes, ou du moins qu'on les pardonne aiſément. Le *Paſtor fido* du *Guarini*, les *Eglogues de Fontenelle*, quelques-unes de celles de *Segrais*, ſont peut-être préférables aux Oeuvres de *Théocrite*: mais, elles ont dans celles de *Virgile* des Rivales, qui les balancent, & les effacent peut-être.

Les

Les Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* ont de grandes Beautez: mais, pour quiconque n'eſt point idolâtre de l'Antiquité, elles n'ont, ni autant de Brillant, ni autant de Charmes, de Douceur, & de Sublime en même tems, que celles de *Corneille* & de *Racine*. Il eſt même des Poëtes François, qui n'approchent que de loin de ces deux illuſtres Modernes, qui cependant peuvent balancer les anciens Tragiques Grecs. L'*Ariane* de *Thomas Corneille*, le *Radamiſte* de *Crebillon*, les trois derniers Actes de l'*Oepide* de *Voltaire*, & le *Brutus* du même Auteur, valent peut-être l'*Electre d'Euripide*, & l'*Oedipe* de *Sophocle*. Quant aux Italiens, leurs Piéces de Théatre ſont déteſtables. Il ſemble que l'*Italie* n'ait jamais pû produire aucun Génie capable de traiter comme il faut un Sujet Tragique. Les Piéces de *Seneque*, qui nous reſtent aujourd'hui, valent moins que celles de *Pradon*: & nous aurions beaucoup plus d'Obligation à nos Peres, s'ils nous avoient conſervé quelque meilleur Ouvrage à la place de celui-là.

La Comédie eſt aſſez égale, chés les Anciens, & chés les Modernes. *Ariſtophane*, *Ménandre*, *Plaute*, *Terence*, peuvent bien aller de pair avec don *Lopez de Vega*, *Moliere*, & quelques bons Auteurs Anglois dans ce Genre. Je crois cependant, que ſi l'on éxaminoit la choſe avec un Eſprit critique & deſintéreſſé, après une mûre Réfléxion on ſe détermineroit peut-être pour les Modernes.

Pluſieurs Auteurs ont fait de fort belles Elé-

gies & quelques Piéces Galantes dans ces derniers Tems. La *Comteſſe de la Suze* a peut-être mieux réüſſi que tous les autres: mais, ſes Ouvrages n'aprochent point de ceux *d'Ovide*, de *Tribulle*, & de *Properce*. L'Ode, chés les Grecs & chés les Romains, fut portée à un Point de Perfection auquel l'on n'a point encor atteint. Il n'eſt aucune comparaiſon entre *Pindare*, *Horace*, *Anacréon*; & *Malherbe*, *Rouſſeau*, & *la Motte*. Ce n'eſt pas que ces derniers n'aïent bien des Beautez. *Rouſſeau*, ſur-tout, avoit commencé d'une maniere à donner Eſpérance à ceux qui ſoutienent le Parti des Modernes, qu'il égaleroit un jour *Horace*; mais, il ſemble que le même Arrêt, qui flétrit ſa Réputation, éteignit auſſi ſon Génie. Il n'a plus fait, dès qu'il a été banni de la France, que des Ouvrages dignes de la Vivacité & de la Pénétration des Brabançons. Sa Muſe, applaudie à Bruxelle, eſt ſifflée actuellement en Europe par quiconque a la moindre Notion de la Poëſie Françoiſe.

Quant à l'Eloquence, nous ſommes auſſi au-deſſous des Anciens, qu'ils ſont au-deſſus de nous pour l'Hiſtoire. *Boſſuet*, *Flechier*, *Patru*, *le Maître*, *Bourdaloue*, n'ont eu, ni la Force, ni le Feu, ni le Sublime de *Demoſthene*; & n'ont point atteint la Majeſté, la Grandeur, & la Dignité de *Ciceron*. L'Italie moderne n'a fourni aucun Orateur diſtingué: tous ſes Prédicateurs ſont plûtôt des Scaramouches, des Pantalons, & des Arlequins, qui divertiſſent leurs Auditeurs par des Pointes & par des Jeux-de-Mots, que des Gens

Gens qui ſe piquent d'aller au Cœur, & de ravir l'Eſprit de leur Auditeur par leur Eloquence.

Voila, je crois, mon cher Iſaac, ce qu'on peut dire de moins partial ſur la Diſpute des Anciens & des Modernes. C'eſt là le Sentiment de tous les Savans qui font Uſage de leur Raiſon, qui ne s'abbandonnent point entiérement aux Préjugés qu'on peut leur avoir donnez dans leur Enfance. Les Régens, dans les Colleges, inſpirent ordinairement à leurs Ecoliers un Mépris infini pour tous les Auteurs dont les Ouvrages n'ont point quinze cens Ans d'Ancienneté. C'eſt-là le Tems, où il étoit encor permis aux Hommes de penſer; mais, depuis, il leur a été défendu de faire Uſage de leur Entendement. Les Jeunes-Gens s'accoutument peu-à-peu à recevoir ces Sentimens comme des Opinions qu'on ne ſauroit combatre, & qu'on ne doit pas même éxaminer. Ils ne liſent jamais les Livres & les Ouvrages qu'on leur décrie: &, lorſqu'ils ſont parvenus à un certain Age, leurs Préjugés ſont ſi forts, qu'ils cherchent des Raiſons, en liſant les Modernes, pour affoiblir les Beautez dont il ſont frappez. Combien de Perſonnes, charmez des Vers & des Penſées nobles & hardies de Voltaire, condamnent cependant ſa *Henriade*, ſans en vouloir diſtinguer les Beautez & les défauts; & cela, uniquement parce qu'ils ſe figurent qu'un Moderne ne peut faire un bon Poëme Epique? Mais, je voudrois leur demander s'ils croient, que, du Tems des Anciens, les Hommes euſſent deux Têtes, deux Ames, deux Entendemens,

quatre Mains, & quatre Pieds ? Si cela eſt, ſans doute aucun des Modernes ne pourra jamais égaler les Anciens. Mais, s'ils n'avoient, comme nous, qu'une Ame & un Entendement, je ne doute pas qu'il ne puiſſe ſe trouver encore un Genie auſſi beau que celui de *Virgile*; excepté que celui qui le forma ne leur ait révélé, que d'ores-en avant, il ne produiroit plus d'Hommes qui puſſent atteindre à cette Perfection.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac. Vis content & heureux. Que le Ciel te donne la Santé & les Richeſſes. Ecri-moi, je te prie, dès que tu pourras le faire.

De Paris, ce. . . .

LETTRE CINQUANTE-NEUVIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE ſuis arrivé depuis ſix Jours à Naples, mon cher Monceca. Mais, avant de te faire part des Choſes que j'ai déjà remarquées dans cette Ville, je te dirai quelques Particularitez de celles que j'ai vûes en paſſant à Lorette. Les Nazaréens prétendent, que le Temple de cette Ville y a été aporté par les Anges. C'étoit une Maiſon du Village de Nazaret en Judée, à ce qu'ils diſent, qui fut d'abord tranſportée en Dalmatie, ſur une Montagne appellée *Terſolto*, où elle reſta quelque tems. De-là, les mêmes An-

Anges l'enlevérent encore, la placérent dans une Forêt auprès de la Marche d'Ancone. Enfin, elle fit encor deux ou trois Voïages; après quoi, elle choisit ſon Domicile ferme & ſtable au même Lieu où elle eſt actuellement. Il eſt vrai, que les Nazaréens, pour la fixer entiérement, & lui ôter le Pouvoir de ſe promener & de galopper à l'avenir, ont bâti un magnifique Temple, au milieu du quel elle ſe trouve renfermée.

Les Prêtres, qui deſſervent ce Temple, prétendent que cette Maiſon eſt batie de certaines Pierres inconnues. Mais, je te dirai, qu'après avoir éxaminé la Choſe, j'ai apperçu aiſément, qu'il étoit conſtruit de Briques, & de quelques Pierres griſes & rouſſâtres, qui n'ont rien que de très commun; & ces Pierres, & ces Briques, ſont ſi mal jointes enſemble, qu'on voit bien que l'Ouvrage a été fait & maçonné fort à la hâte. On vient à Lorette de tous les Endroits & de tous les Païs du Monde. Tous les Nazaréens Papiſtes ont une Vénération auſſi grande pour ce Lieu, que celle que nous avons pour Jéruſalem. Il y a des Années, où, pendant les Fêtes de Pâques, il ſe trouve à Lorette près de deux cens mille Pélerins, tant Hommes que Femmes. Le Plaiſir & la Joie ont autant de Part que la Dévotion aux Voïages de la plus grande partie des Pélerins & des Pélerines. On fait dans toute l'Italie des *Parties de Lorette*, comme *des Parties de Bal.* Les Confréries des Hommes & des Femmes, équippées d'une Façon biſarre & ridicule, s'y rendent en foule. Lorſ-

que le Chemin eſt un peu trop long, les Gens y vienent montez ſur des Anes, qui ſont réputez en Odeur de quelque Sainteté, comme le Chameau qui apporta l'Alcoran de la Mecque. Ils ont le Don & la Vertu de ne broncher jamais, & ſont d'une Humeur très docile, ainſi que leurs autres Confreres: mais, ils les ſurpaſſent beaucoup en Pénétration; enſorte qu'on peut les laiſſer marcher à leur Fantaiſie, ſans craindre qu'ils s'écartent du Chemin.

La Principale Cérémonie que font les Pélerins, lorſqu'ils ſont arrivez, conſiſte à faire le Tour du Temple, marchant ſur leurs Genoux. Cela fait le plus plaiſant Spectacle du Monde. Figure-toi, mon cher Aaron, de voir deux ou trois cens Ecoliers, qui jouent à *Cloche-Pied*, & ſautent tous les uns après les autres: l'un, en tombant, entraine celui qui marche devant lui. Il en arrive de même aux Pélerins de Lorette, qui ſe diſputent à qui cotoiera le plus près la Muraille du Temple; enſorte que les uns allant du même Côté, par où les autres viennent, il arrive très ſouvent, que la Dévotion ne ſe termine point ſans quelques Coups de Poing.

Tu me demanderas; mon cher Monceca, dans quel Tems, & comment, je penſe que cet Edifice a été conſtruit? Il ne me ſera pas aiſé de te donner ſur cela des Eclarciſſemens bien précis. Tout ce que je puis te dire de plus certain, c'eſt que ce prétendu Miracle étant arrivé ſous le Pontificat d'un nommé Boniface, Homme ruſé, fin, ſouple, délié, capable de l'Exé-

cu-

cution des plus grands Deſſeins, avare exceſſivement, il y a apparence, que, dans une Nuit, pluſieurs Ouvriers peuvent avoir bâti cet Edifice, qu'on dit avoir été apporté de Nazaret, & qui n'eſt qu'une ſeule Chambre, trés petite, & peu élevée. On croiroit cela d'autant plus aiſément, qu'il n'y avoit alors aucune Habitation à plus d'une Lieue de l'Endroit où ſe trouve actuellement le Temple de Lorette. Dans les Tems, où l'on débita l'Hiſtoire de l'Arrivée ſubite de cette Maiſon, les Nazaréens étoient plongés dans une ſi grande Ignorance, & la Superſtition les offuſquoit ſi fort, qu'ils auroient crû aveuglément des Choſes bien plus contraires à la Raiſon. Mais, je doute qu'actuellement un pareil Miracle fît fortune; ou, du moins, ne trouveroit-il guéres de Partiſans, qu'en Italie.

En voilà aſſez ſur Lorette, mon cher Monceca; je viens à Naples, où j'ai déjà vû bien des Beautez depuis que j'y ſuis arrivé. Cette Ville a été ſi ſouvent ravagée, que la plûpart de ſes Antiquitez ont été détruites, ou endommagées. On voit pourtant encore les Reſtes d'un Amphiteatre, & deux ou trois Frontiſpices d'anciens Temples, qu'on a fait ſervir à l'Embelliſſement des nouveaux, qu'on a bâtis ſur les Fondemens & les Ruines des autres.

Naples eſt une des plus grandes & des plus belles Villes de l'Europe: elle ſemble même avoir un Avantage ſur Rome, Londres, Paris, & Veniſe. Elle eſt généralement & réguliére-

ment

ment belle : & ces autres Villes ont, à la vérité, pluſieurs beaux Hôtels ; mais, ils ſont entremélez de Maiſons baſſes, ou mal baties, & deſagréables à la Vûe.

Les Napolitains ont la Réputation d'être le Peuple le plus mauvais & le plus ſcélérat de l'Europe. Il a été un Tems, ou l'on faiſoit Marché dans ce Païs à deux Ecus pour la Vie d'un Homme. Il y avoit plus de trois mille Bandits dans le Roïaume, & ils avoient la Hardieſſe de ſe défendre contre les Troupes réglées. On a eu une Peine infinie à exterminer cette Race : mais, enfin, les Eſpagnols, & après eux les Allemands, ont purgé preſque entiérement cet Etat de tous ces Miſérables. Ils en ont fait mourir une grande Quantité, & ont ſi fort épouvanté les autres, qu'ils les ont forcés à ſe contraindre & à changer leur Genre de Vie.

Les Napolitains aimoient beaucoup autrefois les Eſpagnols, ils abhorroient les François, & haïſſoient les Allemands. Il ſemble, que leur Façon de penſer ſoit changée en partie. Depuis cette derniere Guerre, ils en ont donné pluſieurs Marques : &, quant à préſent, je crois qu'on peut dire, qu'ils abhorrent toujours les François, aiment les Allemands, & haïſſent les Eſpagnols. C'eſt aſſez-là le Gout de toute l'Italie ; & je ne puis comprendre ce qui a acquis aux Allemands l'Amitié de ce Païs. Je conçois comment un Officier Allemand eſt plus aimé d'un Italien, qu'un Officier François. Ce prémier ſe contente de boire le Vin de ſon Hôte, & de s'empa-

rer

rer du meilleur Apartement qu'il y ait dans la Maiſon, ſans beaucoup de Cérémonie. Le François, au contraire, fait mille courbettes, couche au Grenier s'il le faut, mange le peu d'Argent qu'il a en Feſtins & en Préſens; mais, il cajole les Femmes: & c'eſt-là un Crime capital parmi les Italiens. Ils n'ont point le même Sujet de Haine contre les Eſpagnols. Leurs Humeurs même ſympatiſent aſſez enſemble: bigots, également ſoumis aux Moines, ſerviteurs zélez du Saint Office; il eſt ſurprenant, qu'ils aiment mieux la Sévérité des Allemands, qui les tient dans une très grande contrainte.

S'il eſt peu de Peuples en Italie auſſi mauvais que celui de Naples, il en eſt peu qui ſoit auſſi ignorant & auſſi hébété. Il ſemble ne faire Uſage de ſa Raiſon, que pour aſſaiſonner le Crime. Dès qu'il ne s'agit point de faire une mauvaiſe Action, à peine a-t-il quelque Notion au-deſſus de la Bête. Cette Ignorance craſſe regne même parmi les Gens d'un Rang diſtingué; & il eſt ſurprenant de voir combien ils ſont bornez. Leur Connoiſſance ne s'étend qu'au Nombre de Temples qu'il y a dans Naples. Ils ſavent auſſi les Jours où l'on doit ſolemniſer la Fête de quelque Saint, les Rues où paſſent les Proceſſions, les Caffez où l'on s'aſſemble: voilà toute leur Science. J'entendis l'autre jour, dans un de ces Caffez, un Noble Napolitain, qui fit une Démande à un François, qui pourra te faire juger de l'Etendue des Connoiſſances de ſes égaux. Il demanda fort ſérieu-

rieuſement, ſi le Port de Paris étoit auſſi beau que celui de Naples, & ſi les Vaiſſeaux du Roi s'y tenoient? Je veux croire, que tous les autres Nobles ne ſont point auſſi ſots; mais, en général, rien n'eſt ſi ignorant, qu'un Noble Napolitain.

La plûpart des Grands du Païs font leur Séjour ordinaire à Rome: ils viennent paſſer toutes les Années un certain Tems à Naples; après quoi, ils s'en retournent. Ils ont raiſon de trouver le Séjour de Rome beaucoup plus gracieux que celui de cette Ville: il n'y a aucune comparaiſon de l'un à l'autre.

Les Temples ſont à Naples d'une magnificence au de-là de toute Expreſſion. Ce n'eſt que Marbre, Porphire, Or, Argent, Bronze, Peintures magnifiques: & ceux de Rome, ſi l'on en excepte celui de St. Pierre, ne l'emportent pas ſur ceux de cette Ville. Un des Principaux a été bâti, à ce que diſent les Nazaréens, à l'occaſion d'un grand Miracle: car, à Naples, ainſi que dans le reſte de l'Italie, il ne ſe fait preſque rien où les Saints ne prenent un notable Intérêt. Ils racontent donc, que le Diable, ſous la Figure d'un Pourceau, ſe promenoit tous les jours régulièrement dans le Lieu où ce Temple eſt bâti, & qu'il cauſoit une ſi grande Frayeur aux Habitans, que la Ville ſe fût inſenſiblement dépeuplée par leur Fuite. Le Diable-Pourceau faiſoit un Tapage étonnant. Il ne s'amuſoit point à fouiller dans la Terre avec ſon Grouin; mais, lorſqu'il attrapoit quelqu'un, & ſur-tout ceux qui n'avoient

voient pas ſoin de faire l'Aumone aux pauvres Religieux mendians, il maltraitoit, & les reduiſoit dans un Etat très dangereux pour leur Vie. Un nommé Pomponius, qui ſe trouvoit pour leur Pontife de Naples, conſulta une Sainte, à laquelle il avoit beaucoup de Dévotion. Elle lui ordonna de lui bâtir un Temple dans l'Endroit où le Pourceau prenoit ſa Récréation : &, dès qu'on eut porté la prémiere Pierre, qui devoit ſervir au Fondement de cet Edifice, le Diable diſparut pour toujours. Le Pontife fit faire un Pourceau de Bronze, qu'on garde dans la Sacriſtie de ce Temple, pour conſerver la Mémoire d'un Miracle auſſi éclatant.

Il y a pluſieurs choſes auſſi ſurprenantes dans cette Ville. Dans un Monaſtere de Moines, on voit une Figure, par laquelle le Peintre a voulu repréſenter la Divinité, qui eut une fort longue converſation avec un certain Thomas d'Aquin. Mais, tous ces Prodiges ſont des Bagatelles, eu égard à celui qui arrive ici toutes les Années dans le Temple principal, qu'on appelle la Cathédrale. Le Sang d'un nommé Janvier, enfermé dans une Bouteille, bouillonne toutes les fois qu'on l'approche de la Chaſſe où eſt ſon Corps. Lorſque ce Miracle tarde à ſe faire, & qu'il faut préſenter pluſieurs fois la Bouteille auprès de la Chaſſe, le Peuple ſe figure, qu'il eſt menacé des plus grands Dangers. S'il alloit prendre Fantaiſie, par hazard, à Janvier de ne point faire bouillonner ſon Sang, il y auroit peut-être quelque étrange Révolution dans la Ville. Il eſt vrai, que les Vice-

Rois

Rois de Naples ordonnent aux Prêtres très ſérieuſement, que le Miracle ait à s'éxécuter, & qu'ils repondent de la Réüſſite. Il y a quelques Années, que le Bouillonnement dans la Bouteille tardant trop à ſe faire, le Peuple couroit déjà comme inſenſé & furieux par les Rues. Enfin, le Miracle ſe fit, & le Calme revint.

Eſt-il permis, mon cher Monceca, qu'il y ait des hommes aſſez ignorans, & aſſez imbécilles, pour donner dans de pareilles Chimeres; & des Perſonnes aſſez fourbes, pour vouloir abuſer ainſi de la Crédulité du Vulgaire? Que diroient de nous les Nazaréens, ſi nous donnions dans de pareils Egaremens? De combien d'Ecrits ne ſerions-nous point accablez? Quel Ridicule ne nous donneroient point leurs Auteurs? Quels Reproches ſanglans ne nous feroient-ils pas? Imbécilles, nous diroient-ils quel Perſonnage faites-vous jouër à la Divinité. A-t-elle beſoin de ſe manifeſter par de ſemblables Mommeries? Levez les Yeux au Ciel. Contemplez le Soleil s'avancer à Pas de Géant dans ſa courſe, & la recommencer dès qu'il l'a finie. Voilà des marques dignes de la grandeur du Tout-Puiſſant. Avez-vous oublié, qu'il vous a défendu par ſa Loi de vous tailler aucune Figure des choſes qui ſont aux Cieux, ſur la Terre, & dans les Eaux? Briſez donc votre Phiole, & l'Image que vous croïez avoir le Pouvoir de faire bouillonner ce Sang. Souvenez-vous, que le Dieu de vos Peres vous a dit, qu'il étoit jaloux de ſon Culte, & qu'il puniſſoit même les Enfans du

Crime

Crime des Peres. C'eſt ainſi, que nous parleroient les Nazaréens. Mais, deſque de ſont eux, qui ſont une choſe, elle eſt toujours vertueuſe & louable. L'Infaillibilité eſt leur Partage, & l'Erreur & la confuſion ſont le notre.

Porte-toi bien, mon cher Monceca, & donne-moi de tes cheres Nouvelles.

De Naples, ce ...

LETTRE SOIXANTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LE Poëte, dont je t'ai ſouvent parlé, vient d'enrichir le Théatre d'une nouvelle Tragédie. Elle eſt belle, touchante, bien conduite, bien verſifiée, & remplie de Sentimens nobles & hardis. Avant de te communiquer quelques Réflexions que j'ai faites au ſujet de cette Piece, & pour que tu puiſſes les mieux gouter; il faut que je diſe un Mot ſur le Caractère de l'Auteur.

Voltaire, c'eſt ainſi qu'on l'appelle, eſt doué d'un Génie vif, pénétrant, hardi. Il eſt excellent Verſificateur, meilleur Philoſophe que ne le ſont ordinairement les Poëtes, honnête-homme, doux & uni dans la Société; mais, fort prévenu de l'Attention qu'on doit avoir pour un homme d'Eſprit,

il eſtime un véritable Savant beaucoup plus qu'un ancien Noble, qui n'a d'autre Mérite que ſa Nobleſſe. Le peu d'Egards qu'il a eu quelque fois pour des Perſonnes du prémier Rang, lui a attiré des Ennemis dangereux. Il écrit d'une Façon ſi hardie, il choque quelque-fois ſi ouvertement la Superſtition, que les Moines, leurs Emiſſaires, & ceux qui ne l'aiment point, répandent par toute l'Europe, qu'il n'a aucune Religion. On voit cependant dans tous ſes Ouvrages un Eſprit de Candeur & d'Humanité, qui montre évidemment, qu'il eſt pénétré de l'Exiſtence d'un Dieu, bon, juſte, & ſouverainement puiſſant. Quelques Ouvrages même, qu'on lui reproche avec le plus d'Aigreur, & auxquels il nie conſtamment d'avoir eu part, ſont remplis par-tout des Louanges que tous les hommes doivent à la Divinité, par Reconnoiſſance, & par devoir. Mais, ce qu'il y a de ſurprenant dans ce Païs, c'eſt la Fureur que l'on a de vouloir, ſans Preuves, attribuer certains Livres, & certains Ecrits, à des Gens qui les deſavouent. Tu te tromperois, ſi tu croïois qu'en France un Auteur n'eſt reſponſable que de ſes propres Ouvrages: il l'eſt de tous ceux qu'il plait au Public, & à ſes Ennemis, de lui attribuer. Le Vulgaire a condamné vint Ecrivains, ſur des Piéces auxquelles ils n'avoient jamais eu la moindre Part. Mais, ce qui t'étonnera encore c'eſt l'Acharnement, que certains petits Auteurs, vils Excré-

mens

mens du Parnaſſe, ont contre tous ceux que le Mérite & la Science diſtinguent. Ils inondent la Ville d'Ecrits de Satire, blaſment ſans aucun égard les meilleurs Livres, ſe répandent en Invectives dans les Caffez & les autres Lieux publics; & à force de criailler, ils viennent quelquefois à bout de perſuader le crédule Public; ſemblables aux Corbeaux, qui, par leur Croaſſement, font ceſſer le Chant d'un tendre Roſſignol, ou le dérobent à l'Ouïe.

Un des plus zélez Calomniateurs de Voltaire eſt un Monſtre vomi de l'Enfer, pour le Supplice de tous les Auteurs qui ont eu quelque Réputation, & qui ſe ſont piqués d'être honnêtes-gens. ROUSSEAU, c'eſt ainſi qu'on nomme ce Frere d'Alecto, la Calomnie en main, perça de ſes Traits, quiconque eut du Mérite; &, quoiqu'il fût l'Ennemi de tout le Genre-Humain, ſa Haine ſe répandit avec plus de Violence ſur ceux qu'il crut les plus eſtimables. Tant de Crimes révoltérent enfin toute la France: l'Etat ſe crut intéreſſé à la perte d'un Scélérat & d'un Furieux: il fut condamné par Arrêt du Parlement de Paris; & il n'évita que par la Fuite, de trouver, ſous la Main d'un Bourreau, la Punition de ſes Crimes. Il erra long-tems de Roïaume en Roïaume. Son Génie, & ſon Talent pour la Poëſie, le firent d'abord recevoir avec plaiſir par ceux qui ne le connoiſſoient point. Mais, ſemblable à la Couleuvre d'Eſope, il ſe jetta ſur ſes Bienfaiteurs,

dès qu'ils l'eurent retiré du misérable Etat dans lequel sa Fuite le mettoit. Enfin, *lassé de Crimes & non pas rassasié*, il resta quelque tems sans exciter ses Serpents; mais, bientôt, Furie implacable, il déchira de sa Retraite tous les bons Auteurs que son Exil lui rendoit encor plus odieux. Voilà, mon cher Isaac, un des principaux Adversaires de Voltaire: juge par-là des autres.

Je viens à sa Tragédie *d'Alzire*. Cette Piéce me paroit conduite avec beaucoup d'Art & de Science. L'Attention de l'Auditeur est suspendue & animée jusqu'à la derniére Scene; & le cinquiéme Acte produit des Situations très intéressantes. Je vais te donner une Idée de la Piéce, & du Caractère des principaux Acteurs.

Alvarès Pere de Guſman, Gouverneur du Pérou, ouvre la Scene avec son Fils, & lui aprend la Permission qu'il a reçue du Conseil de Madrid de lui remettre son emploi. Il le prie de délivrer quelques Prisonniers qu'on a arrêtez la veille, & lui raconte comme il a été sauvé dans un Combat par un jeune Américain. Don Guſman suit avec peine les Avis de son Pere. Le Caractère de Don Alvarès, & celui de Don Guſman, se dévelopent parfaitement bien dans cette prémiere [illegible]: leur conversation met l'Auditeur au fait du Sujet de la Piéce. Guſman, en accordant la Vie des Prisonniers à son Pere, aussi doux, aussi sensible pour les Malheureux, qu'il

qu'il eſt fier, orgueilleux, & cruel, le prie de tâcher de fléchir Alzire, Fille de Monteſe, Souverain d'une Partie du Potoſe, qu'il doit épouſer. On apprend dans le même Acte par Alzire même, qu'elle avoit été promiſe à Zamore Prince Americain, & qu'elle alloit être unie avec lui, lorſque le cruel Guſman vint la ſéparer d'un Amant qu'elle adoroit. En rappellant ſes malheurs à ſon Pere Monteſe, qui lui parle en faveur de Guſman, elle en inſtruit l'Auditeur ſans Affectation, ainſi que de ſon changement de Religion. Dès les premieres Scenes, le Sujet de la Piéce eſt parfaitement expliqué. Zamore, qu'on avoit cru mort, ſe trouve être un de ces Priſonniers inconnus, qu'on avoit délivrez. Il retrouve Alzire, dans le moment qu'elle ſort du pied des Autels, où elle a juré une éternelle Foi à Guſman, qui la ſurprend avec Zamore. Le grand Cœur de cet Américain ne lui permet point de cacher ſon Nom & ſa Naiſſance. Guſman, outré de Douleur & de Jalouſie, veut le faire périr: mais, Alvarès ſon Pere s'oppoſe à ſes deſſeins; & par un accident qui produit un effet charmant dans l'Eſprit de l'Auditeur, ce même Zamore étoit cet Americain, qui, dans un Combat, avoit ſauvé la Vie à Alvarès. Guſman, ne pouvant ſe rendre aux Prieres de ſon Pere, fait conduire Zamore en Priſon. Alzire, tremblante pour ſon Amant, gagne un de ſes Gardes, qui ſe charge de le conduire hors de

la Ville; mais, à peine Zamore eſt il en liberté, qu'il en profite, pour immoler, au milieu de ſes gardes, le cruel Guſman. Il eſt arrêté, & condamné à mourir, ainſi qu'Alzire, qu'on croïoit avoir trempé dans le meurtre de ſon Epoux, quoïqu'elle en ſoit innocente. Mais, lorſque ces malheureuſes Victimes de l'Amour, n'attendent que le moment qui va leur donner le Trépas, Guſman, qui n'eſt point mort en recevant le Coup que lui avoit donné Zamore, profite du dernier Inſtant de ſa Vie, & repare, par une clémence généreuſe, toutes ſes cruautez & ſes Barbaries.

Voila en peu de mots, mon cher Iſaac, le Sujet de la Piéce. Voici quels ſont les différens Caractères des Acteurs.

Alvarès eſt un parfait honnête-homme, rempli de candeur & d'humanité, zélé pour ſa Religion, mais ſans être aveuglé par une Fureur à laquelle on donne le nom de Piété.

Guſman eſt fier, vain, orgueilleux, ſuperbe, cruel; tel, enfin, qu'on dépeint les Eſpagnols qui firent la conquête du Méxique. Plein des Maximes pernicieuſes des convertiſſeurs, de quelque Maniere qu'on faſſe les Chrêtiens, tout eſt égal pour lui.

Monteſe eſt un nouveau converti, perſuadé de la Religion qu'il a embraſſée. Sa Fille, au contraire, pleine des anciens Préjugés, ne doit ſa Vertu qu'à elle-même: la Religion décide peu de ſes mouvemens.

Zamore eſt zélé pour ſes Dieux, fidele Amant,

nt, formé par les ſeules Leçons de la Na-
re, humain pour tous les hommes en géné-
, irréconciliable avec ſes Ennemis, rempli
Valeur, & capable d'éxécuter les Deſſeins
plus hardis.

Ces Caractères variés ſont parfaitement ſou-
us; & frappez par pluſieurs Traits marqués
brillans. Voici comment Alvarès, en don-
t la prémiere Idée de ſon Caractère, inſtruit
uditeur des Cruautez des Eſpagnols.

Ah! Dieu nous envoïoit, par un contraire choix,
Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes Loix:
Et nous, de ces climats Deſtructeurs implacables;
Nous, & d'Or & de Sang toujours inſatiables;
Déſerteurs de ſes Loix qu'il falloit enſeigner,
Nous égorgeons ce Peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en Sang, par nous tout eſt en Poudre;
Et nous n'avons du Ciel imité que la Foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la Terreur:
Les Eſpagnols ſont craints; mais, il ſont en Horreur.
Fleaux du nouveau Monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ce Climat nous ſommes les Barbares.
L'Américain, farouche en ſa Simplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſe en Bonté.

Je ne ſai, mon cher Iſaac, ſi tu t'apperçois, que dans ces quatorze Vers, on voit tous les dif-

fe-

ferens Caractères de la Piéce. Celui d'Alvarès ſe fait ſentir par la Pitié qui regne dans ſes diſcours, où il peint parfaitement les Eſpagnols & les Americains. Il eſt aiſé de connoître, que ce Morceau part de la main d'un Maitre. En voici un, qui ne lui cede en rien. Alzire, en parlant à ſon Pere, ſe dépeint elle-même.

Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vû que par vos yeux.
Mon cœur, changé par vous, abandonna ſes Dieux.
Je ne regrete point leurs Grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous, abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriés, dans mes Troubles cruels,
Que la Paix habitoit aux Pieds de ſes Autels;
Que ſa Loi, ſa morale, & conſolante, & pure,
De mes Sens deſolez gueriroit la bleſſure;
Vous trompiés ma Foibleſſe: Un Trait, toujours vainqueur.
Dans le Sein de ce Dieu vint dechirer mon Cœur.
Il y porte une Image à jamais renaiſſante:
Zamore vit encor au Cœur de ſon Amante.

Ce trouble, & ce Combat, qu'Alzire exprime bien, marquent parfaitement la Situation d'un cœur, changé uniquement par le Reſpect paternel, & qui n'a point pour le nouveau Dieu qu'il ſert cette ferme Croïance, que méritent ſes bien-

bienfaits & ſes Récompenſes. Quelque ſingulier que ſoit le Caractère d'Alzire, il eſt parfaitement ſoutenu, & rempli de penſées nouvelles, que la Nouveauté du Sujet a fournies. Tel eſt cet Endroit, où l'Auteur fait faire à Alzire un parallelle des Eſpagnoles & des Américaines.

Par ce grand changement dans ton Ame inhumaine,
Par un effort ſi beau, tu vas changer la mienne.
Tu t'aſſures ma Foi, mon reſpect, mon retour,
Tous mes Vœux, s'il en eſt qui tiennent lieu d'Amour.
Pardonne.... Je m'égare.... Eprouve mon Courage.
Peut-être une Eſpagnole eut promis d'avantage:
Elle eut pû prodiguer les Charmes de ſes Pleurs.
Je n'ai point leurs Attraits, & je n'ai point leurs Mœurs.
Ce Cœur ſimple, & formé des Mains de la Nature,
En voulant t'adoucir, redouble ton Injure:
Mais, enfin, c'eſt à toi d'eſſayer déſormais
Sur ce Cœur indompté la Force des Bienfaits.

Je t'avoue, que j'ai trouvé cet endroit charmant. Un certain Naturel ſauvage, qui régne

dans les Prières de Alzire ; & le Mépris, qu'elle affecte pour la feinte & le déguisement des Européennes ; frappent l'Esprit, & l'attachent volontiers à des Mœurs dont il n'a qu'une connoissance legére, qui touchent par leur singularité. Je voudrois qu'un Poëte s'appliquât toujours à chercher un sujet qui pût lui fournir quelques idées nouvelles. Voltaire a trouvé le secret de faire dire mille choses brillantes à Alzire. Dans le doute où elle est sur la vérité de la Religion qu'elle a embrassée, elle explique dans six Vers ce que des Savans ont eu pèine à renfermer dans de gros Volumes.

Grand Dieu ! Conduis Zamore au milieu des Deserts.
Ne servois-tu le Dieu, que d'un autre Univers ?
Les seuls Européens sont-ils nez pour te plaire ?
Es-tu Tiran d'un Monde, & de l'autre le Père ?
Les Vainqueurs, les Vaincus, tous les foibles Humains,
Sont-ils également l'Ouvrage de tes Mains ?

Un Bigot ridicule se récrie sur ces endroits frappans. Il traite l'Auteur de Manichéen. Ignorant ! qui ne comprend pas, qu'un Ecrivain ne peut relever la beauté d'un Caractère, que par les imperfections d'un autre ; & que les Dou-

Doutes d'Alzire font briller la ferme croïance de Monteſe.

Je finis l'Extrait de cette Piéce, mon cher Iſaac, par un Paſſage digne d'être gravé en lettres d'Or; que les Souverains devroient avoir toujours préſent; que les Inquiſiteurs, Perſécuteurs, & autres Monſtres de la Nature Humaine, devroient méditer profondément; & que tous les hommes devroient ſuivre.

Mais, renoncer aux Dieux, que l'on croit dans ſon cœur.
C'eſt le Crime d'un Lâche, & non pas une Erreur.
C'eſt trahir à la fois, ſous un Maſque hipocrite,
Et le Dieu qu'on préfere, & le Dieu que l'on quitte.
C'eſt mentir au Ciel même, à l'Univers, à ſoi.
Mourons: mais, en mourant, ſois digne encor de moi.

Que de Maux, que de crimes, les Hommes euſſent évité, s'ils avoient été perſuadez de ces Principes! Que de Sang, qu'on a répandu, n'eut pas été injuſtement verſé!

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & que le Dieu de nos Peres, en éclairant ton cœur & ton Eſprit, te comble de Biens & de Richeſſes, & te donne une nombreuſe Famille.

De P....

Fin du Second Tome.